

## A

**ā, āh, aha** : interjection destinée à exprimer des émotions ou des passions assez fortes. Comme telle, appartiennent surtout à la langue parlée et à la poésie. L'*ā* de *ah* représente une notation de la longue ou une prononciation emphatique. *Aha* attesté chez Plaute et dans la Vulgate est une forme à redoublement, issue sans doute de *ah + a*, cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 19. Cf. gr. *ά*, *άα*, *ά*, etc. — V. *ha*.

**ab, abs, !ā** : préverbe et préposition. *Ab* présente vis-à-vis de *ab* le même élargissement en *-s* que *sus-* de *\*subs* > *\*sup̥s*, *os-* de *\*obs* > *\*ops* vis-à-vis de *ob*, *sub-*. En composition, *ab* s'emploie devant voyelle, devant *h* et devant les consonnes *i* (= *j*), *d*, *l*, *n*, *r*, *s* : *abauus*, *abeg̥t*, *abig̥d*, *aborior*, *abitū*; *ab(i)iciō*, *abdō*, *ablātus*, *abnuō*, *abripiō*, *absum* (prononcé *apsum*) ; *abs-* devant les explosives *c* et *t* : *abscondō*, *abstrahō*, *abstineō*, *abstut* (en face de *ablātum*) ; devant un *p* initial, *abs* se réduit à *as-* : *aspōrtō*, *aspelō* et *aspernōr* de *\*ab(s)pernōr*; *ā* est la forme réduite de *\*abs* devant les labiales sonores *m*, *u*, *b* : *āmouē*, *āuellō* de *\*a(b)zmouē*, *\*a(b)zuellō*, *ābitū*, cf. *sēuirī* de *\*sezūrti*. *Afūi*, parfait de *absum*, est une forme analogique ; devant la sourde *f* le latin recourrait d'ordinaire à un autre préverbe, *au*, cf. plus bas. Dans la phrase, les emplois de *ab*, *abs*, *ā* sont aussi réglés par l'initiale du mot suivant, et suivant les mêmes règles qu'en composition ; toutefois, l'usage comporte plus de liberté : on trouvera par ex. *abs te* et *ā te*, etc., et toujours *ā patre*. Des raisons d'euphonie et de clarté — notamment le désir d'éviter des confusions avec les composés de *ad* — semblent avoir réglé l'emploi des diverses formes de *ab* (*ā*, *abs*, *ās*, et aussi *au*).

*Ab* signifie « en s'éloignant, en partant de », et marque le point de départ (des environs, du voisinage d'un endroit, et non de l'intérieur de), ce qui explique qu'il accompagne l'ablatif ; il se dit aussi de l'espace comme du temps, avec ou sans idée de mouvement : *Caesar maturat ab urbe proficisci*, Cés. BG. I 7; *hic locus aequo fere spatio ac castris Ariouisti aberat*, id., ibid., I 43, 1; *mulieres... ab re diuina* (« au sortir de », d'où « après ») *apparebunt domi*, Plt., Poe. 617; *secundus a rege*, Hirt., B. Al. 66. Il C'est le sens de « en s'éloignant de » qui explique *ab rē* « contreignant aux intérêts » (par opp. à *in rem*). A *absum* s'oppose *adsum*, et à *absēns*, *praesēns* (la variation de préverbe est instructive). *Ab* se distingue de *ex* et de *dē*. *Ex* marque la sortie de l'intérieur d'un lieu et s'oppose à *in* qui indique la présence ou l'arrivée à l'intérieur d'un endroit. Quant à *dē*, il exprime une idée de retranchement, de diminution, et aussi un mouvement de haut en bas, cf. Varron, fgm. ap. Scaurus GLK VII 32, 2. Généralement les différences de sens sont observées par les bons écrivains. Ennius distingue : *Diana facem iacit a laeua*, Sc. 33; *olii crateris ex auratis hauserunt*, A. 624; *Hectoris natam*

de *Troiano muro iactari*, Sc. 82. Cicéron, Caec. 30, 84, établit dans une subtile discussion juridique la différence entre *deicere ab* et *deicere ex* : *Vnde deiectus est Cinnā? Ex urbe. Vnde Telesinus? Ab urbe. Vnde deiecti Galli? A Capitolio. Vnde qui cum Graccho fuerunt? Ex Capitolio*. Toutefois, dès l'époque de Plaute, des confusions tendent à se produire dans la langue populaire : ainsi on lit dans Plaute *abire de foro Men. 599 et a foro... abeunt*, Pe. 442 (v. Lindsay, *Synt. of Plautus*, pp. 86-87), et Lucrèce écrit indifféremment I 787-8 *meare a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*. On dit *abhinc*, mais *deinde*, *exitim*; *ab* et *dē*, *ex integrō*, etc. C'est *dē* qui est la particule vivante, et dont l'emploi se généralise aux dépens de *ab* et de *ex*, qui perdent petit à petit leur valeur précise. Sur ces faits, v. Thes. I 13, 37; 17, 39. *Ab* est souvent en corrélation avec *ad* pour marquer le passage du point de départ au point d'arrivée : *alterum (scil. siderum genus) ab ortu ad occasum commeans*, Cic., N. D. 2, 19, 49. La différence entre *ab* et *per* est marquée par Cicéron, De inu. 2, 80 (textes dans Thes. I 30, 84) : *a quo et per quos et quomodo... statui de ea re conueniūti*; cf. Brut. 1, 1, 1, *aliquid a suis uel per suos potius iniquos ad te esse delatum*; Rosc. Amer. 80, *quid aīs? uolgo occidebantur? per quos? et a quibus?* « par quelles mains ? et sur l'ordre de qui (et de qui venait l'ordre) ? ». *Per*, dont le sens propre est « à travers, pendant, durant », a signifié secondairement « par l'intermédiaire de », au moyen de, par », puis « à cause de », c. g. Plt., Cap. 690, *qui per uirtutem interiūt at non interiūt ne differe guere* de Cic., Att. 3, 17, 1, *litteras non tam exploratas a timore*; cf. *ab arte* et *per artem*. On conçoit que *dē* et *per*, formes plus pleines, et qui, ayant l'avantage de commencer par une consonne, gardaient mieux leur autonomie dans la phrase et risquaient moins de se confondre avec la finale du mot précédent, aient réussi à éliminer *ab* et *ex* comme prépositions ; aussi la préposition est-elle peu et mal représentée dans les l. romanes, cf. M. L. 1. L'italien *da* semble une contamination de *ā* et de *dē*. *Ab* marquant le point de départ a servi à l'époque impériale à introduire le complément du comparatif ; *maior Petrō* « plus grand que Pierre », c.-à-d. relativement grand en partant de Pierre », a été renforcé en *maiōr à Petrō*, sans doute en commençant par des expressions locales du type *ceterior*, *inferior*, *superior à*, cf. Thes. I 39, 40 sqq. L'emploi s'en est étendu à des verbes marquant la supériorité ou l'infériorité : *minuere*, *minōrare*, etc., et on le trouve même après un positif. Ainsi s'expliquent dans Dioscoride les formes *abalbus*, *abangustus* qui équivalent à des comparatifs, cf. Thes. s. u.

Le sens de *ab* explique qu'il ait pu servir à introduire le complément du verbe passif, non pas, comme on le dit souvent, pour marquer le nom de l'agent, le sujet « logique » de l'action, mais — tout au moins à l'origine

— pour indiquer de qui provient l'action exprimée par le verbe; ainsi Enn. ap. Auct. ad Her., 2, 24, 38, *inuia abs te* (= qui me vient de toi) *afficior*, où le sens est le même que dans : *leuior est plaga ab amico quam est debitor*, Cic., Fam. 9, 16, 7, « la blessure est plus légère venant d'un ami que d'un débiteur ». Ce sens ne diffère pas beaucoup de « la blessure est plus légère, portée par un ami que par un débiteur »; et l'on comprend que *ab* ait pu parfois servir à introduire le nom de l'agent; mais c'est un emploi secondaire, et du reste rare.

*Ab*, dans une phrase comme *doleo ab animo*, *doleo ab oculis*, *doleo ab aegritudine*, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab* a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis*, *Pallantem a rationibus*, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron : *Poller, seruus a pedibus meis*, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de ».

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de *ab*, à certains adverbes ou prépositions dont le sens s'était affaibli : *abintus*, *abinuicem*, cf. fr. *avant*, it. *avanti* de *abante*, cf. M. L. 20 *abextra*, 21 *abhinc* (classique), 28 *abinde*, 29 *abintra*, 30 *abintus*, 51 b. *ab ultra*, *a foras*, *a foris*. Mais les formes avec *dē* sont plus fréquentes ; v. *dē*.

*Ab* a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : *abrelegō*, *-relictus*, *-remissiō*, *-renuntiō*, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans doute faits sur des modèles grecs.

À *ab* préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : *abduō*, *abē*, *aboriō*, quelquefois aussi, comme *ex*, l'achèvement : *absorbē*, *abūtor*. En composition, il a servi à former quelques adjektifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : *āmēns*, *āuius*, *ānormis*, *absimilis*, *absonus*, *absurdus*; *ab oculis* = gr. *άντεμάτων* a passé dans les langues romanes (fr. *aveugle*), M. L. 33, B. W. s. u. Ce type de formation est assez rare, *ab* se trouvant concurrence par *dē* (*dēmēns*), *dis* (*dissimilis*), *e(x)*- (*ēnormis*), *in*-, *per*-, *uē*- La particule sert aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aleux, *abauus*, *abauia*, *abauoncius*, *abmāterta*, *abamita*, *abpatrus*, *abnepis*, *abneptis*, *absober* : v. *auus*.

*Ab* est, pour le sens, à *ex* ce que gr. *άπο* est à *έπι*, et, avec une racine différente, ce que v. sl. *otū* (*ot-*) est à *is*, *iz*. La différence est symétrique à celle entre *ad* et *in*; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas unique : le locatif.

Le latin n'a que *ab*, avec le *b* constant à la finale, tandis que l'ombrrien a *ap-* dans *apehtri* « ab extrā, extrinsecus » (même opposition entre lat. *sub* et osq. *ouī*; entre lat. *ob* et osq. *up*, *op*). On interprète d'ordinaire lat. *aperiō* et *operiō* par *\*ap-weryō*, *\*op-weryō*; mais il est étrange que *p* figure devant *\*w* seulement dans cette paire de mots; la forme sonore serait seule possible; il faut envisager une autre explication; v. sous *aperiō*.

Quant à l'origine, rien ne prouve que *ab* ait perdu la voyelle finale qu'on observe dans les formes parentes :

gr. *άπο* (préposition et préverbé), indo-iran. *apa* (seulement préverbé), hitt. *appa* et qui figurait sans doute dans l'origine de *got. af*, etc. : là où une voyelle finale s'est amuie, le latin a une sourde, ainsi dans *et*, cf. gr. *έτι*, et *nec*, cf. *neque*; du reste le lituanien *at* (cf. sl. *ot-*) se trouve en face de *ata-*, et le slave *u* en face de skr. *ava*; *\*ap* (*ab*) peut donc être ancien; on voit par subtler que *sub n'a* perdu aucune voyelle finale. Le traitement *-b* d'une labiale finale ancienne est parallèle au traitement *-d* des anciennes dentales finales.

*Ab*, dans une phrase comme *doleo ab animo*, *doleo ab oculis*, *doleo ab aegritudine*, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab* a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis*, *Pallantem a rationibus*, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron : *Poller, seruus a pedibus meis*, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de ».

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de *ab*, à certains adverbes ou prépositions dont le sens s'était affaibli : *abintus*, *abinuicem*, cf. fr. *avant*, it. *avanti* de *abante*, cf. M. L. 20 *abextra*, 21 *abhinc* (classique), 28 *abinde*, 29 *abintra*, 30 *abintus*, 51 b. *ab ultra*, *a foras*, *a foris*. Mais les formes avec *dē* sont plus fréquentes ; v. *dē*.

*Ab* a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : *abrelegō*, *-relictus*, *-remissiō*, *-renuntiō*, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans doute faits sur des modèles grecs.

À *ab* préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : *abduō*, *abē*, *aboriō*, quelquefois aussi, comme *ex*, l'achèvement : *absorbē*, *abūtor*. En composition, il a servi à former quelques adjektifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : *āmēns*, *āuius*, *ānormis*, *absimilis*, *absonus*, *absurdus*; *ab oculis* = gr. *άντεμάτων* a passé dans les langues romanes (fr. *aveugle*), M. L. 33, B. W. s. u. Ce type de formation est assez rare, *ab* se trouvant concurrence par *dē* (*dēmēns*), *dis* (*dissimilis*), *e(x)*- (*ēnormis*), *in*-, *per*-, *uē*- La particule sert aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aleux, *abauus*, *abauia*, *abauoncius*, *abmāterta*, *abamita*, *abpatrus*, *abnepis*, *abneptis*, *absober* : v. *auus*.

*Ab* est, pour le sens, à *ex* ce que gr. *άπο* est à *έπι*, et, avec une racine différente, ce que v. sl. *otū* (*ot-*) est à *is*, *iz*. La différence est symétrique à celle entre *ad* et *in*; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas unique : le locatif.

Le groupe de lat. *ab*, gr. *άπο*, etc., est apparenté à *\*po-* (v. ce mot) de *poliō*, etc., *\*pos-* (v. *post*), *\*epi* (gr. *έπι*, etc.), à *got. afar* « après », etc.

*absque* (*apsque*) : composé de *abs* et de *que*, usité surtout à l'époque archaïque dans l'expression *absque foret te*, *absque ted esset* (cf. Plt., Tri. 832), qui est proprement une proposition conditionnelle à forme coordonnée et généralement en parenthèse, dont le sens est « et la chose se serait passée ainsi en dehors de toi, sans toi ».

« Le sens conditionnel ne résulte pas de *abeque*, ni d'un des éléments de *absque*, mais de la forme verbale... Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition *absque*. Cette méprise a été commise par Fronfon qui a choisi *absque* à titre de vieux mot. Mis à la mode, *absque* s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition » (Lejay, R. Phil. 26 (1912), 259; sur

d'autres essais d'explication, voir Schmalz-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 531).

*\*ababalsamum*, -In. : forme vulgaire pour *opobalsamum* (emprunt de la l. impériale au gr., d'où *opobalsamum*), blâmée par l'app. Probi, et qu'on retrouve dans Mul. Chiron.

*abacus*, -I m. (forme courante latinisée du gr. *ἀβάκη* ; on trouve aussi la transcription pure et simple *abax* ; *abacus* est sans doute bâti sur le gén. *ἀβάκος*; cf. *elephantus* de *έλεφαντος*, *trigonos* de *τρυγόνος*, *delphinus* de *δελφίνος*) : toute espèce de table (simple, précieuse, à jouer ; t. de géométrie, t. de Pythagore, etc.) ; puis : console, tailloir d'un chapiteau sur lequel vient reposer l'architrave ; plaque de revêtement d'une paroi.

Emprunt technique ; déjà dans Caton.

Dérivés : *abaculus*; *abacinus*.

*abaddir* ind. : δ ἀβάτος; ; *abaddir deus dicitur*, quo nomine lapis vocatur quem deuorauit Saturnus pro Ioue. » Gloss. Pap. CGL V 615, 37.

Mot oriental, désignant sans doute une pierre divine ; non attesté avant l'époque impériale (St Aug.).

*\*abantes* : *mortui* *quos Graeci elibantes* (i. e. *ἀλιβώτες* appellarunt), CGL IV 201, 5 et V 435, 4. Cf. sans doute *\*Ἄβαντες* οι Εόσοις καὶ χολοσσοι, *vixpol*, Hes.

*abantonia* : v. *ambactus*.

*abauus* : v. *auus*.

*abba*, *abbas*, -*atis* m. ; *abbāissa*, -*ae*f. ; *abbāia*, -*ae*f. Mots d'Église, introduits seulement dans la basse latinité, et empruntés sans doute au gr. *ἀβάτη* « père », lui-même venu de l'araméen. Panroman, sauf roumain. M. L. 8-10. Celt. irl. *abb*, etc.

*\*abbō*, -*are* : — φλῶ στόματι δ λέγεται ἡλ. βρέπους : *abbo*, *basio*, CGL II 472, 8. Mot du langage enfantin, non attesté dans les textes. Même géminalée que dans *acca*, *amma*, *atta*, etc.

*abdō* : v. *dō*.

*abdōmen*, -*inis* (*abdūmen*, Charis., Gloss., avec changement de suffixe, v. Ernout, *Élém. dial.*, p. 89 et s. n.) : ventre, panse ; matrice, cf. Plin. 11, 211 (= gr. *νηύσις*). S'emploie au sg. et au pl. Se dit des animaux, surtout du porc, et de l'homme, mais, en ce cas, souvent avec un sens péjoratif : *gurges atque helluo natus abdōmini suo*, Cic., Pis. 41. Quelquefois employé pour *άδοξι*, cf. Plt., Mi. 1398, et Don., Eu. 424. Semble appartenir à la langue familiale ; banni de la poésie, à l'exception des comiques et des satiriques. Figure dans la langue médicale (Celse, 4, 1, p. 122). Non roman.

Pas d'étymologie sûre. Le rapprochement de *abdō* peut être dû à l'étymologie populaire ; et la présence du suffixe instrumental *-men* ne se justifie pas sémantiquement (cf. *legūmen*). Sans doute déformation d'un mot non i.-e. En général, les noms du « ventre » sont d'origine obscure quand ils ne sont pas tirés de la notion de « intérieur », comme v. h. a. *intuoma* « exta » = lat. *\*indōmen*.

*abecedarius*, -a, -um : adj. dérivé de A, B, C, « qui concerne l'alphabet, alphabétique » ; -m n. : alphabet, abécédaire. Calque de *alphabetum*. Bas-latin (St Aug.,

Fulg.) ; cf. CGL II 578, 14, *elementarius*; *qui discit abicitate* — ABC est peut-être conservé dans certaines formes romaines, cf. M. L. 16 ; et en celte., irl. *abgiter*, etc. V. *alphabetum*.

*Abella*, -ae f. : nom d'une ville de Campanie, sans doute proprement « la ville des pommes », cf. Vg., Aen. 7, 740, ... *maliferæ... moenia Abellæ*.

Dérivés : *abellanus* (cf. osq. dat. sg. m. *Abellandū*) qui a servi d'épithète à *nux* pour désigner la noisette (it. esp. *avelana*) et le coquillage ; cf. aussi *\*abellania*; *abellinus*, M. L. 17, 18. B. W. sous *aveline*.

L'indication de Vg. donne lieu de croire que l'italique avait conservé les noms de la « pomme » et du « pommier » qui sont attestés dans le vocabulaire indo-européen du Nord-Ouest, depuis v. sl. *ablukō* « pomme », *ablant* « pommier » et lit. *obulas* « pomme », *obels* « pommier » jusqu'à irl. *aball* « pommier » (et tout le celtique : gaul. *avallo* « pomme », fr. *Avalon* ; cf. Dottin, *Langue Gaul.* 229 et v. Rev. Celt. 43, 233), en passant par got. *crim. apel*, v. h. a. *apifl*, v. angl. *appel*, v. isl. *eple*. Ce nom, qui désignait la « pomme » des anciens peuples de langue indo-européenne dans l'Europe du Nord, a été remplacé en Italie par un nom méditerranéen, désignant sans doute un fruit amélioré, lat. *málum* (v. s. u.); l'adj. *abellinus* n'a aucune trace du sens ancien.

*abēbō* : v. *ēbō*, *Abēbō*.

*abiōs*, -*ētis* f. (souvent dissyllabe chez les poètes daciques avec i consonne ; la longue du nominatif représente *\*abies* de *\*abit-s*; les langues romanes ont perdu le *iod* et généralisé *ē* (c.-à-d. *e* fermé au cas régime, d'où *abētē* comme partie de *pariēs*, cf. M. L. *Einf.*, p. 137) : « sapin »; puis « bois de sapin » et, comme gr. *ἄβάτη* et sans doute à son imitation dans la langue de la poésie, tout objet de sapin, « tablette, vaisseau (cf. *alnus*), lance ». — Ancien, usuel. — M. L. 24.

Dérivés : *abiegnus* (-*gneus*, -*gnius*, -*gneus*) : de sapin. Formation analogique d'après *īgnius*, *salīgnus*, *larīgnus*; *abiegnus* comme *īligneus*, *salīgneus* sans doute d'après *īlineus*; *abiegineus* d'après *jāgineus*, etc.; *abētīlis*; *abētārius*, tardifs. Les l. rom. attestent aussi *\*ab(i)ētēus*, M. L. 25.

Origine inconnue. Les noms des conifères varient d'une langue indo-européenne à l'autre. On ne sait de quel parler vient la glose d'Hésychius : *ἄβατη*, ol. δέ πάντη.

*abiga*, -*ae*f.; *abigeus* : v. *abigō*, sous *agō*.

*abitōrium* -I n. : *lātrina publica*. De *abeō*; cf. all. *Abtritt*.

*ablaqueō* : v. *laqueus*.

*ableggmina*, -*um* n. pl. : — *partes extorum quae dis imolabant*, P. F. 19, 10 ; cf. Gl. Scal., CGL V 589, 28, *ableggmina partes extorum*, *quae prosegmina dicuntur*. Seuls ex. du mot.

Ancien mot en *-men* conservé dans la langue religieuse, se rattachant à *legō* au sens de « prélevement ». Cf. *prosegmina*.

*abolēō*, -*ēs*, -*ōlū* (ainsi Suét. Aug. 32 ; mais Prisc. GLK II 490 enseigne *abolēut* et *abolūt* ; cf. CIL VI 10407c *aboluerit* ; pour Diomède le parfait est *abolēut* en face

peut-être d'un nom de peuple ancien, déformé par l'étymologie populaire.<sup>1</sup>

**abracadabra** : mot magique (Seren. Sammon. 935). V. Axel Nelson, Eranos Rudbergianus, 326 et s. Cf. *Abrazas*.

**abrotonum**, -i n. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au gr. ἀβρότονος, conservé plus ou moins altéré dans les l. romaines. M. L. 39; B. W. s. u.

**absconsus** : doublet tardif de *absconditus*, refait sur *abscondi*, forme de parfait qui s'est substituée à *absconditi*, attestée à partir de Sénèque.

**absida**, -ae f. : chœur d'une église, abside. Emprunt populaire, répandu dans la l. de l'Eglise, fait sur l'acc. gr. ἄψιδα, sans l'aspire et avec passage à la 1<sup>re</sup> déclin. *Arruns*, -untis ; la forme proprement latine serait \*Acherō, ὄνης V. Pasquali, St. etruschi 1, 291 et s.; Devoto, ibid., 2, 325 et s.

Dérivé : *accherunticus* (Plt.).

**accia, accia, -ae f.** (Ital.) : bécasse. Mot tardif, sans doute étranger. M. L. 66.

**accendō** : v. *cand(e)dō*.

**accersō** : v. *arcessō*.

**Accherōns, -untis m.** (*acche-* chez Plaute, *āchē-* chez les poètes dactyliques à partir d'Ennius ; pour la géminalée, cf. *brachium*) : Achéron. Emprunt au gr. Ἀχέρων par un intermédiaire étrusque ; pour la finale, cf. le type *Arruns*, -untis ; la forme proprement latine serait \*Acherō, ὄνης V. Pasquali, St. etruschi 1, 291 et s.; Devoto, ibid., 2, 325 et s.

Dérivé : *accherunticus* (Plt.).

**accidō** : v. *cadō*.

**accidō** : v. *caedō*.

**accipiter**, -tris m. (f. dans Lcr.) : oiseau de proie, épervier ou faucon.

Dérivés artificiels : *accipitō*, -ās, « lacerō » *Laevis*; *accipitrina* (scil. *manus*), « *fūrātrix* » Plt., Ba. 274.

Rapproché par étymologie populaire de *acciō*, cf. Isid., Orig. 12, 7, 55; et Caper, GLK VII 107, 8, *accipiter*, non *acceptor*. Le nom rustique est *tinnunculus*; cf. Col. 8, 8, 7, *genus accipitris*, *tinnunculum uocant rusticī*. C'est *acceptor* qui est passé dans les langues romanes. Cf. M. L. 68 et *acceptōrāvius* 69; et c'est de *acceptor* que dérive sans doute la forme *astur* (v. ce mot) qu'on lit dans un passage récent et interpolé de Firmicus ; et il faut renoncer à voir dans *astur* un emprunt au gr. ἄστρος (scil. *ἴκτη*), influencé par *voltur*. La forme tardive *aceptor* est influencée par *aceps*; v. B. W. sous *autour*.

Si l'on fait abstraction de l'influence de *acciō*, le mot *accipiter* est parallèle à *acupedium*. De même que *acu-pedius* rappelle gr. ἀκό-πονος, *accipiter* rappelle gr. ἀκό-πτερος (cf. Il. 13, 62), skr. *āku-patav-* « qui vole rapidement ». L'*ō* qui se trouve dans gr ἀκός, etc., est conservé dans lat. *ōctor* (v. ce mot). La forme lat. *acu-* aurait le vocalisme zéro du type gr. βαρός, etc.; le *ō* de lat. *ōctor* représente un degré plein, normal au comparatif, tandis que lat. *acu-* aurait un *a*-issu de i.e. \**ā* dont aucun correspondant n'a été signalé (l'élimination vient peut-être de ce qu'un conflit avec le groupe de *ace*, etc., a été évité). — Quant à *pīter*, v. sous *pro-pītor* et *pētō*. — Pour le sens, cf. v. sl. *jastrebū* « auteur » (chez Berneker, Sl. et Wört., p. 32) dont le radical serait celui de lat. *ōctor*.

**āc-**; **ācedō**, **ācidus**; **ācerbus**; **āciēs**; **ācus**; **ācer**. La racine *āc-* « être piquant, aigu, pointu » a servi à former des mots dont le sens propre ou dérivé, physique ou moral, est demeuré en général proche du sens original.

1<sup>o</sup> Tout d'abord une série de mots s'appliquant aux sensations du goût : *ācedō*, -ēs : être aigre ou acide (déjà dans Caton), *ācesō*, -is, (ex-) : s'aigrir; et *acor*, -ōris m. (Colum., Pline), *acidus* (déjà dans Plt.), *acidulus*, -la (M. L. 104, 105; fr. *oseille*, B. W. s. u.); dérivés tardifs *acidō*, -ās, *aciditās* f. (d. λ. Marcellus), *acidua* f. « aigreur d'estomac » (Marc., Anthim.), *acidōnicus*.

**ācētum**, -i : vinaigre (M. L. 98), peut-être neutre substantifé d'un adj. \**ācētus* qui serait à *ācēs* comme *exo-*

*lētus à exolēscō*, etc. Passé en germ. : got. *akēt*, *akeit*, ags. *eced*, m. h. a. *ezzik* « Essig » (de \**ācēcum*), et de là en v. sl. *očit*; en irl. *acat*. — D'où *acētō*, -ās « s'aigrir » (très tardif); *acētabulum* : vinaigrier, puis mesure contenante le quart d'une hémine ; puis toute sorte d'objets rappelant par leur forme le vinaigrier; *acētiārum* : salade, ou mets préparé au vinaigre; \**acēteus* M. L. 97 b.

*acerbus* : aigre, sur (souvent de fruits non mûrs), cf. Serv., ad Ae. 6, 429, *quos (sc. infantes)... abstulit atrides et funere mersit acerbo* : *acerbo*, *immature*, *translatio a pomis*, cf. Thes. I 368, 5 sqq. Au sens moral, fréquent, « *prématûr* » et surtout « amer, aigu » et « cruel »; *mala acria atque acerba* dit Plt., Ba. 628; cf. Cic., Brut. 221. Ancien, class., usuel. M. L. 94; celt., gall. *agarw*, irl. *acár*. De là : *acerbiās*, et à l'époque impériale *acerbō*, -ās, *exacerbō*; *acerbiūdō* (Gell.). Semble formé comme *probus*, *superbus*.

2<sup>o</sup> Des mots désignant la pointe : *aciēs*, -ei f. (dérivé en -ēs, cf. *glaciēs*) : pointe, faculté de pénétration (sens physique et moral), en particulier « faculté de pénétration du regard », et par métonymie « organe qui possède cette qualité, pupille » et même « œil ». Dans la langue militaire *aciēs* désigne le « front » d'une armée, la « ligne de bataille » considérée comme comparable au fil d'une lame (cf. *cuneus* et son opposé *forfex*; *serra*, *globus*; sur ces termes v. Kretschmer, Glotta 6, 30), et par extension le « combat » lui-même. — Ancien, usuel. Les représentants romans sont rares, v. M. L. 106-107.

*aciēris* : mot de gloss., *securis aerei qua in sacrificiis utebantur sacerdotes*, P. F. 9, 7. Cf. *acisculus* (ou *asciculus* de *ascia*?); la forme est douteuse) : instrument de lapidaire, dolabre; *acisculārius* (et *exaciscā*, -ās). Le rapprochement de *porticulus*, lui-même obscur, n'en-seigne rien.

*acīciārum* n. : *ferrum durum* (Gloss. ; *acciārum* Orib.), M. L. 103 (et \**aciāle* également passé en germanique).

*acus*, -ās f. : aiguille (et « aiguille de mer » *βελόνη*).

— Ancien, usuel. Les l. rom. attestent une flexion *acus*, -oris, et des formes de diminutifs, *acula*, *acūcula* et *acūculā* (d'où *acuculariū?*), *\*acucella*, cf. M. L. 130, 120, 121, 123, 119, 118. A *acus* se rattache *aciā* f. (sans rapport avec *aciēs*, cf. *auus/auia*, etc.); aiguillée de fil; ital. *accia*, M. L. 102. Cf. *ab acīd* et *ab acū* qui correspondent à notre « de fil en aiguille ». De *acus* dérivent *acūd*, -is : aiguiser (sens physique et moral) et *exacūd*; *acūtus*, M. L. 135 (panroman, sauf roumain; irl. *acūt*), *acūtulus*, *bisacūtus* (M. L. 1122, cf. fr. *besaiguē*); et, tardif, *acītō*, -ās et *exacītō*; *acūtēn* : pointe, percant (sens physique et moral), a servi aussi à traduire le gr. ἀκήνη, M. L. 128; *acūminō* (ex-), -ās; *acūtus* (sc. *clātus*) : clou. De *acūtus* : *\*acūtia*; *\*acūtō*, -ās, panroman, sauf roumain, M. L. 133-134, *acūtūdō* (gloss.). Sur la valeur substantivante de *acūtus*, v. Sofer, p. 82.

*acū-* : premier terme de composé dans *acipēser*, *acū-dēns* (= *βελόδους?*), -pēs, -pedius; et *acūpiciūs*, *acūpictūra*, tardifs.

*aculeus* m. (*acudea* f., bas lat.) : aiguillon, épine, et *aculeūtus*, M. L. 125-127. Les formes romanes supposent aussi *aqüileus*, *acūleo* (Gl. Reich.), \**aculeāre*, v. M. L. s. u. Cf. pour la formation *equos/eculeus*. Cf. B. W. sous *eglantier*.

3<sup>o</sup> Un adjectif à voyelle longue : *ācer*, *ācīris*, *ācre* : aigu, pointu ; et en parlant du goût « piquant ». Pline 15,

**abolla**, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais et double, dont se couvraient les soldats et les paysans, et que certains philosophes portaient par affectation. — Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme grecque tardive ἀβολή semble être une transcription du mot latin ; de même aussi le mot cité par Hésychius : *ἀβολεῖται περισσοτέλη ὥτε Συκελῶν*.

**abominō** : v. *ōmen*.

**aboriginēs** -um m. pl. : les « autochtones », ou premiers habitants du Latium et de l'Italie dont les rois légendaires sont Latinus, Picus, Saturnus, Faunus.

Souvent expliqué comme dérivé de *ab origine*, comme de *pede plānū* « de plain pied » est dérivé dans le cod. Theod. *pedeplāna* « les lieux qui sont de plain pied », de *ā manū* est dérivé *āmanuēnsis* « écrire, secrétaire », etc. Mais l'emploi comme nom propre par les historiens (Gaton, Salluste, Tite-Live) laisse à penser qu'il s'agit

s distingue dans les saveurs : *saporum genera... dul-suauis pinguis amarus austerus acer acutus acerbus dus salsus...* Du sens de « piquant, pénétrant » on passe à celui de « prêt à foncer », *acrem aciem* dit Enn., agr. 325 ; d'où, au sens moral, « énergique, vif, ardent » ou « violent ». De là : *aceriās* (arch. Accius, et b. latin), *ītūdō* (arch.), *ācrimōniā* (d'où *ācrimōniōsus*, Gloss.), s'emploient surtout au sens moral; *peracer* (Cic.), *īculus*. En bas-latin *acer*, M. L. 114; \**acerūmen* 115. verbe : *āriter*.

*Acer* est premier terme de composé dans *ācrifolium* (*āquifolium* et *aquifolia* de *\*acu-folium*) : houx. M. L. 3. La forme *ācrifolium* semble, du reste, la plus récente. V. aussi *occa*. La déclinaison de *acer*, *ācris* est le produit d'une normalisation ; Enn., A. 400, a un nom. masc. sg. *ācris* : *mnus... acris*; inversement Naevius dit, Ep. 54, *fames er.* De bonne heure apparaît une flexion *acer*, *ācra*, *rum* (dans Cn. Matius, antérieur à Varro, cité par Harrisius, GLK I 117, 13) qui a dû se répandre dans le vocabulaire, cf. Thes. I 357, 2 sqq. Les formes romaines montent à *acris*, -a, -um (*agrus*) qu'on lit dans Mm. Chir., cf. M. L. 92. Panroman. Celt. : irl. *acher*.

Le groupe de *aciēs*, *ācer* fait des difficultés à l'étymologiste, parce que le vocalisme en est hors des alternances employées par la morphologie; il ne paraît pas que la racine ait fourni à l'indo-européen des formes verbales; la forme grecque *āxwvēo* est isolée; le lat. *ācēs* est un dérivé. De plus, les formations divergent : resque d'une langue à l'autre, et, dans la plupart des langues, les voyelles sont d'origine ambiguë. Le grec a *\*xoc*, avec *a* initial; mais le vieux slave *ostrū* a un *o* ambigu (ancien *o* ou *o*); de même lit. *āstrū* « tranchant », *ionion* à *āxpc* « pointe (d'une montagne) » à côté de *omn. āxpc*, et de même v. lat. *acris* « colline », *ombr. kar*, *ocar* (gén. sg. *ocer*, etc.), irl. *ochar* « coin »; mais osque a akrid « *ācriter* » et peut-être aussi l'ombrienne *ans peraci-* « opimus » (sens contesté); dans skr. *ārīt̄* « côté coupant, coin », l'a est d'origine ambiguë. Sur les dérivés céltiques de cette racine, v. J. Loth, Rev. Celt., 45, 191.

Il y a en indo-européen un thème *\*ak-* « pointe », qui n'est pas attesté, mais dont on a des dérivés nombreux : lat. *aciēs* est à *\*ak-* ce que *spec-iēs* est à *spek-*, etc.; on a aussi *acia*. Le présent *aceō* et l'adjectif *acidus* ont sans doute dérivés de ce thème nominal *\*ak-* disparu à l'époque historique. Le grec a des dérivés multiples : *āxoc* (-*ēcē*) « pointe » et *āxē*; *āxwvē* « pointe »; et surtout le groupe de formes à suffixe *\*-en-* : *āxov* (*āxovroc*) « javelot », et *āxava* « pointe, aiguillon », *āxavoc* « sorte de chardon » (gr. *āxavēt̄*, *āxavēboc*, etc.) ; mais on sait sans doute des adaptations de mots étrangers), cf. kr. *āgnih* : arme mythique. Le nominatif-accusatif correspondant à la forme en *\*-en-* doit être en *-r-* ou *-l-*; et gr. *āxopva* « sorte de chardon », d'une part, l'arm. *aceñ* (gén. *aslan*) « aiguille », de l'autre (cf. lat. *aculeus?*), en sont peut-être des traces. Cf. Benveniste, *Ori-gines*, p. 5.

La forme en *-u-* de *acus* (avec le dérivé *acuō*, *acūmen*, etc.) n'a pas de correspondant sûr ; v. sl. *osū-tū* « charbon » admet une autre interprétation ; cf. cependant *āstūt* « poils grossiers (de la crinière, de la queue) ». La voyelle longue de *acer*, qui rappelle celle de *sacrī*

en face de *sacer*, n'a pas de correspondant sûr ; le persan *ās* « pierre à moudre » a un sens tout autre : la glose gr. *āxēt̄* *ōēt̄* est sans doute extraite d'un second terme de composé, où l'*ā* serait naturel. — Le dérivé *acerbus* a un *ā*.

On est tenté de rapprocher des formes du type « populaire » à *ak-* (v. *acus* « balle de grain ») ou à *-kk-* (v. *occa*).

V. aussi *accipiter* et *ōcior*.

*ācēdia*, -ae f. : anxiété, peine de cœur, dégoût. Emprunt de la langue de l'Eglise au gr. *āxēdēla* qui a donné les dérivés *ācēdōr*, -āris, *ācēdiōsus*. Les formes romaines (qui appartiennent à la langue savante) remontent à *acidia*, *accidia*, forme influencée par *accidere* qu'on trouve dans les Gloses, CGL IV 5, 32; M. L. 90. V. Ernout, Mél. Desrousseaux, p. 161 et s.

*acer*, -ēris f. et n. : érable (Vg., Ov.). Adj. dérivé : *acerinus* (-neus). Vg.

Une flexion *acer*, -ēris d'un nom de genre féminin était étrange ; aussi Ovidé et Pline font le mot neutre (d'après *über*, -ēris, etc.); en outre, il s'est créé un doublet *acerus* (d'après *pōpulus*, etc.). Frg. Bob. GLK V 559, 13 : *acer ἀρεβανος, licet quibusdam hacc acerūs nominatio dici debere placeat*; cf. it. *acero*. En outre, Ven. Fort. emploie *acerinus* (cf. germ. v. h. a. *ahorn*). Dans les gloses apparaît une forme *acerabulus*, CGL V 340, 1, composé hybride dont le second élément est sans doute le gaulois *\*abulos* qu'on restitue d'après le gall. *cri-afol* « sorbier des oiseaux ». Les formes romaines remontent à *acer*, -ēris; \**acre* (esp. *arce*), \**acus*, \**ace-reus*, cf. M. L. 91, 95; *acerabulus* (fr. *étable*), cf. B. W. s. u., M. L. 93.

L'existence du v. h. a. *ahorn* montre que le mot appartient au vocabulaire occidental de l'i.-e. Les autres rapprochements sont peu clairs. Les gloses grecques *āxēt̄*, *āxēt̄* *āxēt̄* et *āxēt̄* *āxēt̄* sont lointaines pour la forme ou pour le sens. D'autres noms d'arbres, en partie anciens, ne sont pas clairs pour la plupart; v. *fagus*, *fraxinus*, *quercus*, etc.

*ācer*, *acerbus* : v. ac.

*ācerra*, -ae f. : — *ara, quae ante mortuum poni solebat, in qua odores incendebant. Alii dicunt arculam esse tauriam, scilicet ubi tus reponebant.* P. F. 17, 3.

Ancien terme du vocabulaire religieux; peut-être étrusque (cf. *Acrēnīa*), conservé surtout par la poésie. Sert aussi de surnom.

*āceruus*, -i m. : tas, monceau (de blé, de pierres, etc.). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *aceruō*, -ūs « entasser » (non attesté avant T. L.); *aceruūt̄*, *aceruūt̄*, et *coaceruō*; \**aceruāle* M. L. 97 a.

Pour la formation, cf. *caterua*, -ūt̄. Étymologie inconnue.

*ācia*, *āciēs*, *aceris*, etc. : v. ac.

*ācia?* : nom d'un insecte inconnu dans Polem. Silv. (Chron. Min. 1), p. 544, 3. M. L. 109 (lorr. an « taon ? »). Sans doute identique au suivant.

*ācinus*, -i m. (pl. collectif *acina* employé par Caton, Agr. 112, 2 et 3; cf. H. Zimmermann, Glotta, 13, 224;

d'où sans doute *acīnum* n., et *acīna* f., tardif) : grain de raisin, puis de tout autre fruit, grenade, sureau, etc. — Ancien, technique, M. L. 109 *acīna*, 110 *acīnus*.

Dérivés : *acīnāriū* : qui sert au raisin, nourri de raisin ; *acīnātīcius* : de raisin (sec); *acīnōsus* : en forme de grain. Pour *dūrīcīnus*, v. *dūrus*.

Sans étymologie : provient sans doute d'une langue méditerranéenne, comme *pampīnus*.

*ācipēns* (*acipēnsis*, cf. *womer* et *womis*, -ēris, *accī-aci*, -ēs m. (les graphies *aquipenser*, *accipenser* ont été déterminées par des rapprochements avec *aqua*, ou *acci-piō*) : poisson rare et renommé, sans doute l'esturgeon. Cf., dans Athénée, 7, 294, la description de l'*āxēt̄*; et Plin. 9, 60 : *apud antiquos piscium nobilissimum habitus acipenser, unus omnium squamis ad os uersis contra quam in nando meant, nullo nunc in honore est, quod guidem miror, cum sit rarus inuentu.* — Attesté depuis Plaute ; conservé dans quelques dial. du nord de l'Italie, M. L. 129, mais remplacé par le nom d'origine germanique *sturō*, cf. B. W., sous *esturgeon*. — Sans étymologie sûre ; sans doute composé dont le premier terme serait du groupe de *aciēs*, *acus*.

*ācīsculus* : v. ac.

*āclassīs* : *tunica ab [h]umeris non consuta*. P. F. 18, 31. Pas d'autre exemple. Cf. peut-être CGL II 13, 49 *aclassī*, *λάμπα* (?).

*ācīlys*, -ydis f. : petit javelot. Premier ex. dans Vg., Ac. 7, 730 qui l'attribue aux Osques et aux Campaniens. Terme désuet d'après Servius ad loc. ; rare et poétique. Vg. a un nom. pl. grec *ācīlydēs* (cf. *āspidēs*). Du gr. *āxwvēt̄*, par un intermédiaire étrusque (les Étrusques ont manié cette arme)?

*ācīna*, -ēs (*agnīa agna*) f.? : nom en latin rustique de *l'actus quadratus*, « mesure de 120 pieds carrés ». Cf. Varr., R. R. I 10, 2, *is modus acīna latīne appellatur*. Columelle, 5, 1, 5, attribue l'emploi du mot aux *rustici* de la Bétique ; cf. le gaul. *acīna* (?). Rare et technique. V. Isid., Or., 15, 15, 5, et Sofer, p. 164.

*ācīdūla*, -ēs (*agrīdī* par étymologie populaire) f. : *-āērane parusiae in sicco uel agro morantes, unde et nuncupatae*, Isid., Or. 12, 6, 59. Désigne aussi un oiseau inconnu, correspondant à l'*āxōlōγōv* des Grecs, cf. Cic., Diu. 1, 8, 44 et la note de St. Pease, dans son édition ; pour le double sens, cf. *būōt̄* et *būōt̄*. Pour la forme, cf. *ācīdūla*, *monēdūla*, *querēdūla* (-*tula*), d'origine incertaine. Pas d'étymologie.

*ācīdīum* (*agridīum*) : -i n. : *īscammonia, quam Latīni acīdīum uocant, herba suci plena... uenit ex Mysia Asia*, Isid., Or. 17, 9, 64.

Déformation de *āxōpōdīov* « suc de la scammonée », sans doute d'après *ācer*. Cf. *ācrimōnia* (et *agrimōnia*), de *āpēmōnōv* « aigremoine ».

*ācīfōliūm* : v. ac.

*ācīmōnia* : 1<sup>e</sup> v. *acer*, sous ac- ; 2<sup>e</sup> v. *argēmōnia* ; et *acīdīum*.

*ācīsiōla*, -ēs f. : pustule. Attesté dans Oribase VI 362, 5. Variante *āgressiōla*? v. Berliner phil. Woch. 1909, col. 1092. Rattaché à *ācer* par A. Thomas, Mél. Havet, p. 505.!

*āeroama*, -atis n. : emprunt au gr. *āxpōpōu* « audition, concert », qui, outre ce sens, a également celui de « artiste, virtuose » (Cic., etc.).

*āctūtūm* adv. : sur-le-champ : *actūtūm deriuatum est ab actu i. e. celeritate*, Prisc., GLK III 76. Fréquemment joint à des impératifs, et notamment à des verbes de mouvement, ce qui rend vraisemblable l'étymologie de Priscien. Neutre d'un adj. \**actūtūs* (cf. *āstū*, *āstūtūs*). Il est peu vraisemblable d'y voir l'ablatif-instrumental de *actus* accompagné de l'enclitique *tum*, comme dans *etiamtūm*. Mot du langage familier, dont l'usage, fréquent chez Plaute, tend à disparaître après lui. N'est représenté dans la littérature impériale que par des exemples isolés, sauf chez Apulée, qui l'emploie cinq fois, par affectation d'archaïsme.

*ācīleus* : v. *acus*, sous *ācē*.

*ācīpedīus* : composé sans doute archaïque, qui n'est plus attesté que dans la glose : — *dicēbatur cui praeīpūm erat in currēdo acūmen pedūm*, P. F. 9, 5. Les gloses ont, en outre, *acipes* ᾠκόπους, *acūpedīus* ᾠκότου. Adaptation de ᾠκόπους, comme *celerites* de ᾠκόπους. V. *āccīpīter*. Pour la formation, cf. *āequīcīrīus*.

*ācīus*, -ēris n. : balle (du grain), *purgamentū frumenti*. — Ancien (Caton), technique (Colum., Plin.). M. L. 131. Colum. 2, 10, 4 confond *ācīus*, -ēris, et *acus*, -ēs : *durissimā quidem acīus reiectae separatae erunt a cūdēntibūs, minutissima uero... aliter secessūt*. Les gloses ont un pl. *ācerēs*; ces hésitations de genre proviennent de la répugnance qu'éprouvait la langue à employer au pluriel le neutre collectif *acus*, -ēris.

Dérivés : *ācerātūs* : -i n. *lūtūm cum paleis mixtūm*, P. F. 18, 30; *ācerōsus* : *frumentū et panis non sine paleis acerōsus dictūs*, P. F. 203, 7; et peut-être *ācerālē* : *λάθης δαχτύλου*, CGL II 529, 3 (*ab acīre quantū digito prendas?*); *ob-ācerō*, q. u.

Pour le sens, cf. gr. *āxōpōv* « balle », *āxvñ* « balle (de blé, d'avoine, etc.) » et *ātāna* « balle », v. isl. *qgn*, v. h. a. *āgana*, et, pour la forme, got. *āhs* « ēpi » (dérivé en \*-o- du thème en -ēs), v. h. a. *āhir* « Āhre » ; en latin même, *agnīa* « ēpi » repose sur *āknā*, cf. got. *āhana* pour la forme. La gutturale est un i.e. *kh*, que le latin représente par *k*: v. pr. *ackōns* (dans le Vocabulaire d'Elbing), lit. *ākūtas* « barbe (d'ēpi) ». Le *kh* intérieur, qu'établissent gr. *χ* et balt. *k*, mais sur lequel le latin ne fournit aucune indication, n'en tire de surprise dans un mot technique, populaire, comme le nom de la « balle » ; ce *kh* peut se trouver, par suite, à côté de l'ancien *k* du groupe de lat. *aciēs*, etc.

*ācīus*, -ēs : v. ac.

*ād* : préverbale et préposition. En composition, le *d* final s'assimile le plus souvent à la consonne qui suit, cf. Prisc., GLK II 47, 20 ; il s'élimine devant les groupes *-gn-*, *-sc-*, *-sp-* : *agnīt̄*, *ascēndō*, *aspīcō*. On trouve isolément dans les inscriptions de l'époque républicaine, surtout devant les labiales *f* et *u*, une forme accessoire *ar*, e. g. SG Bac., CIL I<sup>o</sup> 581, *arfuīse*, *arwōsum*, qui figure aussi sans doute dans *ācessō* et *ārbiter*, cf. Thes. I 472, 48. *Ar-* est peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, El. dial. 111. Sens : « dans la direction de, vers, à, dans le voisinage de » (généralement avec idée de mouve-

ent ; d'où l'accusatif) ; se dit comme *ab* de l'espace et du temps. Distingué de *in*, comme *ab* de *ex* ; cf. Diom., qui reproduit l'enseignement de Varron), GLK I 445, « *ad* » et « *in* » *quae et ipsae non unum idemque significant, quia in forum ire est in ipsum forum intrare, ad forum autem ire in locum foro proximum; ut in ibunal » et « *ad tribunal* » uenire non unum est, quia *ad ibunal uenit litigator, in tribunal uero praetor aut iudex*. Plt., Cap. 43, *reducemque faciet liberum in patriam ad atrium; Titius, Or., p. 204, inde ad comitium uadunt... eniunti in comitium*. Toutefois, comme le note Probus, GLK IV 150, 9, il y a des cas où la distinction entre *d* et *in* est peu sensible ; cf. Thes. I 485, 25 sqq.*

Lucilius, 1134, distingue *ad* et *apud* : *sic <item> apud et longe ali[u]d est, neque idem ualeat ad se : | intr nos sociat ad se, tenet int[er]us apud se* ; et Servius, Ae. I 24, *apud semper in loco significat; ad, et in loco et ad locum*. Du sens de « dans la direction de, vers » sont issues diverses acceptations dérivées, ainsi : « en vue de, pour » *aptus, natus, idoneus ad* ; « auprès de, c.-à-d. en comparaison de, en proportion de » ; « approchant », d'où « environ » (par ex. dans l'emploi avec un nom de nombre *homines ad centum*) ; à l'image de, en ce qui touche à, concernant » ; sens qui a dû naître de locutions comme *nihil ad rem attinet*, puis, par abréviation, *nihil ad rem* ; et le souvenir du verbe s'étant perdu, *ad* a pu s'employer dans une phrase comme : *ita ad Capuam res [les affaires concernant Capoue] compositae consilio ab omni parte laudabili*, T.-L. 26, 16, 11.

Comme préverb, *ad-* marque l'approche, la direction vers, et par suite le commencement d'une action (cf. Barbelenet, dans Mél. Vendryes, pp. 9-40), aussi est-il assez fréquemment joint à des inchoatifs : *ed/ades; uenio/adeniū; amb/adamō* « je m'empêne de » ; *adolesco* « je grandis ». Même sens dans les adjectifs composés : *uncus/aduncus; edē/adēsus* « entamé ». Il exprime aussi l'addition : *dō, addō; iungō, adiungō*; d'où provient sans doute le sens intensif signalé par Aulugelle 6, 7, 5, *quod 'ad' praeuerbium tum ferme acueretur, cum significaret entiacus quam intentionem nos dicimus, sicut 'adflare'*, et « *admodum* » et « *adprobe* » *dicuntur*. Cf. aussi *aprimē, adaugeō*, etc. Enfin, il semble que *ad* serve à exprimer parfois un sens moyen ; mais cette valeur est beaucoup moins nette ; cf. Barbelenet, loc. laud.

Comme *ab*, *ad* se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but : *adeō, adhuc* (cf. *abhine*). Par extension apparaît à basse époque *adubi*, toujours avec le sens temporel, M. L. 204. *Ad* a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales ; cf. *adpost, ad presum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito, ad supra, ad tenus, ad trans, ad uix*, M. L. s. u., et des formes verbales dont le préverb s'était affubli ; v. F. Thomas, *Recherches sur le développement du préverb latin « ad »*, Paris, 1938.

Dans bien des cas, l'emploi de *ad* et de l'accusatif était voisin de l'emploi du datif ; et, dès le début de la tradition, des verbes marquant les mouvements, tels que *mittere, adferre*, etc., se construisent des deux façons, suivant que l'on considérait soit à l'intention de qui l'action était faite (datif), soit vers qui elle était dirigée (*ad* et accusatif). Souvent, la distinction était fuyante. D'autre part, certains composés verbaux en

*ad-* étaient construits avec la préposition, e. g. *accommodare ad*, sans qu'une idée de mouvement fût impliquée. Aussi, dès le début de la tradition, *ad* entre-t-il en concurrence avec le datif : CIL I<sup>a</sup> 756, 7, *sei quod ad eam aedem donum datum donatum dedicatumque erit*; Tér., Hec. 29, *Hecyram ad uos refero* ; et dans le prologue [sans doute postérieur à Plaute] de la Casina 22, *benigne ut operam detis ad nostrum gregem*. Par contre, on trouve en poésie des phrases comme *it clamor caelo*. Cet état de trouble a favorisé l'extension de l'emploi de *ad* aux dépons du datif. — Attesté de tout temps. Panroman ; M. L. 136.

L'osco-ombrien employait *ad*, de même que le latin, comme préposition, avec l'accusatif, et comme préverb : *ombr. -ar-a* (postposé), et osq. *ad-, ombr. ar-*, *ara-* (préverb). L'osq. *adpud* répond, pour le sens, à lat. *quoad*. L'osco-ombrien a des formes élargies par -s (cf. *ab, abs*) : *osq. az hūrtim « ad lūcum »* (table d'Agnone). Le traitement aberrant *ar-* de v. lat. *arvorsum*, etc., a des parallèles dans des traitements autres, mais aussi aberrants, de *d final* en ombrien, ainsi dans *af-putrati arbitrātū* ; pour un échange entre *d* et *r* à l'intervocalique, v. *cādūceus et meridiēs*. Hors de l'italique, *ad-* se retrouve en celtique, mais seulement comme préverb, ainsi v. irl. *ad-con-darc* « j'ai vu » (v. H. Pedersen, V. G. d. kelt. Spr., II § 585, 1, p. 291), en germanique, got. *at*, etc. comme préverb, et aussi comme préposition accompagnée du datif souvent, et aussi de l'accusatif, en phrygien (*abēper, ἀδωστ, ἀδηψεῖν*). Hors de ces quatre langues, *ad* ne se retrouve pas ; il y a ici un fait dialectal indo-européen ; toutefois, on peut se demander si, dans skr. *dcchā* « vers » et dans *ān* (suivi de l'accusatif ; même sens), il n'y aurait pas une forme apparentée à *ad*, avec une particule analogue à ce que l'on trouve dans gr. *ētē* et dans lat. *usque*. Le sens de lat. *ad, etū,* est à peu près celui de gr. *προς, προτι* et *τον* et des mots correspondants en indo-iranien, en balte et en slave. — A en juger par v. h. a. *x-ougen* en face de got. *at-augjan* « montrer », peut-être aussi par lat. *dūcō* (v. ce mot) et *dōcēc*, il y aurait eu une forme *\*d-* qu'il serait possible de rapprocher de gr. *θε*, v. sl. *do* « jusqu'à », etc. ; de irl. *to-/do-*, et, par suite, du groupe de lat. *et*, etc. Mais ces rapprochements sont lointains et douteux. Cf. aussi Vendryes, Rev. Celt., 42, 401-403.

*adagiō, -onis* f. (et *adagium, -i* n.) : v. *aiō*.

*adamās* -antis (et *adamāns* par étymologie populaire qui le rapproche de *adamāre* ; pour l'extension de la terminaison participiale, cf. *incīens, prægnāns*) m. : 1<sup>er</sup> fer (ou métal) très dur, *solidoque adamante columnæ*, Vg., Ae. 6, 552 ; 2<sup>er</sup> diamant. Emprunt d'abord exclusivement poétique, puis répandu par la 1. de l'Église, au gr. *ἀδάμας*. Mais au sens de « fer dur » du nom grec s'est ajouté celui de *magnēs*, e. g. Plin. 37, 61 *adamas dissidet cum magnete in tantum ut iuxta positus ferrum non patiatur abstrahi* ; d'où fr. *aimant* à côté de *diamant*. Les formes romaines remontent à *adamas*, *\*diamas* et *\*diamas*, M. L. 142, v. B. W. sous *aimant* et *diamant* ; l'irl. *adamaint à adamantem*. *Adamas* est le représentant phonétique attendu de *ἀδάμας*. Ce peut être la forme orale, tandis que *adamas* est une transcription savante, cf. *elephantus*. *Diamas*, d'après *διαφανής*, se comprend

mieux si *\*adimas* et *adamas* ont vécu côté à côté.

*adarea, -as* (*adarcē, -ēs*) f. : écume de roseau, gr. *καλαμοχούρη*, plante parasite employée en médecine ; cf. Plin. 16, 167 ; 20, 241 ; 32, 140. Mot gaulois, mais sans doute passé dans Pline par l'intermédiaire du gr. *ἀδάρης, -ῆς*. V. Frisk, s. u.

*adasia* : m. de gloss. — *ouis uetula recentis partus*. P. F. 11, 13 ; cf. CGL II 564, 18, *adasa* : *pro (l. pree?) senectute sterilis*. Non expliqué ; sans autre exemple.

*adax, -acis* m. — sorte de gazelle. Mot africain, signalé par Pline, 11, 124.

*adeō* adv. : v. *eo*.

*adeps* (*adipe*, -ipis c. Le genre féminin semble avoir prévalu jusqu'à Celse et Columelle ; puis le masculin domine, cf. Thes. I 630, 13 sqq. : s'emploie aussi au pl. *adipes* ; un doublet *alipes* blâmé par l'app. Probi, et qui figure aussi dans les Gloses, cf. Ernout, *El. dial.*, p. 98, a survécu dans les langues romanes, M. L. 161 : graisse, et « terre grasse » ou « partie de l'arbre qui est pleine de sève ». — Ancien (Lucil., Varr.), technique et populaire. Formes romaines rares.

Dérivés : *adipatus* (class.) : gras ; *adipalis, -peus, -pinus* (tardifs).

Se retrouve en ombrien *añipes*, *arepes* « *adipibus* », également au pluriel collectif. Peut être emprunté à un dialecte italien, qui lui-même aurait emprunté le gr. *ἀλίπη* ; cf. les flottements qui apparaissent en latin même, dans *odor* : *oleō, seded : solium*, etc.

*adفات* : v. *fatis*.

*adminiculum* (-clum Plt.), -In. : étai, échafaud, appui (matériel ou moral). Dérivés : *adminiculor* et *adminiculū* « étaier, appuyer, aider » ; *adminiculatīs, -culabundus* (tardifs) ; *adminicula* « servante » (Ven. Fort.). — Ancien mot de la langue rustique ; usuel et classique. — Non roman.

Terme technique d'étymologie incertaine ; mais le rapport avec le groupe de *mina* est plus probable que le rattachement à *moenia*.

*admissarius* : v. *admittō* 'sous mittō'.

*adolēb, -ēs, -ēul, adulstum* (*adultus* dans les Gramm., cf. Thes. I 793, 41 sqq. ; *adolitus, adulētus* dans les Gloss.), -ēre : faire brûler, consumer par le feu. Appartient surtout à la langue religieuse ; n'apparaît dans la langue commune que chez les écrivains de l'Empire, surtout chez les poètes. Verbe rare, de couleur archaïque.

Le sens de « faire brûler » est bien attesté, tant dans les textes que par les Gloses ; cf. Vg., B. 8, 65, *uerba-nasque adole pinguis* ; Ae. 3, 547 ; 7, 71, etc. ; et, entre autres, Festus, 190, 24, *Lacedaemonii in monte Taygeto equum uentis immolant, ibidemque adolent, ut eorum statu cini eius per finis quam latissime differatur*. C'est ce sens qui est conservé aussi dans l'indigitationum *Adolenda* et le composé *adolēfaciō* (Acta Aru. 16, a. 224). Toutefois, en raison de la rareté et du caractères technique du verbe, le sens ancien a cessé rapidement d'être compris, et l'étymologie populaire a rattaché *adolēb* à *adolēscō*, l'opposant à *adolēb*, sur le modèle fourni par les groupes *adolēb, abēb*, etc. Ainsi Servius, Ae. 4, 57, et Nonius interprètent *adolēb* par *auctius facere, augere*, et Tacite écrit, A. 14, 30, *captiuo cruroe adolere penates*. Inversement, *adolēb* semble avoir déterminé certains emplois de *adolēscō* ; cf. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Plus tard même, a été rapproché de *adolēb* « sentir ».

Inchoatif : *adolēscō* (Vg., G. 4, 379). Ombr. : *ufetu* « *adolētum* » indique que l'o intérieur de *adolēt* serait un ancien o (en face de l'a de *altāria*). On rapproche souvent des mots germaniques isolés et tout différents, comme v. isl. *yfir* « chaleur ». V. *altāria*.

Aucun rapprochement sûr. Le mot ne semble pas attesté en dehors de l'italique.

*adolēscō* : v. *aboleb, alēb*.

*ador, -oris* n. : sorte de blé ; *farris genus*, P. F. 3, 19 ; *frumenti genus*, Non. 52, 20. La forme *edor* signalée par l'abrégié de Festus comme ancienne est sans doute une pure invention pour justifier l'étymologie « *ad edendo* ». Les grammairiens enseignent que l'o de *adoris* peut être long, ce qui est singulier. Priscien déjà s'en étonne, GLK II 236, 21. En fait, la longue n'est attestée que dans un seul ex. (Gannius cité par Prisc., loc. laud.) et dans le dérivé *adōreus* e. g. Vg., Ae. 7, 109, *instituuntque dapeb et adoreb liba per herbam*, où elle sert à éviter une suite de quatre brèves. Les autres passages où figure *adoris* ont l'o bref ; et *adōreus* peut être une licence métrique favorisée par l'étymologie populaire qui rapprochait *ador* de *adōrāre*, cf. Non. 52, 14 et Priscien, GLK II 236, 21. Mots rares et vieillis ; cf. Plin. 18, 81, *far quod adoreum ueteres appellauere*. Non roman.

Le rapprochement, tentant, avec got. *aisk* « ἄσκησις », v. h. a. *ezzesc*, se heurte à l'isolement du mot germanique ; gr. *δέρπη* « barbe d'épi, pointe » est loin pour le sens. V. Frisk, s. u.

*adōria* (*adōrea*) f. : gloire ou récompense militaire. Térme rare et archaïque, qui repartait à basse époque. Les anciens, par étymologie populaire, le dérivent de *ador* « *quia gloriosum eum putabant qui farris copia abundaret* », P. F. 3, 22, où de *adōrō*, e. g. Serv. auct., ad Ae. 10, 677, *ueteres adorare adloqui dicebant; nam ideo et adoreb (eria F) laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello fortiter fecit*.

Sans étymologie. Il n'y a rien à tirer de la glose isolée *adorat, triumfat*, CGL IV 483, 14, ni de Lyd., Mag. 1, 46, *ձարձութեա, Եթերավոլ, Իրաւոց; 1, 47 ձարձութեա Ռազմիուն*.

*aduersus* : v. *ueritō*.

*adūlor, -ēris, -ētus sum, -ēri* (doublet arch. et post-class. *adūlō*, cf. Thes. I 877, 58 sqq. : le déponent peut être analogue de *blandior*, comme la construction avec le datif : cf. Quintilien, I. O. 9, 3, 1, « *hūc* » non « *hunc* » *adulor iam dicitur* : flatter, caresser. Le verbe semble avoir eu à l'origine un sens concret, comme le gr. *οὐτός*, et s'être dit des animaux, notamment des chiens, qui, pour témoigner leur joie ou flatter leur maître, s'approchent (*ad-*) en remuant la queue, cf. par ex. Ov., M. 14, 46, *perque ferarum / agmen adulantium media procedis ab aula (Circe)*, et id., ibid. 14, 259 ; et Non., 17, 2, *adulatio* : *blandimentum proprie canum, quod et ad homines tractum consuetudine est* ; Gell., 5, 14, 12, *leo caudam more aque ritu adulantium canum clementer et blande mouet, hominique corpori se adiungit*. S'est en-

uter

ite appliqué à l'homme. S'emploie absolument, ou avec un complément au dat. ou à l'acc. Ancien (Accius), quel et classique, mais non dans les comiques. Non man.

Dérivés : *adūlātiō* (class.), -*tor*, -*trix*, -*tōrius* (tous trois d'époque impériale); *adūlātus*, -*ūs* m. (Gloss.); *adūlābilis* (Non., Amm.). Dénominatif? On rapproche skr. *vālah*, *vārah* « queue », *v. valai* « queue de cheval ».

*adulter* : v. *alter*.

*Aecetia* : v. *aegus*.

*aedēs* (*aedēs*; ancien *aides*), -*is f.* : est, pour la forme, un verbe \**aedd*, non attesté, cf. gr. *αἴων* (en latin *aesus*, *aestas*) comme *caedēs* à *caedē*. Sens premier « foyer, nôtre ou l'on fait du feu ». Le singulier désigne spécialement la demeure du dieu, le temple, qui n'est à l'origine composé que d'une seule pièce, et à dû d'abord s'appliquer à l'*aedēs Vestae*, dont la forme ronde rappelle la hutte primitive avec le feu au milieu (cf. le sens de *aedicula*). Le pl. *aedēs*, -*ium* à la valeur d'un collectif, comme *fētēs*, et désigne l'ensemble d'une construction. A l'époque impériale, *aedēs* est devenu un terme général sans rapport avec sa signification première : *appellation... autem aedium omnes species aedificiū continentur*, Gaius, Dig. 47, 9, 9. — Ancien et usuel; non roman.

Dérivés et composés : *aedcula* et *aedcula*; *aedilis* : qui *aedū sacras et priuatas procuraret*, Varr., L. L. 5, 81, emprunté par le type *aedilis*; et *aedilitās* (pour la forme, cf. *tribūlis*); *aedilicūs*; *aedificō*, -*ās* : *obco-**doquā*, et ses dérivés, M. L. 229, et *exaedificō*; *aedificūm* a donné irl. *aide* (?); *aedītūm* (-*timus*), *aedītūs* : « gardien de temple ». Le premier de ces mots est ancien d'après Varr., R. R. I 2, 1, et serait formé de même que *finitūm*, *legitūm*, comme l'a vu Servius Claudioz ap. Cic., Top. 36; *aeditūs* est récent et formé « *a tuendū aedibus* », cf. Varron dans A. G. 12, 10, 1. Lucrèce a une forme *aeditūs*, et Pomponius un verbe *aeditūm*; on trouve épigraphiquement *aeditūa*, -*ae*, et *aeditūs*, -*ās*. L'abrév. de Festus distingue les deux mots : « *aeditūs*, *aeditūs sacrae tuitor*, i. e. *curam agens*, *aeditūs*, *aeditūs intīmus* », distinction établie uniquement pour justifier la coexistence des deux formes. Sur *aeditūm* est formé *claustriūm* (Laevius). *Subaeditūs* (-*dianus*) : qui travaille dans la maison (Inscr.).

Le mot latin appartient à la famille que représentent skr. *édhah* et *idhmah* « bois à brûler » et *indhah* (3<sup>e</sup> plur. *indhate*) « il s'allume », gr. *αἴων* « je brûle » et *λέπως* « clair », irl. *ded* « feu », v. angl. *dd* et v. h. a. *cū* « bûcher », racine représentée aussi en latin par *aestēs* et *aestus*. Comme *plēbēs* à côté de *plēbēs* et *nūbēs* à côté de *nūbēs*, comme *sēdēs* dont on a l'ablatif *sēde* et le génitif pluriel *sēdūm*, le mot *aedēs*, *aedēs* repose sur un ancien thème radical, de forme \*(*a)idh-*, etc. Ce thème n'est conservé nulle part, mais les dérivés grecs *αἴων*, *αἴων*, *αἴων*, *αἴων*, *αἴων* en supposent l'existence; le véritable a sam-*idh-* « pour faire flamber » et su-sam-*idh-* « avec le fait de bien brûler (?) » en face de *agnidh-* « qui fait brûler le feu ». En latin, l'élargissement -*i*- a été généralisé (abl. *aedi*, gén. plur. *aedium*,

acc. pl. *aedēs*, à côté de quelques *aedēs*, tandis que l'acc. pl. *sēdēs* est constant).

*aeger*, -*gra*, -*grum* : malade (en insistant sur l'idée de souffrance et de peine causées par la maladie).

De là : *aegrūm* n. : peine, chagrin : Plt., Am. 640, plus *aegri ex abitu uiri quam ex aduentu uoluptatis cepi*; *aegrē* : avec peine, d'où « difficilement », opposé à *facile*, Cic., CM. 72; Sall., Ju. 83, 1; *aegrīmōnia* (-*nium* n. arch. et rare) et *aegrītūdō* : souffrance (surtout morale). *Aegrītūdō* n'existe que dans Pseud. Cypr., adu. Iud. 5. Le malade, la maladie physique s'expriment par le dérivé de *aeger*, *aegrōtūs* (M. L. 231), d'où *aegrōtē*, tous deux anciens, *aegrītātiō* et d'autres dérivés tardifs et techniques ; cf. Serv., Ae. 1, 208, *aeger est et tristis et male ualens, aegrōtus... siue aegrotans tantummodo male ualens*; et Cic., Tusc. 4, 29, *ut aegrotatio in, corpore, sic aegritudo in animo nomen habet non seiuinctum a dolore*. — Ancien, usuel. Non roman.

*Aeger* est l'adjectif de *morbus*; sur la différence entre *aegrītātiō* et *morbus*, voir ce dernier.

Autres dérivés : *aegrō*, -*oris* (Lucr.), *aegrō* (id.), *aegrēscō*, -*is*. Les gloses ont aussi un composé *aegripō-* *mum* fait sur le modèle de gr. *φύσιτορος*.

La dérivation de *aegrōtē* est sans autre exemple en latin (sauf peut-être *Caprōtinus*). V. Gnomon 3, 657. L'influence du type grec en -*ωτος* semble difficile à admettre parce que les adj. en -*ωτος* ne s'appliquent pas (comme le type verbal en -*ωσαν*) aux maladies, et que, d'autre part, -*ωτος* ne formait de dérivés que de substantifs et non d'adjectifs. M. Manu Leumann a supposé, en dernier lieu (Die Sprache, Bd. 1, p. 211 et s.), qu'il fallait partir du verbe *aegrōtē*, hybride gréco-latine, formé sur *aeger* comme *τυφλόστων* (-*ττων*) sur *τυφλός*, qui serait un terme de médecine. *Aegrōtūs* serait un adj. tiré secondairement du verbe.

Pas de correspondant en dehors de tokh. A *ekro*, B *aik(a)re* « malade ». Les noms de maladies se renouvellent souvent, et, par suite, on ne saurait s'attendre à leur trouver une étymologie indo-européenne commune. La diphtongue en -*a-* se retrouve dans nombre de formes « populaires » exprimant une infirmité, *caecus*, *seacae*, *tacter*, un malaise, *taedet*, etc.; cf. aussi *caedē*, *laedē*. V. de Saussure, Adj. i.-e. du type *caecus*, dans Recueil de publ. scient., 1922, p. 595 et sqq.

*Aegyptus*, -*i* m. : Égypte; emprunt au gr. *Αἴγυπτος*. De là *aegyptus*, *aegyptius* (*aegyptius*), *aegyptiacus*, \**aegyptianus* passés dans quelques dialectes romans avec des sens divers, M. L. 233-235.

*semidūs*, -*ās*, -*um* : *tumidus*, *inflatus*. Non attesté en dehors de Festus et des gloses.

Cf. arm. *aytnum* « je m'enfle, je me gonfle », *aytum* « enflure »; et, avec un autre vocalisme, gr. *οἴδαω* « je m'enfle, je me gonfle », *οἴδω* « gonflement », *οἴδη* « gonflement des vagues »; le vocalisme de v. h. a. *eis* « abec», *tilcere* » est ambigu. On partira de \**aid-me jo* ou \**aid-me jo* « enflure ». Pour la diphtongue, cf. *aeger*.

*aemulus*, -*a*, -*um* (adj. très souvent substantivé au masc.) : émule, et « rival, envieux »; cf. Serv., Ae. 6, 173, — *modo eiusdem rei studiosus... alias inimicus inueniatur*. — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *aemulor*, -*aris* (*aemulō*) : égaler en imitant,

être émule ou rival de; *aemulatiō* (souvent avec un sens péjoratif, cf. Cic., Tusc. 4, 17; Non. 43, 7); *aemulātōr* (un seul ex. de Cic.; tous les autres sont de l'époque impériale); *aemulātus* (Tac.).

Aucun rapprochement sûr. On pense naturellement à *imitor*, lui-même obscur. Formation de *nomen agentis* en -*ulus*, cf. *bibulus*, *credulus*, etc. Pour la diphtongue, cf. *aeger*, *aequus*. Pour l'alternance *ae/i*, cf. *caedē* et *scindē*, *maerē* et *miser*; gr. *αἴων* et *Ιωρός*.

*aequor* : v. le suivant.

*aequus*, -*a*, -*um* (*aigros* CIL I<sup>2</sup> 581, 26 S. C. Ba.; *aeguos*, *aecus*) : uni, plan dans le sens horizontal, qui ne présente pas d'inégalité; cf. Dion. Hal., Ant. 15, 4, *αἴων...* ὅπε τῶν Πωμαλῶν τὸ μηδεῖτον ἔσον ξοχήται, et in *aequum locum deducere* de Sall., Ju. 42, qui correspond au εἰς τὸ ιον καταβαθεῖν de Xén., An. 4, 6, 18. De ce sens physique sont dérivés des sens moraux :

1<sup>o</sup> « égal, ne penchant d'aucun côté », et par suite « juste, impartial » (souvent avec nuance laudative et joint à *bonum*, cf. Thes. I 1041, 1); Serv. Ae. 2, 426, *iustum secundum leges vel aliqua ratione constructum, aequum iuxta naturam*. C'est le sens aussi de *aequitas*, -*atis* (f.), cf. Don., Ad., p. 51, *ius est quod omnia recta atque inflexibilis exigū, aequitas est quae de iure multum remittit*.

2<sup>o</sup> dans la langue militaire, par opposition à *iniquus*, *aequus* a désigné un avantage de terrain pour l'un des partis et a pris le sens de « avantageux, favorable », cf. Caes., B. G. I 85, 2, qui *etiam bona condicione et loco et tempore aequo configurare noluerū*, sens qui s'est étendu aux personnes. Le fait que *aequus* a pris cette valeur par opposition à *iniquus* apparaît dans des exemples comme T.-L., 38, 40, 14, *prout locus iniquus aequusque his aut illis*, et Ov., Tr. I 2, 6, *aqua Venus Teucris, Palas iniqua fuit*. — Ancien, usuel.

Dérivés : *acquē* adv. (sur la construction du type *nullus me...* *aque miser*, v. H. Morland, Symb. Osloenses, 11, 77); *aequor*, -*oris* n. : surface plane; cf. Enn., A. 137, *tractatus per aequora campi*; Col., 8, 17, 3, *maris aequor*; d'où spécialement « surface de la mer », Enn., Praet. 4, et *aequora salsa uegen ingentibus undis*, peut-être d'après gr. *πλαγων*, et généralement « mer ». Pour le genre, cf. *robū*, *rōbōris*. Les deux noms sont neutres, parce qu'ils désignent des choses, par opposition au type *nigror*, -*oris* (m.), qui désigne des qualités. *Aequor* est surtout usité dans la poésie dactylique, où il remplace des formes amétriques de *mare* (*mārīd*, etc.) ou fournit des dactyles commodes.

*aequitās*, -*atis* f. : presque uniquement employé au sens moral « équité », M. L. 239 a. Il y a en voisins un nom propre *Aecetia* qui correspondrait à un latin *Aequitia*. V. Thes. s. u.

*aequō*, -*ās* : planir, rendre égal, d'où « égaliser, égaler », M. L. 239; germ. *īkōn* « aîchen »; *aequitō*, -*tor*. De là : *ad-aequō*, M. L. 138; *exaequō*, M. L. 2930; *inaequō*, 4330; *inaequātus* : non égalé; *aequāmen* (-*mentum*) : niveau; *aequālis*, *aequābilis*, que la langue a différenciés dans l'emploi :

1<sup>o</sup> *aequābilis* (de *aequus*, comme *sociālis* de *socius*) : de même taille, de même grandeur, et par là « de

même âge », puis « égal » (cf. pour le suffixe *sodālis*). M. L. 238 et 237. \**aequāliāre*. Subst. *aequāliās* (class. = *τούτης*, parfois *διάλετης*, *διώτης*), M. L. 238 a adv. *aequāliāter*.

Composés : *coaequālis*, *inaequālis* (époq. imp.); *inaequālitās* (Varr.).

2<sup>o</sup> *aequābilis* (de *aequō*) : égal dans toutes ses parties (avec idée de totalité ou de continuité), qui peut être égalé à (Plt., Cap. 302); équitable, ou « toujours égal, constant » (joint à *cōstāns*, *perpetuus*). De même, *aequāliās* désigne l'égalité d'humeur, la constance. Varro l'emploie, en outre, pour traduire *ἀναλογία* comme il rend *ἀναλογία* par *inaequāliās*, L. L. 9, 1. Adv. *aequāliāter*. Mots de la prose et de la langue écrite.

Le contraire de *aequus* est *iniquus* qui a le triple sens de : « inégal; inique; défavorable »; de là *iniquātās*. M. L. 4438. 39.

*Aequus* sert de premier terme à de nombreux composés, appartenant à la poésie ou aux langues techniques, dont beaucoup ne sont que des calques de composés grecs en *λο-* ou parfois en *ὅμο-*: *aequāni-**mis* (-*mus*) : dérivé de la locution courante *aequō animō* « d'une âme égale », d'où *aequāniātās*, *aequāni-**mer*; *aequāueus* = *λοχόπονος*; *aequāngulus* = *λοχόνος*; *aequītūris* = *λοχοκέλης*; *aequidālis* = *λοχήμερος*; *aequīdūcīs* = *λοχέλετος*; *aequiformūs* (-*mis*), *aequīlātērūs* (-*latus*) = *λοχόλευρος*; *aequīlibrī-**tās* = *λοχοφύλα*; *aequīlibrīūm* = *λοχοφύλα*; *aequīmbris* = *λοχώλος*; *aequīnōctīum*, -*i* = *λοχώνυχτον* d'où irl. *ecenoch*; *aequipollēns* = *λοδύνωμος*; *aequīsonūs* = *λοδύγγος*, *λοδόνος*; *aequīocūs* = *λοδύνωμος*, etc.

*aequīternūs*, -*a*, -*um* (Sid., Claud.) : formé d'après *semīpīternūs*.

*aequīparō*, -*ās* et ses dérivés; qui ne peut être tiré de *aequī-parō*, mais semble plutôt le dénominalis d'un adjectif \**aequī-perūs* (cf. *puerperā*). C'est secondeairement que *aequīparō* a été couplé avec *superō*, cf. Corn. Nop., Them. 6, 1, *ut ipsam urbē dignitate aequīpareret, utilitate superaret*. Dans la basse latinité, on a dit *aequīparō* d'après *pīrō*.

Aucun rapprochement sûr, comme pour la plupart des mots à diphtongue en -*ae-*.

3<sup>o</sup> *aequī* : air; emprunt à gr. *ἀέρ*, *dēpō*. Au temps d'Ennius, le mot était senti comme étranger, ainsi qu'on le voit par Ennius, A. 148 V<sup>2</sup> : *uēnto quem perhibent Graium genus aera lingua*. Toutefois, tout en attribuant encore le mot aux Grecs, Ennius emploie dans son Epicharne, Var. v. 56, l'accusatif latinisé *dērem*; et, pour Plaute, le mot *dērē* est courant, puisqu'il parle, dans l'Asinaria v. 99, de *piscari in aera*. Et Cicéron constate que *dērē* est devenu latin (N. D., 2, 91; Acad. I 26); en revanche, l'effort fait depuis Pacuvius pour latiniser *aethēr* n'a pas abouti (v. Cicéron, ibid.). Du reste, *dērē* a gardé, notamment dans la poésie dactylique, sa forme grecque dans acc. *dēra*, d'où ital. *aria*; au contraire, fr. *air* repose sur la forme latinisée *dērem*. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 240; irl. *dēr*, britt. *ayr*. L'adj. dérivé *dērius*, attesté à partir de Varro d'Atax, Catulle, Lucrèce, et surtout poétique, transcrit le gr. *ἀέρος*. On a aussi *ærius* : d'air, couleur d'air.

acra

aera, -ae f. (sans doute pluriel de *aes*, *aeris* considérée comme un féminin singulier) : 1<sup>e</sup> nombre, chiffre (sens qu'avait le n. pl. *aera*, cf. Cic. ap. Non., 193, 11, *soles, si aera singula probasti, sumnam... non probare?*) ; 2<sup>e</sup> « ère », d'où irr. *aer*. — Mot de basse époque. V. Kuubitschek, *Grdr. d. antiken Zeitrechnung*, p. 77 ; et Sofer, p. 116. M. L. 241.

aera, -ae f. : ivraie, mauvaise herbe, dans Plin. 18, 155. Transcription du gr. *ἀλφα*.

aeranis : v. *aes*.

aerob, -onis (ērō, hērō, -ōnis) m. : panier, corbeille servant à porter et à monter des matériaux. Terme technique, dérivé sans doute de gr. *ἀλφω*, *ἀλφων*. Cf. peut-être *aerumna*, *aerumnula*. M. L. 2903. Dérivé : (a)erōnalis. I.

aerumna, -ae f. : souffrance, épreuve. *Aerunna* est défini par Cicéron *aegriflta laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum uerbum*, Fi. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Dérivés : *aerumnula* : *aerumnulas Plautus refert fūrū illas quibus religatis sarcinas uitatores gerebant... Itaque aerumnae labores onerosos significant; siue a Graeco sermone deducuntur. Nam alpīs Graece Latine tollere dicitur*. P. F. 22, 13 ; *aerumndus*, -ōnus ; *aerumnulus* (Lcr.).

Comme on le voit parle diminutif, *aerumna* a dû désigner un faix, une charge, avant de prendre un sens moral (cf. le sens pris par le fr. *travail*, de bas latin *tri-palium* = instrument de torture formé de trois pieux) ; de là, *aerumnus ferre*, *gerere* (Ennius), *sustinere*, *leudre* ; *aerumna grauescit* (Lcr.). Il est archaïque et poétique ; et, en prose, il garde un cachet particulier. Toutefois, sous l'Empire, l'usage s'en raréfie dans la poésie (Vg. l'ignore), pour devenir plus fréquent dans la prose. On le trouve dans la Vulgate. Ammien l'emploie avec le sens de « défaite ».

*Aerumna* est généralement expliquée, d'après Festus, comme venant de *alpouēn*, mais il n'y a pas d'exemple en grec d'emploi substantif de ce participe féminin. Un emprunt à l'étrusque n'est pas impossible, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 33.

aeruscō, -are : quémander ; verbe archaïque (Liv. Andr.) cité par des glossateurs, notamment Festus, et par Aulu-Gelle, qui le rattache, par étymologie populaire, à *aes* : *aeruscō* : *aera undique*, i. e. *pecunias colligere*. P. F. 22, 23. Un dérivé *aeruscōtor* est dans Aulu-Gelle 14, 1, 2.

La forme rappelle un thème, de type unique en indo-iranien, plusieurs fois attesté dans les gāthā de l'Avesta, celui de *iāsād* « je cherche à obtenir » ; pour la forme, cf. gr. *ἀρέσκω*. Il s'agit du dérivé d'un thème *aisos-ke/o-*, de la racine représentée par v. h. a. *eisōn* et lit. *ēskōt* « désirer » (avec le même procédé de dérivation qu'on observe dans lat. *aeruscōre*), arm. *ayc* « recherche » et par skr. *icchāte*, av. *isaita* « il désire » (alternance *ais/is*, comme dans *aemulus*, *imitor*?). L'*ei* de ombr. *eiscōrent* « arcessent » est ambigu ; de quelque façon qu'on l'interprète, ce mot atteste l'existence de la racine en italique. Pour la forme, cf. *coruscāre*.

*aes* (anc. *ais*), *aeris* n. : « cuivre » et « bronze ». A. fac-

tum « bronze travaillé » et *a. infectum* « quod in massis est » ; *a. grāe* « bronze au poids », première forme de la monnaie (cf. *per aes et libram*) remplacée par l'a. *signatūm* « bronze estampé » ; *a. candidū* « laiton ». — Ancien, usuel. — Spécialisé bientôt dans le sens « monnaie, argent », de là *aerūrium* « trésor public » ; *aes alienum* « argent d'autrui, dette », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 213, 1, *aes alienum est quod nos alii debemus, aes suum est quod alii nobis debent* ; *obaerātus*, cf. Varr., L. L. 7, 105, et *aerātor* : débiteur (gl.) ; *aesculō* : amasser de la petite monnaie (tarif). Aussi le sens de « bronze » a-t-il finalement été réservé aux dérivés *aerāmen*, *aerāmentum*, proprement « objet de bronze », cf. gr. *χάρυχος*. *Aerāmen*, *arāmen* est demeuré dans les l. romaines. M. L. 242. B. W. sous *airain*.

L'ancien adjectif dérivé est *dēnus*, *ahēnus*, issu de \**ayes-no-s*, cf. ombr. *ahesnes* « ahēnus ». L'allongement de la seconde voyelle à la suite de l'amenuisement de l's (\**aesnos* > \**aēnos*) a eu pour conséquence le maintien de l'a initial, d'où *dēnus* en face de *aes* ; en latin comme en ombrien, ceci a été marqué par l'introduction d'un h purement graphique : *ahēnus* (cf. *ahala*, etc.). L'étrangeté de la forme a frappé les érudits, cf. Serv. Ae. 1, 357, *solutio dicenda est quomodo dicimus aena* (l. *aera?*) et *aēna*. *Hoc autem solum huiuscemodi uerbum in Latio inuenitur*. Sous l'influence du type en -*eus* des adjectifs indiquant la matière, on a fait *a(h)eñeus* ; cf. *terrāneus*. La dérivation *aes* | *a(h)eñeus* était inintelligible en latin ; d'après *ferrum* | *ferreus*, etc., sur le thème *aer* du génitif a été créé l'adj. *aereus*, non attesté avant Varron. Virgile emploie conjointement la forme ancienne et la forme nouvelle, Ac. 1, 448-449 : *Aere cui gradibus surgebant limina nexaeque | Aere trabes foribus cardo stridebat ahenis*. De *aenius* (*aēneus*) dérive *aenātor* (*aēnātor*) « joueur de trompette ».

Autres dérivés : *aerātus* : bronzé, *aerōtus* « πολύχαλ-λος », *aerātrius* « concernant le bronze, ou la monnaie, le trésor » ; et peut-être *aerānis* qu'on lit dans Isid., Or. 12, 1, 53, *ceruinus est color equi, quem uolgo gaura-nem dicunt. Aerenam idem uolgs vocat, quod in modum sūt aerei coloris* ; mais, dans le lib. Gloss., le mot est donné sous la forme *aeramen*, cf. Thes. s. u. et Sofer, 21 et s. M. L. 242 (ac- et \**aramen*) ; *aerāmentum* (v. Löfstedt, Phil. Comm. 2. *Peregr. Aeth.*, p. 231) ; *aerūga* (avec un doublet *aerūca*, -ae) : rouille de cuivre, vert-de-gris ; cf. *ferrūgō*, *lānūgō*, *rōbīgō* ; d'où *aerūginōsus* ; les formes romanes remontent à *aerūgo* et *aerīgo* (ce dernier sans doute d'après *rōbīgō*). M. L. 243. Sur *aesculō* « χάρυχό-γο », v. Samuelsson, Glotta, 6, 229.

Composés : *ahēnobābus* : surnom de la gens Domitia, avec un vocalisme ou au lieu de i, étonnant, mais non sans exemple, cf. *Primogenia* (influence du type grec en -o? ; cf. Stolz-Leumann, *Lai. Gr.* 5, p. 248). — En outre, nombreux composés poétiques en -*aeri* traduisant pour la plupart des adjectifs grecs en *χάρη* : *aericre-pāns χάρηχόποτος*; *aerīpes χάρηχόπους*; *aerisonus χάρη-χρυτος*.

Un verbe *adaerō*, -ās « taxer, évaluer en argent » est également attesté, avec son dérivé *adaerītō*, dans la basse latinité. Pour *aestumō*, v. ce mot.

Ce nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » est aussi conservé en germanique : got. *aiz* (gén. *aizis*), etc., et en indo-iranien : skr. *dyah* (gén. *āyasaḥ*), av. *ayō*

(gén. *āyanhō*). Ainsi que le pense M. Niedermann, *aes* repose sans doute sur \**ay(o)s*, avec syncope, comme *rūs* sur \**rew(o)s*.

As à les deux sens « cuivre » et « bronze » (cf. Plin. 34, 1 *aeris metallū*). Le nom du « cuivre » *cuprum* n'apparaît que tardivement ; v. ce mot.

*aesculus*, -i ( *aesculus*, *esculus*) f. : variété de chêne, peut-être celle qui produit le gland doux, qui diffère du *quercus*, du *rōbur* et de l'*ilex*. Ce serait le *Quercus Far-netto* d'après P. Fournier. Attesté depuis Veranius. Rattaché à *esca* par étymologie populaire, cf. Isid., Or. 17, 7, 28 ; et *esculentus*. Conservé en ital., M. L. 244. Celt. : irr. *escal*.

Dérivés : *aesculeus*, *aesculinus*, *aesculneus* (pour la formation, cf. *populus* : *populnus*, -*eus*) ; *aesculētūm* : chênaie ; nom d'une place de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 152 (*esculetūm*).

Le rapprochement avec gr. *ἄλφαλφ* « sorte de chêne » et avec v. h. a. *feih*, v. isl. *eik* « chêne » ne se laisse pas préciser. Mot méditerranéen ? Cf. H. Schuchardt, *Die roman. Lehns. i. Berber.*, p. 16 et s., et Bertoldi, *Ling-stor.* 2, p. 191, qui rapprochent herb. *ikšir*, basq. *eskur*, gr. *ἄρωπα* (v. Frisk, s. u.).

*aestās*, -ātis f. ; *aestus*, -ās m. Cf. *aedēs*. *Aestās* semble issu par haplographie de \**aestitās*, comme *honestās* de \**honestitās*, cf. *honestus*. La parenté des deux termes était sentie des anciens, « *ab aestu aestas* » dit Varr., L. L. 6, 9. La langue les a différenciés dans l'emploi, bien qu'à l'origine ils aient désigné l'un et l'autre une chaleur brûlante :

1<sup>e</sup> *aestas* : élé. — *est pars anni, aestus calor [temporis]. Aestus a nimio calore nomen accepit, aestas nomen non amittet (l. amittit?), etiam si temperata est*, GLK VII 521, 21. De là *aestius* « d'été » (de \**aestitius*) et au n. pl. *aestiuā* : quartiers d'été (opp. à *hibernā*) ; *aestiuō*, -ās ; *aestiuālis*. — Ancien, usuel. M. L. 245, 248.

2<sup>e</sup> *aestus* : chaleur brûlante, provenant d'une substance enflammée, notamment du soleil ; comporte souvent une idée d'excès : *cui dubium est quin, si aestus malum est, et aestuarū malum sūt* Sén., Ep. 117, 18.

L'agitation des flots de la mer peut être comparée au bouillonnement produit par la chaleur, et l'écumé des flots à l'écumé qui se forme sur un liquide bouillant. Aussi *aestus* a-t-il désigné l'agitation des flots (cf. Serv. auct., Ac. 11, 627, *aestus proprius est marius incerta com-motio*), la marée, les courants marins, et finalement la mer. Cf. Pacuv., Trag. 416, *feruit aestu pelagus* ; Varr., L. L. 7, 22, *quod in fretum saepe concurrat aestus atque effervescat*. *Aestus* a pris aussi un sens moral de « bouillonnements de l'âme, trouble, fureur ». — Ancien, usuel.

Dérivés : *aestuō*, -ās ( *aestuōtū*) ; *aestuātō*, -ātūbūn-dus (tardifs) ; *aestuōsus* (Plt.) ; *aestuārium*, conservé en fr. ( *étier*, *étiauge*) prov. et dans les l. hispaniques, cf. M. L. 250. Composés : *aestifer*; *aestiuātus*.

Les mots *aestās* et *aestus* ne peuvent s'expliquer que comme des dérivés du thème en \*-es- attesté par skr. *ādhā* « bois à brûler », avec av. *āsmō* et pers. (arsacide) *hēzum* « bois à brûler », v. isl. *eisa* « cendre brûlante », gr. *ἄθο*, n. On ne saurait préciser l'histoire de la formation. Pour la racine, v. *aedēs*.

*aestumō* ( *aestimō*), -ās, -āul, -ātūm, -āre : fixer le

prix ou la valeur de, estimer (à) ; *parui*, *magni aesti-mare* « estimer comme étant d'un petit, d'un grand prix » ; *item aestimāre*. Par suite, « faire cas de » ; puis, par affaiblissement de sens, « juger, penser » (comme *arbītor*, *cēsēō*, *puīō*, *reor*, tous verbes qui avaient aussi à l'origine un sens technique, concret et fort). Un rapport avec *aes* a été senti par les anciens ; cf. P. F., 23, 1, *aestimata poena ab antiquis ab aere dicta est, qui eam aestimauerunt aere, ouem decussis, bouem centassis, hoc est decem uel centum assibus*. — Ancien, usuel. M. L. 246.

Les dérivés de *aestimō* n'appellent pas de remarque, sauf *aestimabilis*, création de Cicéron pour rendre le terme stoïcien grec *άξιος* έχων, et le mot technique *aestimūm* (-mia) « estimation ».

Le composé *existimō* (attesté depuis Plaute) et ses dérivés ont seulement le sens de « juger, estimer ». Les l. rom. attestent aussi *\*adaestimo*, M. L. 139.

L. Havet, MSL 6, 18, a expliqué *aestumō* comme étant un dénominal de \**ais-temos* « celui qui coupe le bronze » et rapproché l'expression juridique *per aes et libram expendere atque aestimare*. Mais la racine \**tem-* « couper » n'est pas représentée en latin. Aucune des autres explications proposées ne comporte un commencement de preuve.

*aetās* : v. *aevus*.

*aethōr*, -ēris n. : éther, puis « ciel ». Emprunt savant, déjà dans Ennius, A. 472 (acc. gr. *aethera*) au gr. *αἰθήρ*, d'où *aetherius*. Irr. *ader*, *ethiar*. V. *aēr*.

*aēus* m., *aecum*, -i n. : « temps » considéré dans sa durée, par opposition à *tempus*, qui désigne, tout au moins à l'origine, un aspect ponctuel de la durée. De là des acceptations particulières, étendues ou restreintes, de *aēus* : 1<sup>e</sup> durée de la vie, âge, génération ; 2<sup>e</sup> éternité.

Le genre masculin est attesté chez les auteurs archaïques (Plt., Poe. 1187 ; Lucr. 2, 561 ; 3, 605) ; c'est aussi celui de gr. *άλών*, de got. *aīrs* ; il correspond à une conception « animée » de la durée ; le triomphe du neutre *aēom*, qui est également ancien, a pu être favorisé par l'influence de *tempus*. Terme archaïque, conservé à l'époque impériale par la langue écrite, surtout poétique, et qui, à basse époque et chez les écrivains ecclésiastiques, a été remplacé partiellement par *saeclum*, qui a servi à traduire *άλών* (v. *saeclum*). Pas de pluriel. Non roman.

Dérivés : *aetās* (*aetitās*), Lex XII Tab., cf. osq., *aetātēs* ; *aetātis*, *ātētātis*, *ātētātēs*, formes peut-être empruntées au latin ; sur la dérivation, voir plus bas) : âge, vie (au sens de « temps à vivre ») *āgere aetātem*. Aussi « période de la vie » : *aetātēs hominis* (cf. en fr. l'âge viril) ; *aetātula* : âge tendre. Puis « génération » ; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer *aēom*. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romaines supposent encore *āe(u)iās*, *āe(u)iātūs* (cf. *iūuentūs* et *iūuenta*).

*aēuternūs*, puis *aēternus* : qui dure toute la vie, éternel (opposé à *mortālis*, cf. g. Cic., Ac. 2, 124). De là : *aēternūs* peut-être créé par Cicéron ; gr. *αἰθρί-της* (Gl.) ; *aēternō*, -ās (Varr.), *coactēnūs* (lat. eccl.). Le suffixe de *aēternūs* se retrouve dans *hesternūs*, *sem-pūternūs*, et rappelle les formations analogues : *diur-*

*nus, nocturnus, hibernus, hodiernus, modernus*, qui servent également à l'expression du temps.

D'après *mortalis*, la langue de l'Eglise a créé *aeternalis* (déjà signalé par St. Augustin), qui a remplacé *aeternus*. Les gloses ont aussi *aetitaneus* : *qui in aeu durat; aetitaneus : ἡλεῖ; et à basse époque coactaneus traduit διηλεῖ, συνῆλεῖ. Composés : longaeus = δηλος; grandaeus = μακραλον; grandeuitus.*

Le latin conserve ici, sous forme d'un dérivé en -o- qui se retrouve dans got. *aīws*, le nom indo-européen de la « durée » (en général la « longue durée », la « durée sans limite »); ce nom était de la forme \*āyu; \*yu- et comporte des suffixes de dérivation variés. Le védique offre : *āyū* (masc.) « génie de la force vitale », avec les dérivés *āyuh*, gén. *āyūṣa* (neutre) « force vitale » et un locatif *āyuni* (même sens), ce qui est sans doute le sens le plus ancien du mot, si, comme l'a proposé M. Benveniste, BSL 33, p. 103. Il faut en rapprocher les mots du type *iuenis* (de \*yu-uen-), avec le degré zéro de la racine devant suffixe de dérivation, comme il est normal. L'Avesta a le neutre *gāthā*. *āyu* « durée »; les cas obliques sont, dans les *gāthā*, de la forme gén. *yaoš*, dat. *yaoči*, instr. *yaočā*; du datif *yaoči* (av. réc. *yave*), employé adverbialement, est dérivé l'abstrait : *yaočātā* « perpetuitas »; l'emprunt arménien à l'iranien *yavēt* « toujours » et le persan *jāed* « éternel » sont des dérivés du datif *\*yavai*. Le grec a, d'une part, *alōv* (alōvoc) « durée » et l'adverbien *alōv* « toujours »; et, de l'autre, les anciens locatifs de thème en -es- : lac. *alēz*, l'hér. *dec*, hom. *alēl*, att. *ālē*; acc. v. att. *ālō*; la forme du datif-locatif de thème non pourvu d'un élargissement est attestée en éolien et en arcadien : lesb. *āt* (de \*auF), thess. *āv*, héb. *āt*, arc. *āt* (le au de Milet doit être une survivance d'un parler antérieur à l'ionien); cf. la flexion avestique. C'est sur une forme adverbiale telle que ce *\*aiwi*, attesté par l'éolo-achéen, que reposent les dérivés lat. *aetās* et *aeternus*, qui ne peuvent guère s'expliquer par le substantif *aeuom*. L'adverbien got. *aiw* (dans ni... *aiw* « obdētor », *suns-aiw* « tōθēwoc », etc.) peut reposer sur *\*aiwi*; rien n'oblige à y reconnaître l'accusatif. Le got. *aiws* (*ālōv*) n'a pas de correspondant exact dans les autres langues germaniques; ainsi l'on a v. h. a. *ēwa* (féminin); tout le germanique a des représentants adverbiaux du type *aiw* : v. isl. *ei*, *oe*, v. angl. *ā*, *ā*, v. h. a. *ād*; de cet adverbien est dérivé l'abstrait v. h. a. *ēwidō* « éternité ». D'autre part, le gotique a *in ajukdu* « cīk rōv alōvā », cf. v. angl. *ēce* « éternel ». L'irlandais a deux mots dés (*ōes*, l'un neutre et thème en -o- (gén. *dīs* Sg. 63 b 5), l'autre masculin et thème en -u- (gén. *desso*). L'un signifie « vie, âge », l'autre désigne les gens qui vivent; gall. *oes* f., « âge, vie », et *oed* m., « âge, moment »!

*af* : v. ab.

*afannae, -ārum* f. pl. : sottises Ne se trouve que dans Apulée, Mét. 9, 10 et 10, 10.

Cf. *apinae*. M. Graur, *Mēt. ling.*, p. 18, suppose que le sens de *afannae* est « chose embrouillée » et il en dérive le verbe « *afannare* » se donner de la peine » (it. *affanarsi*, v. fr. *ahancer*) que supposent les langues romanes; cf. M. L. 252. Sans doute tiré de cl. *Ἀφάνας*, locution grecque en jeu de mots avec *ἀφάντις*, employée à propos de choses obscures (avec géménée expressive?); cf. Thes. s. u.

*afer, -ra, -rum* : africain, d'Afrique; *africus, -a, -um* : *africetus*. Cf. M. L. 272.

*afflatim* : v. \**fatis*.

*africia, -ae* f. : sorte de gâteau. Un ex. dans Arnobe 7, 24. V. Glotta 15, 274, et cf. M. L., 271.

*afrūtūm*, -I n. : transcription du gr. *ἀφροτόν* « spūnum », influencé par *dēfrūtūm*. Dérivé : *afrūtābulūm*. Mots de basse époque (Anthime, Gloss., Isid.).

*agaga, -ae* : entremetteur? Un seul ex. dans Pétr. 69. On trouve aussi dans les gloses *agagula* : *lenocinat, fornicator*. Provient-il d'un gr. \**ἀγαγᾶ* d'après W. Heeraeus, Kl. Schr. 106, qui rapproche gr. *προσγέγος* « lénō ».

*agāsō, -ōnis* m. : écuyer, palefrenier; cf. P. F. 23, 18, *agasones equos agentes, i. e. minantes*. Les anciens le rattachent à *agō*, mais ce type de dérivation est sans exemple; *equisō* semble formé d'après *agāsō*. Transcription d'une forme dorienne : *Ἡγήσων?* Archaique et postclassique; appartient à la langue vulgaire d'après Servius; sur ces formations en -ō, -ōnis, v. Cooper, *Wordformation in the roman sermo plebeius*, p. 54, et Fisch, *Die lat. nomina personalia auf -ō, -ōnis*. — M. L. 274.

*age* : v. *agō*.

*agētū, -ae* f. (et *agēum, -i?*) : *uia in nauī dicta, quod in ea maxime quaque res agi solet*, P. F., 9, 24; — *uiae sunt uel loca in nauī per quae ad remiges horitator accedit*, Isid., Or. 19, 2, 4. De la *agētōr* : *horitator* (Gloss.). Un seul ex. dans Ennius, A. 492, en dehors des gloses. De gr. *ἀγέτης*; v. Ernout, *Élém. dialectaux*, p. 96.

*ager, -grī* m. : « champ », et par suite « domaine » (public ou privé, a. *publicus*, a. *priūtūs*), « territoire » (a. *Campānūs*). S'oppose à *urbs*, e. g. Enn., Tr. 112, *inter se sortiūt urbem et agros, et à domus*. Spécialement « terre cultivée », cf. Serv., in G. 2, 412, *agros in cultos « rura » dicebant, i. e. siluas et pascua, « agrum » uero qui colebatur*. Les anciens rattachent *ager* à *agere*, cf. Varr., L. L. 5, 34, mais n'ont pas été sans voir la parenté avec *ἀρότης*. — Usité de tout temps. Panroman (souvent dans des sens dérivés, cf. *campus*). M. L. 276.

Dérivés : *agellus*, M. L. 275 b, *agellūs*; *agellātūs* : petit fermier (tardif); *agrātūs* (*agrātis*, -lis, tardifs) au f. pl. *agrātās* : postes militaires dans la campagne, et *agrātēnsēs nāvēs*; *agrestis* (sans doute dissimilé de \**agrestis*, cf. *terrestris* ; v. ce mot), *siuestris*, *campētūs* et sur lequel semble avoir été formé *caelētis*, M. L. 295; sur la déformation, très tardive, de *argestes* gr. *ἀργέτοντς* « vent d'ouest », en *agrestis*, v. Isid., Or. 13, 11, 10, et Sofer, p. 88; *agrātūm* : impôt établi sur les terres (cod. Theod.). Il n'y a pas de verbe dérivé de *ager*; *agro* est une formation unique et de basse époque (Marius Victorinus) d'après *peragro*, verbe tiré de *per agrōs* (ire, *ambulāre*). *Ager* est premier terme de composé dans *agricola*, etc., *agriōtūm* : *bryonās* (Ps. Ap.), *agrimēnsor* calque du grec *γεωμέτρης*, *agripeta* = *χλωρούχος*, mot de Cicéron.

Pour *peragro*, *peragri*, v. ce mot.

Cf., avec la même forme et le même sens, ombr. *ager*, véd. *ārātā* « champ (non cultivé) », gr. *ἀρότης* (la place du ton ne concorde pas en sanskrit et en grec), got.

*akrs*, ainsi chez Homère, p. 182 *ἄρης ἄργοτο πόλιν δὲ...* l'évat ou *α ἔρης ἀγροῦνόσφι πόλησ*. Mais le mot est inconnu à l'iranien, au slave, au baltique, au céltique. L'arménien a *art* (gén. *artoy*), avec un *t* au lieu du *c* attendu. — Le nom i.-e. \**agro-* désignait la « campagne », un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités. Le grec désigne par *ἄρης* ou *ἄργοτερος* un animal qui ne vit pas à l'état de domesticité; l'adjectif latin équivalent est *agrestis*, où apparaît sans doute (avec dissimilation) un suffixe dérivé de \*-tero-, -tro-.

*agger, -ris* m. — matériaux apportés ou entassés, amas de terre; d'où « terrasse, rempart, digue, route pavée, etc. », le sens variant suivant les emplois techniques. Terme surtout militaire et rural, attesté depuis Lucilius, peut-être postverbal tiré de *aggerō*, dont il serait l'ancien impératif de commandement substantif, comme *biber*, *biberis* m. : boisson » a été tiré à basse époque de l'expression *biber dare*, où *biber* est la forme syncopée de l'infinitif, v. Thes. II 1959, 40 sqq. Toutefois, *agger* pourrait être un composé du type *re-dur*, etc. Cf. Eutychus, GLK V 481, 18, *aggero, -is... es quo uero nomen fit agger, et ab eo uerbum deriuatum aggero, -ās*. Le dénominal *aggerō*, -ās a eu un composé *exaggerō*, -ās « entasser des terres » et, au sens moral, « exagérer, grossir »; de là *exaggeratiō*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *οὐδέποτε καὶ δέλουσις*. L'existence de *agger*, attribué aux « antiquissimi » par Priscien, est douteuse; cf. Indog. Anz. 39, 32 et ALLG. 13, 37; l'accusatif *arginem* supposé par ital. *argine*, esp. *arcén*, cf. Meyer-Lübke, 277, et *Einf.* 3, p. 187, est de toute façon une forme récente, du reste obscure.

*agilis* : v. *agō*.

*agina, -ae* (les formes romaines attestent l'*i*) f. : chasse d'une balance; — *est quo inseritur scapus trutinae, i. e. in quo foramine trutina se uertit, unde aginatores dicuntur qui paruo lucro mouentur*. P. F., 9, 12; cf. Rich, s. u. Féminin d'un adj. *\*aginūs*, dérivé de *agō* (cf. *coquō*, *coquīna*) au sens de « peser », proprement « entraîner le fléau de la balance », cf. gr. *ἀρά*, et les sens spéciaux de *exigō*, *exigūm* « peser, balance », *exāmen* « curseur vertical ». Conservé dans un parler sarde, M. L. 282.

*aginō, -ās, -āre* (i. cf. *agina*) : « se démenir » (comme le curseur vertical oscille dans l'*agina*); un ex. dans Pétr., 61, *ēgī, aginātū*. De *aginō* a été tiré à basse époque un subst. postverbal *\*agina* « effort, hâte » supposé par les langues romanes, cf. M. L. 281 et cf. aussi *aginātōr* dans la glose de Festus.

*agmen* : v. *agō*.

*agnā* : « pennatas in pennatasque agnas in Sal*<ari* carmine spicas significat cum aristis et alias sine aristis », P. F., 231, 5. Lire *acna*?

Pour l'étymologie, v. *acus* (*aceris*).

*agnus, -i* m. (commun dans l'ancienne langue; pour indiquer le sexe on ajoute *mās* ou *fēmina*; le féminin *agnā* (cf. *āgvnā*, *āgvlc*), quoique déja dans Caton, au témoignage de Priscien, GLK II 85, 5 et 257, 17, est relativement récent (cf. Thes. I 1361, 75 sqq.): agneau, agnelle. Usité de tout temps. M. L. 290; B. W. sous *agnau*. Souvent remplacé par des diminutifs, *agnulus*, *agnellus* (-a) [on attendrait \**agellus*], qui aurait l'incon-

vénient de se confondre avec le dérivé de *ager*], M. L. 284; *agniculus*, -la, *agnicellus*, *agnicellūs*, ces derniers attestés à basse époque. Autres dérivés et composés : *agninus*, M. L. 287; *agnellinus*; *agnus* (Greg. Tur.); *agnile* (Gloss. d'après ouïe; cf. M. L. 286).

*ambiegneus* : vieux adjectif du rituel (*ambiegus*, *ambigus*); cf. Varr., L. L. 7, 31, *ambiegna bos apud augures quam circum aliae hostiae constituantur*; et P. F., 4, 26, *ambegni bos et uerbiz appellabantur, cum ad eorum ultraque latera agni in sacrificium ducebantur*; Fulg., Ser. ant. 6. Cf. *ambō*, *ambi-*.

V. aussi *auillus* et *aububulus*.

Des deux mots indo-européens pour « agneau », l'un, celui que représente gr. *λαγόν*, *λαγών*, se retrouve en arménien et en indo-iranien (cf. *uerux*), l'autre, celui que représente gr. *ἀρνός*, de \**ārvōc* < \**agwnōs*, se retrouve dans *agnus*. A la différence des noms spécifiques, comme celui du « mouton » (v. *ouis*), les noms de jeunes animaux varient d'une langue à l'autre; l'agneau est le seul dont on ait des noms remontant à l'indo-européen. Les formes céltiques, irl. *an* et gall. *oen*, ont un o initial; sl. *agnjet* agniet offre une voyelle longue initiale, \**ā* ou \**ā̄*, le dérivé germanique représenté par v. angl. *eanian* « agneler » a un représentant d'un \**kʷ* ou d'un \**gʷʰ* intérieur, mais exclut un ancien \**gʷ*. Ailleurs il y a des mots isolés, ainsi en germanique avec got. *lamb*, etc., ou en baltique avec lit. *eras*. Mot de forme instable, comme beaucoup de noms de ce genre.

*agnuscastus* : gattilier (Scrib., Plin.). Du gr. *ἀρνός* avec influence de *ἀρότης* « pur, saint »; cf. all. *Keuschlamm*. V. André, *Lexique*, et Frisk, s. n.

*agō, -ōnis* : v. le suivant, p. 16.

*agō, -is, ēgī, āctūm*, *agētūm*, *agētūs*, *agētūtūs* : ancien optatif en -s-, *āzim*; et *ādāzint*: pousser devant soi (par opposition à *āduō*), qui signifie « marcher à la tête de, guider ». Ancien terme de la langue pastorale, cf. *agolūm* : *pastorale baculum quo pecudes aguntur*, P. F., 27, 7 (cf. gr. *ἀράτη* : troupeau); Gaius, Dig. 50, 16, 235, *proprie dicimus agi ea quae animalia sunt* (opposé à *ferri* et *portāti*); Ov., F. 1, 324, *pars quia non uenient pecudes sed aguntur, ab actu | nomen Agonalem credit habere diem*. Cf. *agere praedam*; *ferre agere*, qui a un correspondant dans le gr. *ἀρένω* *xai* *ρέπετω*. Se dit aussi des hommes, avec le sens de « pousser, poursuivre, mener », et des choses : *agere uineas, cuniculos*. *Agō* s'emploie absolument dans le sens de « se diriger, avancer, aller » : Plt., P. C. 216, *quo agis?*, à côté de Amp. 450, *quo agis te?* et de *agor* dans Vg., Ae. 7, 384; cf. *agmen* « marche » et « armée en marche », classique, usuel; *agilis* « qui avance vite, agile, rapide » (conservé en roumain, M. L. 280), d'où *agilitās*, qui semble créé par Cicéron, cf. ad Att. 1, 17, 4; *āctūrius* (v. plus loin). C'est à cette valeur absolue qu'il faut rattacher l'emploi de *age*, seul ou renforcé de la particule *-um*, *agedum*, qui, comme le grec *ἀρένω*, *ἀρά*, a une valeur exhortative : avance, allons. Bien que le pluriel *agite*, *agitedum* soit attesté, *age* a pu être joint à un verbe au pluriel : *age... non est modo uerbum imperantis, sed hortantis aduerbiū adeo ut plerumque age facite dicamus, et singularem numerum copulemus plurali*, Serv., Ae. 2, 707. Sur cette valeur de l'imperatif singulier, voir Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 85, qui



: conduire sous, soumettre (= ὑπέγειον); dans la rusticité : mener la femelle au mâle (cf. subicere nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauerat agrippas, ut aegre partos...). Dérivés : *Agrippina*, -nus; *agrippianus*, -piniānus, -pīnēnsis.

Ce nom a été employé comme *praenomen* et surtout comme *cognomen*. Il appartient à un type de noms familiers en -a (v. Vendryes, MSL 22, 97 et suiv.); rapprochant skr. *agre-gáh* « qui va en avant », *agre-páh* « qui boit le premier », etc., M. W. Schulze y a reconnu une forme hypocoristique d'un composé dont le premier terme est apparenté à skr. *ágram* « pointe », av. *ayrō* « premier », lett. *ags* « qui arrive de bonne heure ». Le second terme, mutilé, est le nom du « pied ». La gémination de p caractérise un mot expressif. Survivance isolée d'un mot attesté seulement en indo-iranien et un peu en baltique.

*Aiāx*, -ācis m. : transcription du gr. *Αἴας*, -vτος, rapproché par étymologie populaire des adjectifs en -āz, -ācis. Une influence de *Alaxos* est peu probable; de même un intermédiaire osque \**Aias*, \**Aiakeis* (Schwering, IF 30, 220; 32, 364 sqq.).

*aiāo* (prononcé *aiāo*, cf. Quintilien, I. O. 1, 4, 11, et Marius Victorinus, GLK VI 27, 9, d'où la scansion longue de la première syllabe comme dans *mai(i)or*, etc.). Verbe défectif : les formes les plus usitées sont *ai(i)o*, *ais* (scandé *āis*, *āis* monosyllabe, cf. Sommer, Hdb.<sup>2</sup>, p. 545), d'où *ai* interrogatif (monos. généralement ; diss. chez Plt., Am. 284); *āi* impératif (diss.; cf. plus bas); *ait* (*āi* et *ait*); *ai(i)unt*; *aiebam* et *aibam*, *ai(ē)bat*, *ai(ē)ant*; *āiās*, 2 p. subj. prés., est isolé (Plt., Ru. 427), de même *aintibus*, Cic., Top. 49; les formes *aier*, *aiere* sont des reconstructions artificielles qu'on trouve seulement à basse époque (Arnobe, St Aug.); comme le montre *ais*, le verbe est en *-ire*; cf. Thes. I 1452, 66 sqq.; Neue-Wagner III<sup>3</sup> 633 : sens premier « dire oui », cf. Naeu., Com. 125, *an nata est sponsa praeagnans? uel ai uel nega*. Par suite « affirmer », et, par affaiblissement de sens, « dire », synonyme de *dicō*, *inquam*. Souvent en incise, seul ou précédé d'une conjonction comme *ut*, ou dans une interrogation destinée à appeler l'attention de l'interlocuteur : [sed] *quid ais?* Mais s'emploie aussi avec un complément (pronom, ou prop. complétive). Les grammairiens essaient de distinguer dans l'emploi *aiō* de *dicō*; cf. Thes. I 1453, 42 sqq., e. g. Donat, in Ph. 380, *ai dicimus de eis qui uana loquuntur*; *dicere autem dicimus de eis qui ualidiora*. La distinction n'est pas fondée; Plt. juxtapose Mi. 60 *dixerunt*; 61-63 *inquit*, *inquit*; 66 *aibant*; cf. Am. 759, Ru. 1025, etc.; Thes. I 1457, 20 sqq. Une fois le sens confondu avec celui de *dicō*, *aiō* n'avait plus de raison de subsister, et, bien qu'attesté à toutes les époques de la littérature, il a disparu des langues romanes, comme l'autre défectif *inquam*.

*alum* : v. *ag-*.

*nia*, -ae f. : emprunt qui apparaît à basse époque, tout dans la langue de l'Église, au gr. ἀγνώστης, avec *agnozō*, -zōio (Greg Tur.). M. L. 291 *gnōtiō*, -ās 292.

*esta*, -ae f. (Cael. Aurel. 4, 3, 66) : raisin vert, ou, cf. André, « chiedent », latinisation de ἄγρωτης? assé dans les langues romaines (it. *agresto*) et, parmi les langues slaves et en lituanien, où il désigne celle à maquereau; cf. Berneker, *Slav. etym. Wörterbuch*, M. L. 295.

La étymologie sûre; sans doute non i.-e. Même que dans *arista*, *genesta*.

*imōnia* : v. *argemōnia*.

*ippa*, -ae m. : conservé seulement dans l'onomastique.

Le sens est donné par Pline, 7, 45 : *in pedes procidere nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauerat agrippas, ut aegre partos...*

Dérivés : *Agrippina*, -nus; *agrippianus*, -piniānus, -pīnēnsis.

Ce nom a été employé comme *praenomen* et surtout comme *cognomen*. Il appartient à un type de noms familiers en -a (v. Vendryes, MSL 22, 97 et suiv.); rapprochant skr. *agre-gáh* « qui va en avant », *agre-páh* « qui boit le premier », etc., M. W. Schulze y a reconnu une forme hypocoristique d'un composé dont le premier terme est apparenté à skr. *ágram* « pointe », av. *ayrō* « premier », lett. *ags* « qui arrive de bonne heure ». Le second terme, mutilé, est le nom du « pied ». La gémination de p caractérise un mot expressif. Survivance isolée d'un mot attesté seulement en indo-iranien et un peu en baltique.

*Aiāx*, -ācis m. : transcription du gr. *Αἴας*, -vτος, rapproché par étymologie populaire des adjectifs en -āz, -ācis. Une influence de *Alaxos* est peu probable; de même un intermédiaire osque \**Aias*, \**Aiakeis* (Schwering, IF 30, 220; 32, 364 sqq.).

*aiāo* (prononcé *aiāo*, cf. Quintilien, I. O. 1, 4, 11, et Marius Victorinus, GLK VI 27, 9, d'où la scansion longue de la première syllabe comme dans *mai(i)or*, etc.). Verbe défectif : les formes les plus usitées sont *ai(i)o*, *ais* (scandé *āis*, *āis* monosyllabe, cf. Sommer, Hdb.<sup>2</sup>, p. 545), d'où *ai* interrogatif (monos. généralement ; diss. chez Plt., Am. 284); *āi* impératif (diss.; cf. plus bas); *ait* (*āi* et *ait*); *ai(i)unt*; *aiebam* et *aibam*, *ai(ē)bat*, *ai(ē)ant*; *āiās*, 2 p. subj. prés., est isolé (Plt., Ru. 427), de même *aintibus*, Cic., Top. 49; les formes *aier*, *aiere* sont des reconstructions artificielles qu'on trouve seulement à basse époque (Arnobe, St Aug.); comme le montre *ais*, le verbe est en *-ire*; cf. Thes. I 1452, 66 sqq.; Neue-Wagner III<sup>3</sup> 633 : sens premier « dire oui », cf. Naeu., Com. 125, *an nata est sponsa praeagnans? uel ai uel nega*. Par suite « affirmer », et, par affaiblissement de sens, « dire », synonyme de *dicō*, *inquam*. Souvent en incise, seul ou précédé d'une conjonction comme *ut*, ou dans une interrogation destinée à appeler l'attention de l'interlocuteur : [sed] *quid ais?* Mais s'emploie aussi avec un complément (pronom, ou prop. complétive). Les grammairiens essaient de distinguer dans l'emploi *aiō* de *dicō*; cf. Thes. I 1453, 42 sqq., e. g. Donat, in Ph. 380, *ai dicimus de eis qui uana loquuntur*; *dicere autem dicimus de eis qui ualidiora*. La distinction n'est pas fondée; Plt. juxtapose Mi. 60 *dixerunt*; 61-63 *inquit*, *inquit*; 66 *aibant*; cf. Am. 759, Ru. 1025, etc.; Thes. I 1457, 20 sqq. Une fois le sens confondu avec celui de *dicō*, *aiō* n'avait plus de raison de subsister, et, bien qu'attesté à toutes les époques de la littérature, il a disparu des langues romanes, comme l'autre défectif *inquam*.

*aiō* se rattache le nom de l'ancienne divinité *Aius Loquēns*, *Aius Locūtius*, qui avait révélé aux Romains l'invasion prochaine des Gaulois : *Aius deus appellatus araque ei statuta est, quae est <in> infinita noua uia, quod in eo loco diuinitus uox edita erat*, Varr. ap. Gell. 16, 17, 2. Sur *Aius Locūtius*, v. Wissowa, *Religion u. Kultus d. Römer*<sup>2</sup>, p. 55.

*aiō* représente un ancien \**ag-yō*; la forme *ag-* est

conservée dans *ad-agium* (*adagiō*, -ōnis, Varr., L. L. 31; 31; Don. in Eun. 428), synonyme de *prōerbium*, où la conservation du timbre a fait supposer que l'a aurait été long comme dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*.

L'ancienne langue religieuse a gardé la trace d'un désidératif en -s-, *azāre*, glosé *nōmināre* P. F. 7, 27, d'où *azāmenta* : *dicebantur carmina Salaria, quae a Salii sacerdotibus componebantur, in uniuersos homines (lege deos?) composita*, P. F. 3, 12.

La glose *anaxant*, δωράζουσ, CGL II 17, 2 (cf. *anzati*, *nominati*, *uocati*, *ibid.* IV 206, 28), semble être une corruption de la glose de Festus, cf. CGL I 28, 156, 359; et il n'y a pas lieu d'y voir, avec M. v. Planta, Gr. d. Osk.-Umbr. Dial. II 456, une forme avec le pré-verbe *an-*.

Enfin, certains rattachent à *aiō* le substantif *prōdi-gium*, dont le sens premier serait, en ce cas, « parole prophétique ». Mais il n'y a rien dans l'usage du mot à l'époque historique qui témoigne de ce sens, et, d'autre part, *prōdigium* serait étrange en face de *adagium*, si dans ce dernier l'a était long.

Le groupe de *aiō*, on peut rapprocher deux groupes, l'un grec, l'autre arménien, tous deux peu clairs. Le grec η « dit-il » peut reposer sur \**eg-i*; le χ de ηχανεν « tenu » peut provenir des flottements qui se produisent à la fin des thèmes du type athématique; le sens de ἀγ-ωγα « je pousse à, j'ordonne » est aberrant. En arménien, le substantif *ar-ac* *adagium* peut se couper en *ar*, préposition qui pour le sens équivaut à lat. *ad* et *-ac*, nom verbal au second terme d'un composé; le verbe *asem* « je dis » ne se laisse rapprocher qu'en supposant qu'il serait fait sur une forme \**as* « dit-il », altérée de \**ac*, comme *es* « moi » est altéré de \**ec*, cf. lat. *ego*, etc. Ni l'un ni l'autre rapprochement n'est clair.

*ala*, -ae f. (cf. le cognomen *Ahala*; et Cic., Or. 153, *quomo uester Axilla Ala factus nisi fuga litterae uastioris?* Pour l'emploi de *Ahala* « aisselle » comme cognomen, cf. P. Cornelius Lentulus *Sūra* « mollet » f. : proprement « point d'articulation de l'aile ou du bras (cf. *axis*) », d'où « aisselle, épaule », cf. Plt., Ps. 738 *hircum ab alis*; T.-L. 30, 34, *ali deinde et umbonibus pulsantes*. Puis, le sens de « aisselle » ayant été réservé au diminutif *azilla* (M. L. 842), irl. *ochsall*, *assell*, britt. *ascall* (d'une forme vulgaire avec métathèse *assilla*, à laquelle remonte it. *ascella*), *ala* n'a plus désigné que « l'aile », cf. Isid., Or. 11, 1, 65; Pl., Pseud. 738; Pers. 307 (Thes. I 1467, 57 sqq.), aux sens propre et figuré : 1<sup>e</sup> aile d'oiseau, puis de tout animal volant; 2<sup>e</sup> ailes d'un bâtiment (deux parties qui de chaque côté s'ajointent au corps principal), Vitr. 4, 7, 2; cf. gr. πτερά; ailes d'une armée; cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 6, *alae dictae equitum ordines, quod circum legiones destra sinistraque tanquam alae in aium corporibus locabatur*. Comparer l'emploi de *tergus* (T.-L. 25, 21, 19). Toutefois, *alipilus* (Sén., Inscr.), *alipiliātus* (Gloss.) « épilateur (des aisselles) » (v. *pilus*, *pilare*), ont conservé le sens ancien : cf. aussi *subala*, *Mul. Chir.*, M. L. 8346; *subālāris*, Sofer, p. 17. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 304.

Les dérivés et composés se rapportent tous au sens (propre ou dérivé) de « aile » : *ales*, -itiis (d'abord adj.,

cf. *angues alites*, Pac., Trag. 397, puis subst.) formé comme *eques*, -itiis, M. L. 333 b; \**ālitius* attesté seulement sous la forme *ālitum* a été formé sans doute d'après *perpes*, *perpetua* : ne se rencontre que dans la poésie didactique pour éviter le crétique dans \**ālitum genus* par ex. ; *ālātus*, *ālāris* (-rius); *ālātor* « rabatteur » (Serv. auct., Ae. 4, 121); *ālipēs* = gr. πτερόπους; \**exālātēre*? M. L. 2032 a.

Lat. *āla* répond à v. isl. *øxl*, v. angl. *eaxl*, v. sax. *ahsla* « articulation de l'épaule »; cf., avec ā et sans le suffixe *l*, v. h. a. *uochise* et v. angl. *øxx* « aisselle »; emploi particulier du mot attesté en latin par *axis*; dans l'Avesta, le génitif dual *āsāyā* désigne l'articulation de l'épaule, et, inversement, pour « essieu », le gallois *echel*. V. *axis*.<sup>1</sup>

*ala?* *inula quam rustici alam uocant, radice aromatica*, Isid., Or. 17, 11, 9. V. Sofer, p. 96 sqq.

*alabaster*, -tri m. : albâtre. Latinisation du gr. *ἀλάστρος*; depuis Cic. M. L. 306.

*alabrum* : v. *alibrum*.

*alacer* (et *alacris*), -ris (et *alacer*), -e : vif, plein d'ardeur, ou d'enthousiasme; joyeux. Opposé à *tristis*, Tér., Eu. 304; joint à *laetus*, Cic., Verr., 1, 17; Mur. 49; à *promptus*, Cés., B. G. 3, 19, 6. Uni par le sentiment populaire à *acer*, cf. Flor., Epit. 4, 2, 46 *numquam acrior neque alacrior exercitus...* fuit; cf. *impetu alaci*, Plt., Amp. 245, et *impetus acer*, Lucr. 6, 128. Terme expressif; se dit des hommes et des choses. — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, dont quelques formes supposent le doublet à *a* bref phonétiquement altéré : \**alicer*, \**alecris*, cf. M. L. 307, et *Einf.*<sup>3</sup>, p. 137 et 189. B. W. sous *allēge*.

Dérivés : *alacritas*, *alacrity*, *alacrimōnia* (Gloss.).

L'élément radical de cet adjectif se retrouve sans doute dans *ambulare*. Mais le détail de la formation est obscur. L'a intérieur s'est maintenu par un phénomène d'harmonie vocalique, comme dans *alapa*, *anas*, *calatīās*, etc.; v. Devoto, Riv. di Filol. Class. 54, 518 sqq.

*alapa*, -ae f. : soufflet, gifle. — Mot de la langue populaire, non attesté avant Phédre, Martial et Juvénal; fréquent dans la langue de l'Église. M. L. 310, 310 a, 311. B. W. *aube* III.

Dérivés : *alapus*, -i m. : *qui propter mercedem alapas patitur*, CGL, Scal. V 589, 24; *alapor*, -āris (*alapō*) : -ri est *alapas minari*, CGL, Plac. V 4, 11; M. L. 311; *alapātor* (Gloss.); *alapīō* = κολαρίζω; *exalapō*, -ās (St. Aug.). Le composé *subalapa* (-pō) que certains lisent dans Pétr. 38, 11, est des plus douteux. — Noms propres : *Alapa*, *Alapōnius*.

Sans étymologie connue. Le gr. ἀλατάρω « ruiner, détruire » est loin pour le sens. L'étrusque *alapu* est obscur.

*alapiciōsus* : *caluus* (Gloss.). Déformation de *alope-ciosus*, lui-même dérivé de *alōpecia*, qui est emprunté au grec. Les gloses ont une autre forme *apiciōsus* : *caluus*, *caluaster*, qui semble un doublet influencé peut-être par *apica*.

*alaternus* (*alternus*), -i f. : bourg-épine ou nerprun, alaterne, plante (Col., Plin.). M. L. 312.



Le nominatif sans désinence *ali-* sert de premier terme de composé à des formations pronominales et adverbiales auxquelles il donne ou dont il accentue la valeur indéfinie : *aliquis*, *-qua*, *-quid* « quelqu'autre que moi, quelqu'un » et ses adverbes dérivés : *aliquando*, *aliquamdi*, *aliquot*, *aliquoties*; *aliquantum*, M. L. 344 a; *aliquantisper*; *alicubi*, *alicunde*, *aliunde*.

*aliuta* adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme *uita* (v. *ut*) correspondant à *ita*.

*Alius* est peu représenté dans les langues romanes, où *alter* en a pris la place ; *aliquis* s'est maintenu à l'acc. *aliquem* et au n. *aliquid*; un composé de *aliquis*, *\*aliqūnus*, a eu une assez grande fortune ; enfin, des formes adverbiales *alicubi*, *aliōquī*, *aliōrum*, *aliquandō*, *aliubi*, *aliunde* se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 315 b, 338, 339, 342, 345, 347, 349; B. W. sous *ailleurs*; et *aucun*, aussi sous *si*.

b) *aliēnus*, -a, -um, dérivé de *alius*, « qui appartient à un autre, d'autrui, étranger », correspondant au gr. ἀλλοτριος. S'oppose à *suis*, cf. *ales alienum*, ou, absolument, *alienum*; à *proprios*: *aliena uerba*. Peut être accompagné d'un complément précédé ou non de *ab*, « étranger à ». Par extension, du sens de « étranger » on passe aussi au sens de « hostile » : *aliena mēns*. De là : *alienō*, -a, -are (= ἀλλοτριω) « éloigner, rendre étranger » (avec tous les sens du mot français); dans la langue médicale, *alienatus* « aliéné »), ses dérivés, et son composé *abalienō* = ἀπαλλοτριω. M. L. 339 a.

*Aliēnigena* (et *-genus*) d'après *indigena*; *aliēniloquium*, latinisation savante de ἀλληγοπλα.

*Aliēnus* est conservé en sard et dans les langues hispaniques, M. L. 340. La formation de l'adjectif n'est pas claire; v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 224 : de *\*ali-inus* avec dissimilation?

c) *alter*, -tera, -um (rac. \**al-* + suffixe de comparatif \*-tero-, cf. gr. ἀλ-τερος), a pris, d'après *alius*, la flexion des démonstratifs, gén. *alterius*, dat. *alteri* (osq. *altrei*). Mais le neutre est resté *alterum*. La langue populaire emploie le gén. *alteri* et le dat. *alterō*, *alterae*, cf. Thes. I 1730, 52 sqq. : « l'un des deux ; l'autre (en parlant de deux) »; « l'un... l'autre » et « le suivant » (dans les comptes de temps, *dīē alterō* « le lendemain », T.-L. 3, 33, 1, *anno trecentesimo altero quam condita Roma erat*). Souvent en corrélation avec *ānus*, dans le sens de « le second ».

*Alter* signifie souvent « un autre » par opposition à un individu déterminé, c. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 21, 1, 12, *si iniuriam alteri faxit*. Ce sens explique l'emploi du pluriel *alteri* dans un exemple comme Acc., Trag. 345, *quod misér est, clam esse censet alteros*, où *alteros* a le même sens que *ceteros*. D'autre part, dès l'époque impériale, *alter* s'emploie comme *alius*, et concurremment avec lui, cf. Thes. I 1741, 35 sqq., de même qu'*alius* remplace *alter*, e. g. Carm. Epigr. 52, 6, *horum* (scil. *gnatorum duorum*) *alterum in terra linguit, alium sub terra locat*. Aussi *alter*, qui avait plus de corps, s'est-il substitué généralement à *alius* dans les langues romanes, cf. M. L. 382; B. W. s. u. Sur l'ensemble de l'évolution, v. Meillet, *lat. alter*, Homenaje a M. Pidal, p. 109 sqq.

Enfin, *alter* se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait : *alter et pro non bono ponitur, ut in auguriis altera cum*

*appellatur avis, quae utique prospera non est; sic aliter nonnumquam pro aduerso dicitur et malo*, P. F. 6, 16.

De là : *alterō*, -a : altérer, falsifier, M. L. 383; et le composé ancien *adulterō* « altérer, corrompre », puis spécialement « corrompre une femme », *adulterare matrōnās*, quelqu'un » et ses adverbes dérivés : *aliquando*, *aliquamdi*, *aliquot*, *aliquoties*; *aliquantum*, M. L. 344 a; *aliquantisper*; *alicubi*, *alicunde*, *aliunde*.

*altera* adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme *uita* (v. *ut*) correspondant à *ita*.

*Alius* est peu représenté dans les langues romanes, où *alter* en a pris la place ; *aliquis* s'est maintenu à l'acc. *aliquem* et au n. *aliquid*; un composé de *aliquis*, *\*aliqūnus*, a eu une assez grande fortune ; enfin, des formes adverbiales *alicubi*, *aliōquī*, *aliōrum*, *aliquandō*, *aliubi*, *aliunde* se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 205 et 207, irl. *adaltair*; *adulteratiō* « altération »; *adulterinus* « faux »; *-a signa dicuntur alienis anulis facta*, P. F. 25, 26.

Autres dérivés et composés : *alternus* : alternatif, un sur deux ; et ses dérivés, dont *alternitās*, terme de grammmaire transcrivant le gr. ἀταλλάστης; *alternāmentum* (Claud. Mamer.).

*altercō*, -aīs (et arch. *alterō*, -ās) ; la forme déponente est peut-être faite d'après *rīxor*, sans doute dénominatif d'un adjectif \**altercus*, doublet de *alternus* (cf. *ūnicus*, *cānus* et *cascus*), verbe de la langue juridique, indiquant les propos que les plaideurs échangent et les dispositions qu'ils font tour à tour ; d'où le sens de « se querelle, se disputer »; cf. Quint. 6, 3, 4, Cicero et in *altercationibus* et *<in> interrogandis testibus plura quam quisquam dixit facete*, et P. F. 6, 25, *altercatiō* : *iurgatio*. Tardifs : *altercabilis*, -cātōrius.

*alterās*, adv. arch. remplace par *aliās*; *altrimsecus* (encore en deux mots dans Plaute), puis *altrīnsecus* = ἀτέρωθεν, arch.; *altrōuorsum* (arch.); *alteriās* : formation de basse époque sur le modèle de ἀτέρης.

*alter uter* « l'un des deux, l'un ou l'autre » ; juxtaposé (correspondant, pour le cas de deux personnes, à *aliquis*) dont les deux termes se déclinent à l'origine et qui a tendu à devenir un composé dont le second terme seul s'est décliné.

Le composé *alterplex* glosé *duplex* ne figure que dans Festus : création de grammairien?

Lat. *alius*, ombr. *arsir*, osq. *allo* fém. « alia » ont leurs correspondants dans v. irl. *ail*, got. *aljis*, gr. ἄλλος, tous mots signifiant « autre » par rapport à plusieurs. Le nominatif-accusatif neutre *aliud* est ancien, cf. gr. ἄλλο, got. *aljata*. On a une forme avec *l*, élargie par un suffixe, également en tokharien : *tokh. A ālak m.*, *ālyak f.*, *tokh. B ālyek* « *alius quis* », cf. Pedersen, *Groupement des dial. i.-e.*, p. 26. Pour arm. *ayl* (gén. *ayloy*), l'explication par \**alyos* n'est pas certaine. — En grec et en germanique, l'adjectif signifiant « autre » par rapport à un seul, et pourvu du suffixe \*-tero-, a pour radical à un seul, et non *l*; on a ainsi got. *anþar*, gr. ἄτερος (qui a été altéré en ἄτερος en attique et en ionien, cf. Meillet, BSL, 68, p. 95) de \**nteros*; ces adjectifs ont des correspondants en indo-européen oriental : lit. *āntrās*, v. sl. *āntrā* en indo-européen *oriental*. Mais la forme *alter* n'a de correspondant qu'en *āntrā*. Mais la forme *alter* n'a de correspondant qu'en italien : cf. osq. *altrām* « *alteram* », *atrud* et *alterō* « qui doit être un ancien » *\*al-tero-*; rien, en tout cas, n'oblige à partir de *\*al-tero-*. Cette formation italique tient sans doute à ce que l'italo-celtique, qui a largement tiré parti du radical *l* pour indiquer l'objet éloigné (v. *ille*), n'a gardé aucune forme claire du radical *n* de *sl. onū*, etc.; le céltique n'a non plus aucun représentant du groupe de got. *anþar*, etc. Inversement, l'indo-iranien, où *l* ser-

vait à désigner l'objet éloigné, n'a, en face de lat. *alius*, que le type à radical *n* : skr. *anyād*, etc.. Le suffixe \*-tero- a cessé de bonne heure d'être clair en latin : *uter* n'est plus analysable, non plus que *cetero* et les formes analysables telles que *ul-te-rior*, *ci-te-rior*, etc., ont reçu le suffixe « comparatif » latin ; c'est ce qui fait que, en latin vulgaire, *alter* a pu aisément perdre sa valeur propre et céder à la pression qui résultait des formes telles que *alterius*, *alteri* substituées à *alius* (gén.), *alii* (datif) ambigus. — Quant à *ali-* de v. lat. *alid* et de *ali-quis*, *ali-cubus*, etc., on n'en a pas, hors du latin, de correspondant certain, sauf gall. *eil* « autre » ; cependant, il y a là quelque chose d'ancien ; cf., au premier terme de composés, *medi-* en face de *medius*, le *-i* n'ayant pas nécessairement une communauté avec *-yo-*; cf. skr. *jīrā*, mais *gījī* au premier terme de composés.

*aliuta* : v. *alius*.

*allec*, *allex* : v. *hallec*.

*allēluia* : transcription du gr. biblique ἀλληλουία, dont a été tiré à basse époque *allēluiaicus*, -cum.

*allers* : v. *ars*.

*almus* : v. *alō*.

*alnus*, -i f. : aune, et, par métonymie, objet fait en aune, spécialement « barque » (poët., cf. *abies*). — Ancien ; l'adjectif *alnēus* est dans Accius. Panroman (souvent sous des formes dérivées ou altérées). M. L. 376; B. W. s. u.

Dérivés : *alneus*, -a, -um; \**alneus*, -i, M. L. 375; *alnētūm* : *auña*, *alnētānus* (CGL VI, 205, 51, conservé en italien et dans les dialectes italiens, M. L. 374; *alnīnus* (tardif), M. L. 375 a).

Cf., avec même sens, v. angl. *alor*; v. h. a. *elira* (d'où *erila > Erle*) ; lit. *elksnis*, *alksnis* et *alksnsis*; v. serbe *jeleža*; pol. *olcha*. Le détail du mot diffère d'un groupe linguistique à l'autre, comme dans la plupart des noms d'arbres ; v. *acer*!

*alō*, -i s., -ui, *alutm* (*alitum*), -ere : nourrir (*dē nūtrīce*, sens ancien, mais rare ; *dē cibō*, *dē terrā*). Souvent joint à *éducare*, *augēre*; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médio-passif. — Ancien et usuel ; mais a subi la concurrence de *nūtrīo*, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pcp. *alutus* s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe ; aussi a-t-il été remplacé par *alitus*, cf. Diom., GLK I 375, 14, *alor*, *aleris*, *alut sum*. *Salustius* (Iu. 63, 3) « *Arpini alutus* ». *Melius est autem dicere uitandas ambiguitatis gratia « alitus ».* *Nam et alimenta dicuntur*. Les auteurs anciens n'emploient que *alitus*, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : *alimus* : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. *τρόφημος*). Épithète de déesses (Vénus, Cérès, Maïa), de *parēns*, *genetrix*, *nūtrīce*; joint aussi à *ager*, *uitas*, *übera*, cf. Thes. I 1704, 27 sqq.; *alumnus*; *alumna* (ancien pcp. médiopassif substantivé) : nourrisson (= *τρόφημος*, cf. Serv., Ae. 11, 33); et à basse époque « nourricier, -ère », cf. Non. 242, 32; et aussi « esclave né dans la maison » (= *θεττῆς*, et remplace *uerna*) ; de là *alumnula* f.; *alumnor*, -iās (tardif); *alimentum* (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

d'où *alimentarius*; *alimentō*, -ās (Chir.); *alimō*, -ōnis (Gloss., Plac., Anth.); *alimōnia* (-mōniūm) « nourriture » (Varr. et nr s. de l'Empire); *alitūdō*, -inis (ale-) f., *corporis pinguedō*, P. F. 25, 10 (de *Gaton*?); Gloss.; *alitūra* (Gell.); *aleber* (-bris), -bris, -bre (Gloss. et P. F. 23, 17 -bria, bene alentia; cf. *salūber*); *alibilis*; *alor*, *altrix* : rares et surtout poétiques, *uerba... accommodata... historico aut poetæ*, Fortun., Rhet. 3, 4, p. 123 (ni *al(i)tō*, ni *al(i)tus* n'existent); *alitīs* : qu'on nourrit, qu'on engrasse (se dit surtout de la volaille); de là *altilia*, -ium; *altilātūs* (Gloss. Plac.), *altilātūs*.

De *alō* il y a un inchoatif *alēscō* « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par Varr., Cens. 14, 2, *adulescentes ab alescendo sicut nominatos*, et dans le composé *coleāscō*, -is, -lū, -lūtū « grandir ensemble, se coalitionner ». C'est également de *alēscō* que dérive *alētūdō*.

En composition, le verbe a le vocalisme *o*, *u* : *abolecō*, *adolēscō*, *adulēscō*, etc. ; de même, un substantif *-olēs* figure dans *ind-olēs*, *sub-olēs*, *prōlēs*. Les anciens, pour expliquer ces formes, supposent l'existence d'un inchoatif *olēscō*; ainsi Festus, 402, 19, *suboles ab olescendo*, i. e. *crescendo*, *ut adolescentes quoque, et adultae et indoles dicuntur...* et P. F. 5, 12, *exolētus qui excessit olescendi*, i. e. *crescendi, modum*; et *inoleuit*, i. e. *crevit*; cf. aussi *olescō*, Thes. Gloss. emend. s. u. Mais *adolēscō*, *adulēscō* peuvent représenter phonétiquement *\*ad-alēscō*, comme *indoles*, *subolēs*, *prōlēs* peuvent être composés de *\*ind-olēs*, *\*sub-olēs*, *\*pro-olēs*; *\*olēs* étant à *alō*, comme *caedēs* à *caedō*. Il est donc inutile, et sans doute erroné, d'admettre des simples *\*olēs*, *\*olēo* (cf. *aboleō*), *\*olēscō* qui ne se rencontrent pas dans les textes.

*abolecō*, -is, -ēū, -ere : vieillir, se perdre, être aboli; cf. *aboleō*.

*adolēscō*, -is, *adolētū*, *adultum*, *adolēscere* : grandir. Le vocalisme *u* est plutôt réservé à *adolēscēns* substantivé « jeune homme » et à ses dérivés *adolēscēntus* et *adolēscēntia*, qui désigne une période intermédiaire entre *pueritia*, et *iuventūs*, qui chez les hommes va de quinze à trente ans environ. Le fait que *adolēscēntula* soit de féminin à *adolēscēns* s'explique d'abord par ce qu'un participe tel que *adolēscēns* ne comporte par lui-même aucune forme féminine, mais on a aussi remarqué que gr. *παιδίσκη* sert de féminin à *παῖς*, lit. *tarnitādē* à *tārnās*, et même lat. *ancilla*, *puella* à *\*anculus*, *puer*. Le participe *adultus* signifie « qui a grandi, adulte ». M. L. 189 a.

*exolēscō*, -is, -ēū (T.-L., -ui Charis.), -ētūs, -ēscere : 1° cesser de grandir; 2° tomber dans l'oubli, devenir hors d'usage; mourir (Colum., Apul.). L'époque républicaine ne connaît que *exolētūs* (avec vocalisme différent de celui de *olētūs* et de *adultus*, d'après *crētūs*, cf. *obolētūs*?); cf. P. F. 70, 17, *exolētus qui adolescēt*, i. e. *crescere desiit* (cf. 5, 12, cité plus haut); *exolētūs*, dit Pl. d'après Prisc., GLK II 490, 1. C'est seulement à l'époque impériale qu'on voit apparaître des formes personnelles du verbe (Tite-Live, Tac., Plin., Suét.). — Il semble qu'il y ait eu contamination avec *obolētūs* et que *exolētūs* ait été rattaché dans le sens de « passé de mode » à *soleō*. C'est par ce sens de « passé de mode, vieilli » qu'on serait arrivé à celui de *exolētūs* « mignon » (e. g. Cic. Mil. 24, 55), cf. *scortum exolētūm*, Pl. Poen. 17. C'aurait d'abord été une épithète injurieuse, appliquée à un mignon, ou une prostituée « hors d'âge », qui en-



**amāta**, -ae f. : « uirgō uestālis ». Cf. Gell. 1, 12, 19, *amata inter capiendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum est*. Cf. le nom de la femme de Latinus et mère de Lavinie *Amāta*, le gentilice *Amātius* auquel on peut comparer l'étrusque *amōni*.

Certains voient dans *amāta* le participe passé passif de *amō* et dans la formule prononcée par le pontife « *ita te, amata, capio* » une sorte de prise de possession de l'épouse par l'époux ; interprétation qui s'accorde mal avec le sens de *capiō* et, du reste, avec l'âge où l'on choisit les vestales (entre six et dix ans, cf. Gell. ad 1). Du reste, *capiō* se dit également du choix des prêtres masculins, flammes de Jupiter, pontifes, augures. L'explication d'Aulu-Gelle est la meilleure : *capi autem uirgo propere dici uidetur, quia pontificis maximi manu prensa ab eo parente, in cuius potestate est, ueluti bello capta abducitur*.

**ambactus**, -i m. : — *apud Ennium* (A. 605) *lingua gallica seruus appellatur, ... seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*, P. F. 4, 20 ; dans César, B. G. 6, 15, 2, il est également appliqué aux Gaulois. Mot étranger — non pas mot d'emprunt.

Sont à rapprocher *ambascia*, qu'on lit dans la lex Burg. et la lex Sal., cf. M. L. 408 a, *ambactia et abantonia*, synonyme de *ancilla*, qu'on lit également la lex Sal. cap. VI 5. V. B. W. sous *ambassade*.

Substitut gaulois de i.-e. \*ambhi-k'olos ; v. sous *anclus*.

**ambagēs**, -um f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir d'OV., à l'ablatif *ambagē*) : « sinuosités, détours » et, au sens moral, « circonlocutions, ambages », cf. Plt., Ps. 1255, *quid opust me multas agere ambages?* Doublet tardif *ambagō*, -inis ; adj. *ambagīosus*, Gell. 14, 1, 33.

De *amb* + *agō*, forme à voyelle longue de la racine de *agō*, sans doute élargissement d'un ancien nom racine ; cf. *contagēs, contagiūm* en face de *tangō* avec *ā*. Même forme dans *indagō*. V. *ambigō* sous *agō*. — Ancien, usuel, mais ignoré de la prose classique. Le sens propre n'est pas attesté avant Virgile. Sans doute ancien terme technique. Non roman.

**ambar**, -aris n. : ambre gris. Un exemple tardif dans Carm. Epigr. 796. Venu sans doute de l'arabe. Cf. *nectar*.

**ambascia** : v. *ambactus*.

**ambi-**, **amb-**, **am-**, **an-** : particule attestée seulement comme premier élément de composé. Une trace de son emploi comme préposition est encore dans Charisius, GLK I 231, 11, qui cite *am fines, am segetes* (cf. P. F. 19, 16, *amsegetes dicuntur quorum ager uiam tangit*). Pour le sens, cf. P. F. 4, 22, *am praepositio loquularis significat circum, unde supra seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*. Le sens est plutôt « de chaque côté de » que « autour » (circum et gr. περί) proprement dit.

*Ambi-* ne figure plus que dans des mots archaïques conservés par les grammairiens et les glossateurs : *ambiaxiūm* (l. *ambazium?*) dans P. F. 24, 11 ; *ambiaxtoque circumneunte cateruatin*, de *ambi-* + *axiūm*, apparenté à *agere* ou à *axis?* ; *ambiegnes* (*ambignus* Fulg.), cf. *agnus* ; et sans doute ap. Varr., L. L. 7, 43, *ancilia* ab

*ambecisu* (qu'il faut vraisemblablement lire *ambicisu*) ; *ambilūstrum* (Servius) ; cf. *Ambiūtus*.

*Ambidēns* semble une création de Festus faite pour expliquer *bidēns* sur le modèle de *ἀμφόδους* ; *ambidexter* est une transcription tardive de *ἀμπετερόδεξιος* ; *ambifāriūs*, -riam (d'après *bifāriam*) ne sont attestés qu'à partir d'Apulée ; *ambigenus* est dans Eugène de Tolède, *ambimanus* dans les gloses. Ces formes se rattachent à *ambō*, et non à *ambi*.

*Ambō* est la forme normale devant voyelle : *ambāctus*, *ambāgēs*, *ambārūlēs*, *ambēgnī*, *ambēdō*, *ambīguus*, *ambīō*, *ambulō*, *amburbiālēs*, *ambustus* ; *am*, *an*- s'emploie devant consonne : *ancīle* (?), *ancīsus*, *anculus*, *ancīlla*, *amfāriām*, *anquīrō*, *amicīō*, *ampletōr*, *ampterminī*, *ampūtō*. Pour *anceps*, v. *ambō*.

Le préverbe latin *amb-*, de *amb-ūrō*, *amb-ustus*, etc., est évidemment apparenté à gr. ἀμφι. A côté de *\*ambītū*, ainsi attesté, le céltique et le germanique ont *\*mbhī* : v. irl. *imb-*, *im-*, v. h. a. *umbi* « autour ». Le skr. *abhi* est ambigu pour la forme et pour le sens (cf. lat. *ob*) ; le gotique a *bi* « près de » ; le sens de « autour » n'est net et constant que dans les formes comprenant une nasal visible comme gr. ἀμφὶ et v. h. a. *umbi*. — Le *b* de ombr. *amb-olū* « ambulatō » est issu de *f*, comme on le voit sur *omfret* « ambiant », en face de ombr. *amprehtu* « ambitō », *ambretuto* (plur.) ; v. *anfractus* ; toutefois, Vetter, Hdb., p. 11 et 183, explique *amfret* par *\*am-fret* et *amprehtu* par *\*am-prae-itō*. Une forme *am-* est dans osq. *annūdū* « circuitu ».

**ambicus** : poisson inconnu (Polem. Silu.). Peut-être gaulois.

**ambigō** ; **ambiguus**, -a, -um : v. *-agō*.

**ambiō**, -is, -iūl, -ītūm, -īre : aller autour, faire le tour de ; spécialisé dans la langue politique en parlant de candidats qui briguent une magistrature et font leur cour aux électeurs, cf. Varr., L. L. 5, 28, *qui popūlūm candidatus circum it, ambītū*. Cette restriction du sens a contribué à détacher le verbe de *eo*, dont il est un composé, pour le faire passer à la 4<sup>e</sup> conjugaison. Cf. Prisc., GLK II 547, 2, *ambīo ab eo compositum solum mutauit paenultimam et in ī ; itaque in -io quidem desinuitum regulam seruauit in participio et supino, quippe producta paenultima : ambītūs ; in nomine autem differentiæ causa in -eo terminantium regulam seruans corriput paenultimam : ambītūs*. Ov., Tac., Plin. emploient *ambībū*, Plin. a encore *ambībūtū* ; mais dès Velleius se répand l'imparfait *ambībēam*, et Sénèque, dans CEd. 505, a un futur *ambītēt*. Mais *ambītūs*, *ambītō* ont gardé l'*i* de *ītūm*.

*Ambitus* et *ambītō* se sont différenciés dans l'usage : *ambitus* est surtout employé au sens propre « chemin qui fait le tour de ; pourtour » (cf. Varr., L. L. 5, 22) ; sens resté dans la langue des arpenteurs et géomètres, e. g. CIL V 506, 8 suppl., *locus cum ambītū datus*, cf. Pomp. Dig. 47, 12, 5 ; P. F. 5, 6 ; 15, 20 ; et M. L. 410. Le sens de « brigue » est rare, quoique attesté (ad Herenn. 2, 27, 43). — *Ambītō*, dans toute la langue classique, n'a d'autre sens que « brigue, ambition ». Le sens propre n'apparaît qu'à basse époque, chez les archaïsants, et semble recréé par affectation étymologique.

De même pour *ambītōsūs*, qui signifie presque uniquement « intrigant, ambitieux ».

On trouve en bas latin *ambītōr*, -ōris m. ; *ambītōdō*, -inis f. « évolution » ; et en roman *\*ambītārē*, M. L. 409 ; esp. et port. *andar*, etc. ; *\*ambītānūs*, fr. *andain*, B. W. s. u. ; un composé *exambītō* dans la langue de l'Église. V. les formes oscro-ombriennes sous *ambi*.

**ambō**, -ae, -ō : collectif duel, employé à l'origine pour désigner deux individus ou deux objets envisagés comme un ensemble dont les deux éléments sont conjoints, au contraire de *uterque*, ce qu'indique, inexactement, d'ailleurs, le passage de Charisius, GLK I 65, 26, *ambō... non est dicendum nisi de his qui uno tempore quid faciunt, ut puta Eteocles et Polynices ambo perierunt, quasi una*. *Romulus autem et Africanus non ambo triumphauerunt, sed uterque, quia diuerso tempore*. Le sens est donc « tous les deux, les deux ensemble », e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 17, 2, 10, *cum perorant ambo praesentes*. Mais a été souvent confondu avec *uterque*, c. g. Vg., B. 7, 4, *ambo florentes aetatis, Arcades ambo* (d'après Théocr. 8, 3) ; Ov., F. 6, 287, *utraque nupserunt, ambae peperisse fertur*.

Ancienne forme de duel, que le latin a rendue commune aux trois genres (*ambō* fém. dans Plt., Ci. 525) ; le nominatif *ambas* peut, comme *duae*, être ancien ; cf. le nominatif-accusatif féminin (et neutre) skr. *ubhē*, v. sl. *obē*. Mais l'influence analogique des autres adjectifs a déterminé la création d'un accusatif masculin *ambōs*, d'un féminin *ambās*, *ambābus* (cf. *duās*, *duābus*). La scansion *ambō* qui apparaît à partir de Valérius Flaccus est due à l'influence de *duō*. A basse époque apparaît même une forme *ambī* (comme *duī*), cf. Nips. Grom., p. 288, 12, *in ambī lapidibūs*, et Virg., Gramm. Ep. 6, p. 46, 11. On trouve aussi *ambō* joint à *duō* ; ainsi *ambēduae* dans le scoliaste d'Aratus, p. 296, 8 ; forme conservée en roman, cf. M. L. 59 sqq.

Le premier terme de composés, *ambi-* dans *ambidēns*, *ambifāriām*, *ambiformiter* (Arn.), *ambītūm* d'après les formes correspondantes en *bi-* ; avec syncope, *anceps*.

*Ambō* répond à gr. ἀμφω et a aussi un correspondant en tokharien (tokh. B. *ant-apī* « tous deux »). Le mot se laisse couper en *\*ambh-bhō*. Pour le premier terme, v. lat. *amb-* dans *ambīgō*, *ambulō*, etc. Quant au second terme, got. *bai* « tous les deux », qui est passé à la flexion du pluriel parce que le germanique a perdu les formes nominales du duel, montre que i.-e. *\*bhō* désignait par lui-même « tous les deux » ; les dialectes germaniques ont élargi cette forme simple de manières diverses. Le baltique et le slave mettent devant le représentant de *\*bhō* les formes de la préposition qui répond pour le sens à gr. ἀμφω, lat. *amb-*, d'où lit. *abū*, v. sl. *obā*. L'indo-iranien a un autre renforcement, *u-*, d'origine obscure, d'où véd. *ubhā*, *gāth. ubā!* — Au premier terme des composés, *ambi-* = gr. ἀμφι-, comme *bi* = *δ(F)-* (v. sous *duo*).

**ambricēs** pl. : *regulæ quae transversæ asseribus et tegulis interponuntur*, P. F. 15, 16 ; latées transversales introduites entre les chevrons et les tuiles d'une toiture. Technique.

Rappelle *imbrēz*, *imbricēs*, dont il pourrait être, comme le suggère M. Niedermann, un doublet dialectal : *ambricēs* en face de *imbricēs* rappelle osq. *ana-*

*friss* = lat. *imbrībus* (v. toutefois, *imber*). Pour le *b* en face de l'*f*, cf. *rōbus* en face de *rūfus*.

**ambrōnēs**, -um : — *fuērunt gens quaedam Gallica, qui subita inundatione maris cum amisissent sedes suas, rapini et praedationibus se suosque alere cooperunt... Ex quo tractum est ut turpis uitiae homines ambrōnes dicērunt*, P. F. 15, 29 ; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Sans exemple dans les textes.!

**ambūbāia**, -ae f. : joueuse de flûte syrienne, par suite « femme de rien, prostituée » ; cf. Porphyron ad Hor. Sat. 1, 2, 1.

Le mot est originaire de Syrie, comme les femmes qu'il désigne : syr. *abbūb* « flûte », *abbūbāj* « joueur de flûte ». Non attesté avant l'époque impériale. Pour l'm de *amb-*, cf. *sambūcūs* et *sābūcūs sambūtus* et *sabūtus*.

**ambūbāia** (-e)ia, -ae f. : chicorée sauvage (Cels., Plin.). Autre nom de *l'intubus* (*intuba*). Ainsi appelée sans doute par mauvais jeu de mots : *intubus intubis* rapproché de *tibia*, *tuba* et par là de *ambūbāia*. V. André, s. u.

**ambulō**, -ās, -āui, -ātūm, -ārē : composé ayant pour premier terme le préverbe *amb-*, et glosé, correctement au point de vue étymologique, *neptūrātō* ou *circumeō*.

Le sens premier était « aller autour, faire un tour », d'où « se promener », encore fréquemment attesté depuis Plaute, cf. Thes. I 1872, 59 sqq. Dans la langue familiale, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. Thes. I, 1870, 76 ; la poésie épique l'évite absolument peut-être en raison du crétique qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de *ēō*, *gradior*, *uādō* avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à *stō*, *sedēō*, *currō*, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule *in ius ambula*), militaire et médicale (Thes. I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. Cat., Agr. 1, 3, *mare aut amnis, qua naues ambulant*. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Église (Itala, Vulg.), au sens physique et moral : *a. in deo* « marcher dans la voie de », *a. in deo*. Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec *uādō*, suppléé *ire*. M. L. 412 ; B. W. sous *aller*.

Dérivés et composés : *ambulus*, conservé comme second terme de composé dans *fūn-ambulus* ; *ambulātiō* : promenade (abstrait et concret) ; *ambulātiuncula* (Cic.) ; *ambulātor*, -trix, -ōriūs (M. L. 413), -tūra f. « amble » (Vég., Chir.), -tūs (Arn.), -tūus (n. pl. tūta) ; *ambulācrūm*, *ambulābilis* (Boëce, trad. sans doute βαθιστικός), -tūlis (Vitr., St<sup>e</sup> Aug.) ; *ab*, *ad*, *de*, *ex*, *in*, *ob*, *per*, *red-ambulō* rarement attestés, et leurs dérivés (*dēambulācrūm*, etc., tardifs).

*ambulālē* est un verbe duratif en -ā- précédé de pré-verbe, comme *ē-ducāre*, *oc-upāre*. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -ā- dans *amb-olū* « ambulātō » (T. E. VI b. 52, sens contesté par Vetter, Hdb., p. 261) et le latin *a alacer* (v. ce mot). La forme radicale *\*el-* apparaît en second terme de composé : *ex-ul*. Hors de l'italique une racine *\*el-* « aller » est attestée en celtique (m. gall. *el* « qu'il aille », etc. ; cf. Pedersen, *Vergl. Gr. II* 353). On a, en outre, rapproché gr. *ἀλόμαται*, lette *alotū*

« errer », dont les sens sont trop différents, et, mieux, le groupe de gr. ἔλασθαι, ἔλασται, avec les formes élargies hom. ἔλαθον, ion.-att. ἔλαθον (thèmes \*el-u-, \*el-u-dhe-, \*el-dhe-), peut-être arm. eli « je suis monté, je suis sorti ».

amburbiūm, -bāle : v. urbs.!

amellus, -ī (amella, -ae) f. : amelle, μελίφυλλον. Attesté depuis Virgile. Étymologie populaire dans Serv., G. 4, 278, *Mella fluuius Galliae est, iuxta quem haec herba plurima nascitur, unde et amella dicitur*. Gaulois?

amentum : alumen scissum (Theod. Prisc.). Sans explication.!

ames, -itīs m. : perche ; perche à oiseleur ; manche d'outil, levier. Le pluriel *amites* désigne les brancards ou les bâtons d'une chaise à porteur, les traverses horizontales d'une barrière à claire-voie, etc. Cf. Rich, s. u. — Attesté depuis Horace. Technique. M. L. 419. A chance d'être emprunté, comme beaucoup de termes techniques en -es, -itīs : cf. *termes*.

amfractus : v. *anfractus*.

amicinum : utris pediculum ex quo uinum defunditur, P. F. 14, 8, et Gloss.

amicīo, -īs, amicīu (amīzī), amictū, amicīre : jeter un vêtement autour de soi (cf. la glose *amicīo* : περιβάλλω λατρίον et, pour le sens, cf. aussi ἀπτεχόν et l'emprunt tardif *amphibalum*) — Ancien, usuel.

Le rapport étymologique avec *iaciō* est encore senti dans Varro, L. L. 5, 131, *amicīu dictum quod amictū, i. e. circumiectum* (cf. P. F. 26, 4, *amiculū... a circumiectū dictū*) ; et le même Varro écrit *primum induitū, tum amictū quae sunt tangā*, distinguant le « fait de jeter autour de soi un vêtement », *amicītū*, du « fait d'enfiler un vêtement », *indūtū*. *Amictū* a désigné ensuite le vêtement lui-même, comme *amicūlū*, -ī n. Toutefois, par suite de la spécialisation de sens, le rapport avec *iaciō* s'est généralement effacé et *amicīo* est passé à la 4<sup>e</sup> conjugaison, comme les autres verbes en -īs dont le suffixe est précédé de deux brèves, cf. *parere/reperire* (*amicīrī*, Plt., Cas. 723; *amicībōr*, Pe. 307). On voit même apparaître tardivement un parfait *amicīū* et un participe *amicītūs*. Autres dérivés : *amicītūs*; *amicīmen* (Apul.); *amicītor*, -īris (tardif). Cf. aussi, sans doute, *redimīlū* et *redimītū*.

De *amb-* et *iaciō*, mais avec un traitement singulier.

amicūs : v. *amīo*.

amiddula, -ae f. : amande, amandier. Emprunt populaire et latinisé au gr. ἄμυγδαλη que la langue écrite se contente de transcrire : *amydala*, -*dalum*. Outre *amidula*, condamné par l'App. Probi, on trouve aussi *amandola*, -*dula*, d'après *anandus*, plutôt que d'après *mandise*. Le mot apparaît diversement déformé dans les langues romanes ; v. M. L. 436, et B. W. sous *amande*. Passé en germ. : v. h. a. *mandala* « Mandel ».

amilum (amylum), -ī n. (sur la forme, v. Meyer-Lübke, *Litbl. f. germ. u. rom. Philol.*, 1917, 241 sqq.) : amidon ; M. L. 437, B. W. s. u.; germ. v. h. a. *amat*, etc.

Emprunt au gr. ἄμυλον, d'abord attesté sous la forme *amilum*, puis *amylum*, *amulum* et aussi *amolum*, par un faux rapprochement avec *mola*, cf. Thes. s. u. De là le

dénominalis (tardif) *amylō*, -īs (et *amolō*). Cf. *molucrum* et *μύλαχρον*.

amiō : v. *hamiō*!

amīta, -ae f. : sœur du père, tante paternelle. Ancien, bien que non attesté avant Cic., Clu. 39. M. L. 424; B. W. s. u.; irl. *amait*? De là : *amīta magna* « grande-tante », M. L. 424 a, *maior, maxima; abamīta* (cf. *abauus*); *amītinus* : cousin germain.

*Amīta* est à rapprocher de *amma*, comme *auunculus* de *auus*. La tante du côté maternel se dit *matertera*, mais la distinction n'a pas été maintenue dans les langues romanes, où ne sont gardées que les formes familières et tendres : *amīta, au(u)nculus*.

Ces formes de noms familiers et enfantins se présentent avec consonne intérieure simple ou géminée ; v. sous *anus*. Le type est comparable à celui de lit. *anīta* « belle-mère », en face de lat. *anus* ; mais, à la différence du lituanien, le latin a une voyelle intérieure brève. V. *amīta*.

amīma, -ae f. : oiseau de nuit. V. le suivant.

amīma, -ae f. : maman. Mot du langage enfantin, non attesté directement (tandis que *amma* existe dans les textes), mais dont l'existence est supposée par le témoignage des langues romanes, cf. M. L. 425, et par la glose d'Isidore, Or. 12, 7, 42, *haec aūis (strīz) uulgo amīma* (cf. *amma*, *aūis nocturna*, Lib. Gloss. et Thes. Gloss. emend. s. u.) *dicitur ab amando paruulos, unde et lac præbere fertur nascentibus*. Cf. les noms propres *Amīma*, *Amīmīs*, *Amīmīnus*, osq. *Amīmī* « *Matri* », nom d'une divinité, etc. Mais *amma*, dans Palladius, Hist. monac. 1, 21, p. 3006, n'est que la transcription du gr. ἄμητη « mère (spirituelle) ». Même géminée expressive que dans *anna* (?), *atta*, *pappa*. De *amma* dérivent *amīta* (comme de *atta*, *atauus*, de *auus*, *au(u)nculus*) et peut-être *amāre*.

Cf. v. isl. *amīna* « grand'mère », v. h. a. *amma* « maman (qui nourrit) ». Ces mots populaires, expressifs, constamment refaits, ont des formes variées ; cf. gr. ἄττα et τέττα, τάτα, sous *atta*, etc. Il y a lieu d'en considérer le type plus que de tenter de restituer des prototypes. Cf. *amma* et *amīta*.

amīmentū, (āmentū), -ī n. : courroie de javelot, lacet de soulier. *Amīmentū quibus ut mitti possint uincīunt iacula, siuē solearum lora; ex Graeco, quod est ἄμματα, sic appellata, uel qui aptantes ea ad mentū trahant*, P. F. 11, 3.

Les manuscrits anciens ont la graphie *amīmentū* (MPR de Vg., Ae. 9, 665 ; et de Cés., BG 5, 48, 5, tandis que la famille β a *amentū*) ; les formes romaines remontent à *amentū*, *amentāre* ; cf. M. L. 417.

Dérivés : *āmentātūs* (Cic.), d'où *āmentō*, -īs (époque impériale); *āmentātiō* (Tert.).

Sans doute de \*ap-men-tum, cf. *apiō*; non de \*ag-men-tum.

amīnū, -īs m. ; fémin. à l'époque archaïque. Le masculin est dû peut-être à l'influence de *fluuius* (sur la répartition des formes d'ablatif en -ī et en -ē, v. Thes. I 1942, 57 sqq.) : fleuve, cours d'eau (souvent personnifié et divinisé ; cf. Thes. s. u. 1948, 11 sqq.). Mot surtout poétique et du style noble, cf. Thes. I 1943, 5 sqq., usité

aux époques archaïque et classique et dans la latinité d'argent, mais qui disparaît ensuite à peu près totalement de la littérature. César l'ignore, alors qu'il emploie *flūmen* plus de 200 fois ; Cornélius Népolos également ; de même Suétone ; Salluste n'en a qu'un exemple (contre vingt-deux de *flūmen*). Tite-Live est le seul des historiens qui en use souvent, en raison du caractère poétique de son style. Même rareté des dérivés et composés : *amīnīs*, CIL XIV 364, d'après *fluīdīs*; *amīniculus* (ἀ. λ. de T.-L.); *amīcīus* (non attesté avant Pline); *amīcola*, *amīgnīs*, composés poétiques de la langue impériale ; *amīnīs (urbē)* dans P. F. 16, 5. V. en dernier lieu, K. Van der Heyde, Mnemos. 60, 146 sqq.

Cf. les noms de ville *Interamna* (d'un adjectif \*interamnūs), *Antemnae*, dont Varr., L. L. 5, 28, a bien vu l'étymologie ; le cognomen *Interemnia*.

Mothitalo-celtique ; cf. le substantif féminin irl. *abann*, gall. *afon* « rivière » et le nom de rivière, v. brittonique *Abona* (l'irl. *amhain* semble emprunté au latin). Le rapprochement avec le nom, du genre animé, de l' « eau » en indo-iranien, āp- (skr. apāh, etc.) est probable, mais non sûr. Le mot baltique correspondant, v. pruss. *prūs*, lit. *upē*, signifie « cours d'eau » ; cf. arm. *get* « fleuve », de la famille du sl. *voda eau* », etc. L'opposition entre le p indo-iranien et baltique et le b italo-celtique a beaucoup d'analogies et s'expliquerait aisément à la fin d'un thème de type athématique. Pour l'-i, cf. le rôle de -i-dans *canis*, *iuenis*, etc., et *apis*, *unguis*, etc. V. *aqua*.

amō, -īs, -āul, -ātūm, -ārē : aimer. Terme général, qui s'emploie dans toutes les acceptations du verbe, transitif et absolu : « faire l'amour », e. g. Sall., Cā. 11, 6, *ibi prīnum insueūi exercitus populi Romani amare, potare*; « être amoureux », « avoir une maîtresse » (d'où *amāns*, *amātor*), cf. Tér., An. 185, *meum gratum rumor est amare*; puis, d'une manière générale, « aimer », d'amour comme d'amitié, « aimer à » (avec un infinitif), comme grec φιλέω (cf. Quint. IX 3, 17). Se dit des dieux (cf. la formule courante *ita me di ament*), des personnes et des choses ; usité aussi dans les formules de politesse, *amō tē*, *amābō*, où le sens est très affaibli. Traduit φιλέω comme ἐπάρω ; différencié de *diligere*, cf. Non. 421, 28, *amare uim habet maiorem; diligere est leuius amare*, et Cic., ad Brut. 1, 1, *Clodius ualde me diligūt, uel, ut ἐμφατικῶς dicam, ualde me amat*; Isid., Diff. 1, 17, *amare nobis naturaliter insitum, diligere uero electione*. Mot expressif, et affectif, particulièrement usité dans la langue familiale et parlée, qui l'emploie, entre autres, comme synonyme de verbes de sens plus abstrait *laudō*, *probō*, *grātūs sum*, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 141. Usité de tout temps, panroman, sauf roumain. M. L. 399; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *amōr* m. : « amitié » et « amour », traduit ἐρωτός et φιλία. Nom de genre animé (cf. *sopor*) ; personnifié et divinisé, correspond à gr. Ἔρως ; le pluriel *amōrēs* à la sens abstrait et concret : *amores et deliciae tuae*, Cic., Diu. 1, 36. M. L. 427; B. W. sous *amour*. Dérivés et composés : *amōrābundus* (Laber. ap. Gell. 11, 15, 1); *amōrātūs*, CIL VI 10185; *amōrifer*, *amōrīcūs*, tardifs et rares.

*amīcūs* adj. (arch. *ameīcīus*, cf. Thes. I 1902, 36 ; et *ameīcūs* d'après P. F. 14, 13 : *ab antiquis autem amēci et amēcae per E litteram efferebantur*) : ami (de) ; subst.

*amicūs, amīca*, ce dernier, dans la langue érotique, avec le sens de « maîtresse, amante » ; M. L. 422; *amīcīta* : amitié (et non amour, sens réservé à *amor*), remplacé dans les langues romanes par \**amīcītās*, M. L. 421; *amīcīlis*, tardif, sans doute fait sur φιλός, φιλώς; *amīcībūs*, tardif et rare ; *amīcūs*, -a, diminutifs familiers attestés depuis Cicéron ; *amīcārius*, -ōs (Diom., GLK I 326, 17).

A *amicūs* s'oppose *inimīcīs*, -a, -um « ennemi » (d'abord ennemi privé), cf. *hostīs*, M. L. 4435, qui a aussi des dérivés, *inimīcīta*, etc.

A *amō* se rattache : *amāsīs* (Plt.), dont l's semble dénoncer le caractère dialectal ; *amāsīō* (tardif); *amāsīnculus* (Pétr.); *amātōr* (classique, attesté depuis Plaute, qui l'emploie seulement au sens de « amant, galant », tandis que Cic. l'emploie en bonne part), M. L. 407; *amātīzī f.*, M. L. 408; *amātīō* (Plt.); *amātōrīus* = ἐρωτικός, d'où *amātōrīum* n. = φιλότροπον. *Amātōr* suivi d'un génitif a servi à traduire des composés grecs en φιλό- : a. *ciūtātīs* = φιλοπολίτης; a. *frātrūm* = φιλάδελφος; a. *pecūnīae, uerbōrum* = φιλάργυρος, φιλόλογος; *amāscō, is* (rare, Naevius, Gramm.); *amātūrīo, -īre* (Gramm.); *adāmō*, -ās : « s'ēprendre de », non attesté avant Cicéron, usité le plus souvent au perfectum ; a surtout la valeur inchoative, a dû se substituer à un ancien \**adāmāscō*; cf. Thes. s. u. Dérivés tardifs et rares : *adāmātōr*, -ōriūs.

*deāmō* : uehemnetius amō ; cf. *dēpereō*. Mot de la langue comique et familiale.

*redamō*, -ās : création de Cic., Lael. 49 (cf. Laurand, ad loc.), pour traduire ἀντιφιλῶ.

Cf. la glose d'Hesychius : ἀδάμεντην τὸ φιλεῖν καλόν, glose confirmée par d'autres témoignages. Or *āstē* est un préverbé connu du phrygien. L'étrusque *amīnō* « Amor » (divinité), rapproché par Kretschmer, est, de toute façon, lointain. On peut se demander aussi si *amāre*, qui a la forme d'un dénominal, ne serait pas un mot populaire expressif à rapprocher de *amīta*, *amīma*; cf. *cacāre* en face de gr. κακῆν.

Le marr. *amatēns* « amāuerunt », Vetter, *Hdb.*, n° 218, est obscur.

*amoēnūs*, -a, -um : aimable, agréable. Se dit surtout des choses et des lieux, comme le gr. ἐρωνός. Mais *amoēnītās* a un sens plus large que l'adjectif et se dit également des personnes. — Ancien (Enn., Plt.); classique. Nom roman ; irl. *aimind*. Dénominatif tardif *amoēnō*; composé *amoēnīfer* (Ven. Fort.).

Rapproché de *amāre* par les anciens : *amoēna loca... quod solum amore praestent et ad se amanda alicant*, Varr. ap. Isid., Or. 14, 8, 33 ; cf. P. F. 2, 19. Mais la dérivation est obscure. Zimmermann, K. Z. 44, 368 sqq., 47, 174, suppose l'adjectif dérivé d'un mot enfantin \**amōi* (thème en -oi) et compare *Mamo(i)*, *Mamoēna*, CIL X 5532, *Mamonna*, X, 4213, gr. Μαύο (?) .

Le rapprochement de *moēnūs*, *mānūs* (cf. Verrius Flaccus ap. Isid., Or. 14, 8, 33) n'est qu'un mauvais jeu de mots (cf. Plt., Tru. Prol. 2). Mais la diptongue *oe*, au lieu d'aboutir à ū, s'est maintenue devant *n* comme dans *poēna*, *moēna*. Cf. *lagōna*.

*amolocia* (ama-), -ās f. : synonyme de *chamaemelon*, sorte de camomile, campanien d'après le Ps. Ap 23,

11 sqq. : *Itali benevolentem, ... Campani amolocia, Tuscī abiana, Daci amolusta (ama)...* — Passé avec diverses déformations dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 395 et 396. La forme latine est elle-même mal fixée. La finale de *amolusta* fait penser aux mots en *-esta*, *-ista*, *-usta*, du type *genesta*, etc.

**appendicēs** : v. *pendō*.

**amphora**, -ae f. : amphore. Emprunt ancien (déjà dans Caton et Nævius) et latinisé au grec m. ἀμφορέας avec un changement de déclinaison qui a amené un changement de genre, comme dans beaucoup d'emprunts populaires, cf. *glaucūma*. *Amphora* doit être fait sur une forme d'accusatif contracté, toutefois la seule forme attestée est ἀμφόρεα ; cf. Debrunner, IF 46, 1928, p. 91. L'origine étrangère a toujours été sentie ; ainsi Cael. Aurel., Chron. 2, 2, 23, *testea uascula, quas Graeci amphoras uocant, siue uitrea*.

Dérivés tardifs : *amphorarius*, *amphorula*.

Une trace d'une prononciation ancienne *ampora* est conservée dans l'appendix Probi : *amfora*, non *ampora*. Il semble que — dans la mesure où elle avait le mot — la langue populaire ait gardé la forme sans aspirée (cf. *purpura*) qui est la seule attestée pour le diminutif :

**ampulla**, -ae (qui n'a pas suivi le sort de *amphora*, parce que le lien des deux mots n'était plus senti à l'époque classique) « petit vase de terre ou de cuir ; ampoule de verre » ; puis, comme gr. λήκυθος et à son imitation, « mots sonores ; style ampoulé » ; d'où *ampullāri* (Hor., Ep. 1, 3, 14) : λήκυθειν, cf. Recueil Edm. Pottier, p. 318 ; *ampullārius* : λήκυθοτος ; *ampullaceus* « en forme d'amphore (*ampullācium*, etc.) ; *ampulla*.

M. L. 431 ; B. W. sous *ampoule*. Tandis que *ampulla* a survécu sans la langue parlée, *amphora* n'a pas persisté, mais est demeuré en germ. : v. h. a. *ambar*, etc.

**ampla**, -ae f. : poignée (d'un bouclier), anse (d'un vase) = gr. λαθῆς, λαθῆς ; puis, métaphoriquement (comme *ānsa*), occasion (rare, peut-être dans Cic., Verr. 3, 60). En dehors de cet exemple douteux, ne se trouve que dans Ammien, Rufin et Servius. M. L. 429.

Les rapprochements proposés pour expliquer ce mot technique sont tous incertains.

**amplector (-plexor)** : v. *plectō*.

**amplus**, -a, -um : large, ample, vaste, puis « grand, abondant, nombreux » ; souvent avec idée d'éloge ou de respect, d'où *uir amplissimus*, etc. — Ancien (Liv. Andr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 430.

De l'adverbe *amplē* (*ampliter*), le comparatif *amplius* a été employé dans la langue juridique pour réclamer un supplément d'enquête ; de là le double sens de *ampliāre* « augmenter, agrandir » et, dans la langue du droit, « ajourner » ; *ampliātiō* ; *exampliō*. *Amplius*, dans la langue commune, a le sens de *ultrā*, *praetereā*, ou simplement *plūs*. Conservé peut-être dans le v. fr. *ampleis*. Dim. : *ampliūsculus* (arch.).

*Ampliūdō*, -inis f. (sens physique et moral).

*Amplāre*, qui est dans Pacuvius, a été remplacé par une forme plus pleine dérivée de l'adjectif composé *amplificus*, *amplificār* ; de là *amplificatiō* qui dans la langue de la rhétorique traduit αὔξησις ; *examplificō*.

Aucun rapprochement net.†

**amptermini** : v. *ambi* et *pertermine*, *terminus*.

**ampruōd**, -ās, -āre (antr-, andr- ; sur la forme, v. Marx, Lucilius 320) : sans doute ancien terme de rituel, conservé par Festus, dont les manuscrits hésitent entre *amptruare*, *antruare*, *andruare*, *antroare* ; ainsi, 334, 19, *redantruare dicitur in Saliorum exultationibus* : *cum praesul ampruauit*, *quod est motus edidit, ei referuntur idem motus*, Lucilius (330), *Pacuvius* (104) ; P. F. 9, 1, *andruare i. e. recurrere a Graeco uerbo ἀνδράπαιν uenit* ; *hinc et dura uocata est* ; id. 9, 3, *antroare gratias* (l. *gradus?*) *referre. Truant mouentur. Truam quoque uocant quo permouent coquentes exta*.

De *am(b)truōd*? La graphic *andruare* est peut-être influencée par l'étymologie grecque, à laquelle songe Festus.

**ampulla** : v. *amphora*.

**amputō** : v. *putō*.

**amulētūm** (amo-), -i n. : = φυλακτήριον ; amulette, talisman. Attesté depuis Varro. L'origine du mot étant incertaine, la forme ancienne n'en peut être précisée. La graphic *amuletum* (*amolitum* dans le cod. Bob. de Charisius, GLK I 105, 9) est peut-être due à un rapprochement avec *moliōd* (cf. Varr. ap. Charis., GLK I 105, 9) ou avec *āmōlīrī*, cf. la glose *amolimentum...* φυλακτήριον, CGL II 473, 49. V. R. Wünsch, Glotta 2, 219-250.

**amulus**, -i m. : amble (ombre) chevalier (Polem. Silu.). M. L. 432. Sans doute Gaulois, cf. Jud. Arch. Rom. 6, 201.

**amurca** (*amurga*), -ae f. : eau provenant de la pression de l'olive. Emprunt probable au gr. ἀμύρη, attesté depuis Caton. L'affirmation d'Isidore, Or. 17, 7, 69, que le mot grec vient du mot latin est invraisemblable, étant donné l'emprunt de *oleum*, *olīuom*, *olīua*. D'après Servius, Georg. 1, 194, la prononciation est *amurga* ; les langues romaines attestent à la fois *amurca* et *amurga*, cf. M. L. 433 ; l'irl. a *amarc* ; cf. aussi le dérivé \**amurcīla* 435. Le c de *amurca* peut s'expliquer par un intermédiaire étrusque.

Dérivé : *amurcīrius*, -a, -um : et *examurgō*, -ās : écumer (rare et tardif).

**amussis**, -is f. : niveau, règle ou équerre de charpentier ; outil de fer pour polir les pierres ; cf. Varr., Quæst. Plaut. lib. II cité par Non. 9, 3. Ancien, technique. De là : *amussim* (Vitr.) ; *adamussim* (formé comme *admodum*), cf. gr. κατὰ στάθμην, d'où l'on a tiré *amussim* ; *examussim* glosé par P. F. 70, 21, *regulariter* ; *amussis enim regula fabrorum est uel, ut alii uolunt, ferramentum quo in poliendo untur*. Dans *examussim*, *ex* sert sans doute à renforcer *amussim*, considéré comme un adverbe en -im ; cf. *fatim* tiré de *ad fatim* : et *emussitāta* employé par Plaute, Mil. 632, et que P. F. 67, 1, glose *ad amussim facta*. Formes archaïques, qui ont disparu du latin classique. Sans étymologie connue.†

**amylum** : v. *amilum*.

\***an** : préverbale que l'on a voulu retrouver en latin (cf. *anhēlō*), mais dont l'existence est des plus douteuses ; les formes où il semble figurer s'expliquent par *am(b)-*, *am-*, ou par *ante* (avec haploglie dans *antestāri*).

**an, anne** : particule interrogative, marquant un doute

assez fort ou une restriction « est-ce que peut-être, est-ce que vraiment? ou bien est-ce que » ; d'où l'emploi avec des formules de politesse comme *obscrēt*, *amābō*, *quaesō* ; dans des interrogations d'allure rhétorique, *an existimas*, *an credis*, *an tibi uidetur*, *an ignoras*, *an non putas*, *an non uides*, et, à l'époque impériale, *an forte*, *an fortasse*, *an forsitan*, qui supposent une réponse négative. *Anne*, rare (Tér., Haut. 999), s'emploie surtout dans les interrogations doubles, devant voyelle, ou après un *an*, ou pour des raisons de rythme ou d'harmonie.

Le sens dubitatif de *an* en justifie l'emploi dans les interrogations doubles ou triples : *iubēn an non iubes?*, Plt. Cap. 846 ; *est an non est?*, Tér., Eun. 546 ; *pulicēs an cinices an pedes?*, Liv. Andr. Com. 1, dont les seconds termes sont présentés comme moins sûrs que le premier ; et dans l'interrogation indirecte après les mots impliquant le doute ou l'ignorance : *dubitō*, *ambiguitur*, *quaerō*, *quaestiō est, nil referit, nesciō, haud sciō, forsitan*, cf. Thes. II 7, 65 sqq., ou dans le second membre de l'interrogation double : *nunc mi incertum est abeam an maneam, an adeam, an fugiam*, Plt., Au. 729. Une construction comme celle de Tertullien, adu. Iud. 6, *quaerendum an iam uenerit an necne*, est incorrecte.

L'emploi des particules gr. ion.-att. ἄν et même γοτ. an est autre. On s'est demandé si lat. *an* ne serait pas une forme brève de *anne*, qui peut s'analyser en \**at-ne* (cf. *at*). Mais cette hypothèse se heurte au fait que *an* est toujours scandé bref, cf. Lindsay, Early latin verse, p. 123, § 13. *Anne* est sans doute à *an* comme *nōnē* à *nōn*. Ceci posé, il reste possible que, dans les trois langues, les emplois s'expliquent par des développements différents d'une même particule \**an* servant à affirmer : c'est ce qu'admet M. Musić, Rad de l'Académie de Zagreb, 237 (1929), p. 194 sqq.

**anaphus** : *uas uinarium quod rusticī uocant hanap-pum... rectius autem scribitur anaphus*. *Graeci enim dicunt illud anaphos et ymnoforus (= olvofόρος)*, CGL V 583, 8. Latinisation pédante d'un mot germanique, M. L. 4153.

**anas**, -atis (-iis ; gén. pl. -tum et -tiūm) f. : canard. Attesté de tout temps. La langue hésite entre *anas*, -iis avec aphomonie (Plaute, Cic.) et *anas*, -atis (Varr. et les écrivains postérieurs) ; cf. le cas de *alacer*. La différence se retrouve dans les dérivés : *anaticula* et *anicula*. On trouve aussi *anatīna*, -ae (Pétr. 56, 3 ; certains, toutefois, lisent *anetīna*, v. commentaire de Perrochat, ad 1), *anaticus*, -a, -um (Greg. Tur.) ; *anatiārius* (Inscr.) : marchand de canards. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *anas*, -atis, *anaticula* ; et à \**anitra*, M. L. 439-440 ; B. W. sous *cane* ; *anatem* a fourni peut-être le bas-all. *ante*.

Cf. v. isl. *ond* et v. h. a. *anut*, lit. *antis*, v. russe *утко* et serbe *утва* (supposant \**oty*), donc \**ant-* « canard ». Au même sens, le grec a. héot. *vāσσα*, ion. *vīσσα*, att. *vīττα*, donc *\*vāτya*. L'ā de véd. *ātīk*, qui désigne un « oiseau aquatique », est ambigu ; on peut y voir \**na*, c'est-à-dire \**ā*, et rapprocher le mot sanskrit des précédents. Cf. nō, *nāre*?

**anaxant** : v. *aiō*.

**ancaesa**, -ōrum n. pl. : — *dicta sunt ab antiquis uasa, quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt,*

P. F. 18, 19. Cf. *ancile*, *ancīsus*. Toutefois, la forme ne présente pas l'apophonie, et on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un mot dialectal avec *an* (= in) + *caesa* = *incisa*, qui convient peut-être mieux au sens que *circumcisā*.

**aneentus**, -īs : v. *accentus* sous *canō*.

**anceps**, -cipitis adj. (forme ancienne *ancipes*) : v. *ambō* et *caput*.

**ancille**, -is n. (gén. *anciliōrum*, Hor., Od. 3, 5, 10; *līum*, Tac., H. 1, 89) : bouclier ovale, échancré des deux côtés dans le milieu (tomber du ciel sous le règne de Numa Pompilius ; sur la légende, v. P. F. 117, 13 ; Ov., F. 3, 259-298). Vieux mot conservé seulement par la tradition.

L'étymologie ancienne dérive le mot de \**am(b)* + un adjectif dérivé de *caeo* (en composition -*cidō*), cf. *scutum breue quod ideo sic est appellatum quod ex utroque latere erat recisum ut summum infimumque eius latius medio pateret*, P. F. 1. 1. L'hypothèse est plausible. Le suffixe serait \**sli*. Cf. *ancīsus* employé par Lucr. 3, 660 ; *ancīsō* dans Isid., Or., 18, 12, 3 ; et *incilis*, *incīle*. Toutefois, ce bouclier est représenté à Knossos, à Mycènes, et il peut s'agir d'un mot emprunté. Cf. G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 234 sqq.

**ancilla** : v. *anculus*.

\***anclābris**, -e : — *mensa ministeriis aptata diuinis. Vasa quoque in ea (aenea?) quibus sacerdos utuntur, anclabria appellantur*, P. F. 10, 18 ; *anclabris (mensa) ea qua in sacrificiis dis anclatur, quod est hauritur ministraturque*, id. 67, 28. Cf. encore CGL II, 567, 5 ; *anclator (anclatori codd.) minister fideliſ et occulta ſciens*.

Terme de rituel, non attesté dans les textes, sans doute dérivé de *anclō*, plutôt que de *anculō* (cf. *anculus*).

**anclō**, -ās, -āre (anclor d'après Pris., GLK II, 391, 1) : puiser, vider. Archaique (Livius Andr., frg. 36, où *anclabrat* traduit ἡφάστετο) et rare. Composé : *exanclō*, *exantlō* (sur *exantlō*, v. Plt., St. 273, et Sergius, ad loc.), que Quintilien, 1, 6, 40, range parmi les mots « *ab ultimi* et *iam obliteratis repetita temporibus* ».

Comme l'ont vu les Latins, le mot est emprunté au gr. ἀντλεῖν, v. P. F. 10, 16, cf. *opsōnō*, -ās en face de ὀφωνέω. Il faut sans doute y rapporter *anclābris* et *anclō*, dont l'explication par *anculus* doit reposer sur une étymologie populaire ; cf. la glose *anclātor*, ὑπρέπης.

**ancōra**, -ae f. (graphic fréquente *anchora*, Serv., Ae. 1, 689, *hoc nomen cum in Graeco unde originem duci aspirationem non habeat, in Latino aspiratur [cf. lachrumā] : ancre*). Emprunt ancien au gr. ἀγκύρα ; noter, toutefois, la correspondance ū = ā, qui se trouve maintenir l'accent sur l'antépénultième, mais qui, comme le laisse supposer l'aspiration, s'expliquerait par un intermédiaire étrusque, de même que pour *aplūstria*. Cf. Deecke-Müller, Die Etrusker, 2<sup>e</sup> éd., p. 284. Panroman, sauf roumain, M. L. 433 b, et germ. : ags. *oncor*, v. isl. *akkeri*, v. h. a. *anchor*, etc. ; finn. *ankkurit* ; et celt. : irl. *ancoire*, *ingor*, gall. *angor*.

Dérivés : *ancorālis* : d'ancre ; d'où *ancorāle*, n. « câble de l'ancre » ; *ancorārius* ; *ancorātus*.

**ancorago**, -inis f. : poisson du Rhin, saumon? (Cas-

siod.) ; autres formes : *ancora(u)us*, Polem. Silv. ; *anora* en latin médiéval. Mot tardif, non latin, peut-être céltique. M. L. 445.

*anera (antra)*, -ae m. : *antras* : *conualles*, *uel arborum interualla*, P. F. 10, 22. Attesté épigraphiquement, cf. Fraccaro, *Iscr. de via Valeria*, Athen. 29, 94 sqq. Autres graphies : *angra*, *ancrea*, *ancria*.<sup>1</sup>

*anculus*, -i m., *ancilla*, -ae f. : serviteur, servante. Dénominalis : *anculō*, -as : servir. Cf. P. F. 18, 15, *ancillae... ideo sic appellantur quod antiqui anculari dictebant pro ministrare, ex quo di quoque ac deae feruntur coli, quibus nomina sunt Anculi et Anculae*. Toutefois, *anculō* est peut-être un doublet de *anclo* (cf. *periculum*, *anculum*), rattaché faussement par les grammairiens à *anculus*.

*Anculus* (et les dérivés *anca*, *anculō*) ne sont pas attestés dans la littérature, peut-être parce que *anculus* était spécialisé dans un sens liturgique (Duvau, BSL 39, viii), et *anculus* a été remplacé par *famulus* et *seruus*. Le diminutif d'affection *ancilla*, bâti sur *anculus*, analysé *anc-ulos*, est, au contraire, usuel et a passé dans les langues romanes (M. L. 443) ; il sert de féminin à *seruus*, comme en gr. παθίσκα τὰ δοῦλοι (Wackernagel, Gl. 2, 1909, p. 7). — On dit *serui*, *ancillae* et non *anculi*, *ancillae* (ou *anculae*) ou *serui*, *seruae*. *Serua*, dans Plaute, est le plus souvent adjetif et s'oppose à *libera* (Ru. 217-218, 1106) ou à *ingenua*, Mi. 961. Il désigne la condition juridique où vit l'*ancilla*.

De *ancilla* : *ancillula*; *ancillaris*; *ancillor*, -aris; *ancillatus*, -us; *ancillariolus* « qui courtise les servantes » (Sén., Mart.).

*Anculus* répond à gr. ἀμφίπολος et signifie originairement « qui circule autour ». Mais la racine \*kʷel- a perdu en latin son sens général de « circuler », et *colō* a pris des sens spéciaux qui se manifestent dans *inquinilus*, *incola*, *agricola* ; dès lors, *anculus* a été inanalysable. — En celtique, où la racine \*kʷel- est peu représentée, un mot correspondant à gr. ἀμφίπολος et lat. *anculus* a dû exister ; il a été remplacé par le mot attesté en gallo-latín sous la forme *ambactus*, qui a fait une grande fortune (fr. *ambassadeur*, all. *Amt*, etc.).

\**aneunlentus*, -a, -um : mot de gloss. -ae *feminae menstruo tempore appellantur*; *unde trahitur inquinamentum*, P. F. 10, 20. Pas d'exemple dans les textes. De *cuniō*? ou de *cunnus* (cf. *llutulentus*)? Le préfixe *an-* indique une origine dialectale.

*ancus*, -a, -um : — *appellatur qui aduncum brachium habet, et exporrigi non potest*, P. F. 18, 13; CGL II 17, 27, *ancus* : *mancus*. Cf. *uncus* et *aduncus*.<sup>1</sup> Même mot que le prénom *Ancus*, qui n'a rien à voir avec *anculus*, cf. Auct. de praen. 4 : *Ancum praeomen Varro e Sabinis translatum putat. Valerius Antias <ia uocatum regem Ancum> scribit quod cubitum uitiosum habuerit, qui graece uocatur ἄγκενόν*. Semble conservé dans les dialectes italiens et en galicien. M. L. 446. Sur la conservation de ἄγκενόν en Espagne, v. Isid. 9, 4, 4, et Sofer, p. 164, n. 6.

Pour l'étymologie, v. *uncus*; sur la coexistence de *a-* et *o-* à l'initiale, v. *auris*. Sans doute doublet dialectal de *uncus*.<sup>1</sup>

*andabata*, -ae m. : gladiateur qui combat sans y voir.

Déjà dans Varron, qui en fait le titre d'une de ses Mé-nippées. Mot étranger (gaulois?) ; très rare. On pourrait interpréter le premier terme *anda*- comme le représentant céltique de skr. *andhāḥ* « aveugle », zd *anda-* « id. » (Vendryes, MSL 20, 279). Le second terme *-bata* est peut-être à rapprocher de *battuō*. Cf., toutefois, *angobata*.

*andrāgō*, -inis f. : latinisation de ἀνδράγων, d'après le synonyme *porcillāgō*, doublet de *portulāca* « pourpier ».

*andruō* : v. *amptruō*.

*anellus* : v. *anus*.

*anēsum (-sus, anīsum)*, -i n. : anis vert. Différencié de *anēthum* (= δηρθον « fenouil, aneth », M. L. 453-454; irl. *ainete*) dans Celse, Pline. Mot méditerranéen ; gr. ἀνησ(ο)ν.

*anfractus* (*am-*), -a, -um : -um est *flexum, ab origine duplice dictum, ab ambitu et frangendo : ab eo leges iubent in directo pedum VIII octo esse viam, in anfractu XVI, i. e. flexu*, Varr., L. L. 7, 15. Cf. *anfractum*, -i n. : tournant ; et *anfractus*, -us m. : tournant, repli, sinuosité, circonvolution (sens propre et figuré) ; ancien, usuel, servié en v. ital., M. L. 457) ; d'où en bas latin *anfractuōs*.

Les glossateurs, après Varro, rapprochent les formes de *frangere*, comme le prouvent leurs explications, par *circumfractum*, *confractum*. De *amfr-actus*, mot sans doute emprunté à des parlers osques? Pour osq. *amfr-*, v. *ambi*, *amb-*.

*angarius*, -i m. : courrier. Emprunt (attesté dans Lucilius) au gr. ἄγγειος comme *angaria* f. (et n. *angarium*) = ἄγγεια ; *angariō*, -as (*angarizō*) = ἄγγειεύω « requérir pour une corvée de transports », d'où « contraindre ».

Le mot grec lui-même est emprunté au perse. ; v. Frisk, s. u. Lat. *angarius*, usité dans la langue du droit et dans celle de l'Eglise, a passé par là dans les langues romanes ; cf. M. L. 458 (it., esp., port.), avec influence de *angō*, et en germ. : néerl. *enger* ; en celt. gall. aner. V. B. W. *hangar*.

*angelus*, -i m. : 1<sup>e</sup> envoyé (Apul.) ; 2<sup>e</sup> ange. Emprunt de la langue de l'Eglise au gr. ἄγγελος (= hébr. *mal'ak*), comme *angelicus* transcrit ἄγγελικός. Hybride : *angelicō* (Tert.). Panroman ; M. L. 457 a ; et germ., got. *angilus* « Engel », etc. ; celt. : irl. *aingel*, britt. *angel*.

*Angerona* (*-nia* Macr. ; o long?), -ae f. : déesse protectrice de Rome, représentée la bouche close, un doigt sur les lèvres : *ore obligato obsignatoque simulacrum habet*, Plin. 3, 64 ; cf. Macr., Sat. 3, 9, 4 ; 1, 10, 7. Dérivé : *Angeronaīa*. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours « *quod angores atque sollicitudines animorum propitiata depellat* », ou encore « *quod P. R. morbo, qui angina dicitur, praemissa uoto sit liberatus* ». Sans doute emprunté à l'italique *Angaru* (E. Fiesel, Language 11, 122 sqq.) ; cf. *Lātōna*.<sup>1</sup>

*angina*, -ae f. : angino « *genus morbi, eo quod angat, et Graecē οὐγάνη appellatur* », Non. 35, 8. Emprunt ancien (Pit., Lucil.) au gr. ἄγγενη avec apophonie normale de ὡ intérieur en η (Lucil. 864 ; Ser. Samm. 278), rap-

proché de *angō* par étymologie populaire. Cf. M. Leumann, Sprache I, 205.

*angiportus*, -ūs m. (et *angīportum* n.) : = *ūcus angustus*, rueille, cul-de-sac. Le premier terme semble être le thème d'un adjectif \**angus* apparenté à *angō* qui a disparu au profit de *angustus* ; le second est le mot *portus*, qui a conservé ici le sens indo-européen de « passage ». Formé ainsi de deux archaïsmes, *angiportus* a cessé rapidement d'être compris et employé ; rare à l'époque républicaine, il disparaît à l'époque impériale (sauf des glossaires qui en donnent des explications bizarres), supplante par *ūcus*.

*angistrum*, -i n. : instrument de chirurgie (Isid.). Autre forme de *ancistrum* (Cael. Aurel., etc.) du grec ἄγκιστρον, rapprochée par l'étymologie populaire de *angō*.

*angō*, -is, -xi, *anectum*, -ere : étreindre, oppresser, serrer (la gorge) ; Ov., M. 9, 78, *angebar, ceu gutura forcipe pressus*. Attesté à toutes les époques ; mais *anxi* et *anctus* ne figurent que dans les grammairiens. M. L. 458 b. — *Angō* se dit du physique et du moral ; ce même double sens se retrouve dans les substantifs dérivés : *angor*, -ōris (m.) ; ancien thème en -s, cf. *angustus* ; rare au sens de « angine », s'emploie plutôt de l'oppression morale, de l'angoisse : *angor est aegritudo premens*, Cic., Tu. 4, 18 ; le sens physique est réservé à *angina*.

*angustus* : étroit, serré ; *angustia*, employé surtout au pluriel *angustiae* au sens de « défilé » (cf. *fauces*), puis au sens moral « gêne », et dans la langue de l'Eglise « angoisse(s) » ; Tert., Idol. 12, *angustias et cruciatus*. De là : *angusto*, -as et *angustiō*, -as (bas latin), \**angustiōs*, cf. M. L. 467-471 ; B. W. s. u. ; *co(a)ngustus*, -ōs, -as ; *angustia* → esp. *congaña*, etc.

*angustus* figure comme premier terme de composé dans *angusticlavus*, -clavius (cf. *lāticlavus*).

Dérivé d'une forme en -s, *anxus*, citée par Priscien, GLK II 525, 1 : *anxius* (cf. *noxa*, *noxiis* et *noceō* ; *alsius* et *algeō*) : sens actif et passif « anxioux, angoissé » et « angoissant » ; Lucr. 3, 993, *anxius angor* ; toujours au sens moral. Le féminin *anxia* substantivé est attesté peut-être dans Lucr. 6, 14 (?) en bas latin et en roman ; M. L. 509-510.

Dérivés : *anxietas* et *anxitūdō* (arch. et postcl.) ; *anxiōs* (b. lat.) ; *anxiō*, -as et *anxiōr* (l. de l'Egl.) ; *anxiōfer* (poét.).

La forme verbale *angō* (perf. *anxit*) n'a de correspondant qu'en grec : ἄγκω (ἄγκα) ; ce présent peut être ancien, au moins dans une petite portion du domaine indo-européen. D'autre part, le slave *ożęć*, *ożęćati* « attacher », avec un ὡ ajouté à l'initiale, supposerait plutôt un ancien présent athématique, ce qui rendrait compte de la mauvaise conservation du thème verbal. — La forme la plus répandue est celle du thème en -u- : irl. *cum-ung* « étroit », gall. *yng* et *cyf-yng* « id. », skr. *amhū*, v. sl. *oz̃-kū*, arm. *anjuk*, got. *aggvus* ; c'est sur cette forme qu'est peut-être fait lat. *angustus* (avec ses dérivés) ; cf. v. h. a. *angust* « angoisse », mais le thème en -es- de lat. *angor* se retrouve dans skr. *amhāḥ* « étroitesse », av. *azō* ; *angustus* peut-être également tiré de là, cf. le type *angustus, rōbustus*. L'élargissement par -s- qu'on a dans *anxius* figure aussi dans lit. *an̄kštas* « étroit ».

*angobatae* : sorte d'automate. Se trouve dans Vi-truve 10, 7, 4. Forme peu sûre : lire *aerobatae*? Cf., toutefois, *andabata*.

*anguilla* : v. le suivant.

*anguis*, -is m. (et f. à l'ép. arch. ; *anguen*, -inis n. dans Jul. Val. (douteux ; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 229, n. 2) *anguena* f. gloss.) : serpent. Mot ancien, employé dans la langue religieuse ; cf. Thes. II 53, 49 sqq. A pour substitut des adjectifs : *serpens* (*bestia*), *uipera*, sans doute aussi *coluber*, *colubra* ; ou l'emprunt au gr. *dracō*. Poétique ; rare en prose (T.-L.) ; un exemple dans Colombe ; 40 exemples contre 360 de *serpēns* dans Pline ; cf. Thes. II 51, 76. Caton et Varro l'ignorent, tout en employant *anguinus*. N'a survécu que dans quelques parlers italiens, cf. M. L. 462.

Dérivés : *anguiculus* m. (Cic.) ; *anguinus* (ancien), -neus, *anguens* (Sol.). Composés poétiques : *anguifer* (= ὄφοιος) ; -ger, -gena ; -manus, -pes. S'y rattache sans doute *anguilla* (*anguila*) f. : anguille, M. L. 461, dont la loi Salique a un adjectif dérivé *anguillicius*.

Mot de date indo-européenne, mais dont les formes ont été variées intentionnellement, comme on le voit par les substitutions telles que *serpēns* ou *uipera* (cf. aussi *lupus*, *aper*). La forme *anguis* est superposable à v. pruss. *angis* « serpent (non venimeux) », lit. *angis* f. (acc. *āngis*) « serpent (venimeux) », pol. *wąż* (gén. *węża*) ; une forme visiblement déviée, *anzdris*, désigne en vieux prussien le « serpent venimeux ». Le traitement g., en face de lat. *gu*, dans irl. *esc-ung* « anguille », gén. *escongar* (litt. « serpent d'eau ») en face de lat. *anguis* indiquerait l'aspirée. Mais le grec offre lesb. ἄνθρος ἄγχελος. Μῆθυμναῖος Hes., à côté de ἄγχις, δρις, ἄγχελος et de ἄγχεις ἄγχεις Hes. L'indo-iranien a skr. *āñhī*, av. *āñzī* « serpent », dont l'a est ambigu. *l'i* de arm. *iz* (gén. *izī*) ne peut guère reposer que sur *\*z̑*. On ne peut donc restituer un original indo-européen. Le flottement porte sur l'initial : \**z̑-*, \**o-*, \**n-*, \**an-*, et sur les consonnes \**g̑w*, \**gȓh*, \**gh*, les formes de plusieurs langues étant, du reste, ambiguës. — La désignation de « l'anguille » par un dérivé, *anguilla*, de *anguis*, a son pendant dans v. pruss. *angurgis*, lit. *ungurys*, pol. *węgorz*, russe *úgor'*, etc. Le v. sl. *ogulja*  *jegulja* semble emprunté au latin.

*angulus*, -i (anglus dans l'app. Probl) m. : coin [d'un édifice], angle (γώνια). Ancien, technique, usuel. M. L. 465 ; B. W. s. u. ; britt. *ongl*.

Dérivés : *angellus* : petit coin, petit angle ; *angulāris* (*lapis*) ; *angulārius* (ξ. λ.); *angulatūs* : muni d'angles ; d'oir *angulāre*, M. L. 464 ; *angulōs* : τολυγώνος.

Second terme de composés : *acutī*, *obtūsī*, *rectī*, *triī*, *quadrī*, *sexī*, *octī*, *uigintī*-*angulūs*, qui traduisent des composés techniques grecs en γώνιος, δέκαγωνος, etc.

Même mot en ombrrien : *angluto* « ab angulō », *anglome* « ad angulum ».

Le v. sl. *ggūlū* « angle, coin » est trop pareil à lat. *angulus* pour n'être pas suspect d'être emprunté. Mais il y a un ancien g dans arm. *ankiwan* « coin » ; en faisant alterner k/g, on rapprochera gr. ἄγκων « courbure du bras, coude », ἄγκων « courbé », etc. ; v. les mots lat. *ancus* et *uncus*.

angustus : v. *angō*.

*anhēlo*, -ās, -āu, -ātum, -ārē : halete, être hors d'haleine ; d'où « exhalar des vapeurs, être brûlant » et transitif « exhalar ». Terme expressif, ancien, usuel.

Dérivés : *anhēlus* « qui halète » et « qui fait halete », et par suite « qui a chaud, brûlant » (chez les poètes de l'époque impériale), adjetif postverbal de *anhēlo* ; *anhēlitūs*, -ās m. (cf. *hālitūs*) « souffle, soupir, halètement, essoufflement », *anhēltiō* ; *anhēlāundus*, *anhēlōsus* (= ἀθματικός).

Le féminin de *anhēlus* a dû être substantivé, \**anhēla*, d'où avec métathèse \**alēna*, cf. CGL III 597, 38, « *anhe-litūm* : qui de aliena (= alena < (h)anelā) laborant », \**alēnāre*, qui ont passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 472-474 ; B. W. sous *haleine*.

Si un préverbier *an-* existait en latin, on serait tenté de voir dans *halēre* un ancien \**hansl-* et couper *an-halēre*. Mais pareil préverbier ne se retrouve dans aucun autre exemple net. Du reste, on n'obtient pas ainsi une étymologie ; car on ne rend pas compte de *h-* initial et l'on ne voit pas comment concilier un \**ansl-* avec la racine dissyllabique de *animus*, *anima*. V. *halēre*.

*anima*, -ae f. ; *animus*, -I m. Mots de genre « animé » (sur lesquels, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax II*, p. 13-14). Le premier, qui est l'élément sémantique du gr. φυχή et en a, de plus, subi l'influence, veut dire proprement « souffle, air », cf. Cic., N. D. 2, 138, *quae spiritu in pulmones anima ducitur, ea calescit*, puis « air en qualité de principe vital, souffle de vie, âme », et enfin « âme des morts » (en tant que souffle vital échappé du mourant et qui a passé les enfers).

*Animus*, qui correspond au gr. θυμός, désigne « le principe pensant » et s'oppose à *corpus*, d'une part, à *anima*, de l'autre. Les anciens s'efforcent de distinguer les deux mots, du moins à l'origine, ainsi Acc., Trag. 296, *sapimus animo, fruimus anima*; *sine animo anima est debilis*. On voit que *animus*, principe supérieur, est mâle ; *anima*, qui lui est soumis, est féminin. *Animus* est souvent joint à *mēns* (*mēns animi*), à *cōgītatiō*. Désignant l'esprit, il s'applique spécialement aux dispositions de l'esprit, au « cœur » en tant que siège des passions, du courage, du désir, des penchants (par opposition à *mēns* « intelligence, pensée »), d'où une série d'expressions comme *addere animum* « donner du cœur », *dēficere animō* « perdre courage », *animō mōrem gerere* « suivre ses penchants », *animi causā* « par plaisir ». Il a ainsi une double valeur, rationnelle et affective.

Toutefois, il y a tendance à employer *anima* dans le sens de *animus* (tandis que la réciproque n'existe pas), ainsi Sall., Ca. 2, 8, *quibus profecto contra naturam corpus voluptat, anima oneri fuit* ; Iu. 2, 1, *nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cuncta studiaque omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur* (noter ici l'emploi indifférent de *anima* et *animus*) ; cf. aussi 2, 3, et Lucr. 3, 421 sqq., *tu fac utrumque uno sub iungas nomine eorum/ atque animam uerbi causa cum dicere pergam/mortalem esse docens, animum quoque dicere credas/quatenus est unum inter se coniunctaque res est*.

D'autre part, à l'époque impériale, *spīritus*, traduction du gr. πνεῦμα, tend à se substituer à *animus*, auquel il est joint e. g. dans Sén., Q. N. 2, 35, *Iouem...*

*animūm ac spīritū mundi*. T.-L. écrit déjà, 2, 35, *Coriolanus hostiles iam spīritūs* (= *animos*) gerens. Cet usage se répand et devient général dans la langue de l'Église. Aussi *animus* n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, qui ont conservé *anima* (panromain, M. L. 475 ; B. W. sous *âme*), celt. bret. *enenn* et *spīritus*, ce dernier d'abord dans le sens religieux : le *< saint>* esprit, M. L. 8158 ; B. W. s. u.

A *anima* se rattachent plus spécialement : *animō*, -ās : animer, donner la vie (mais *animātūs* a plutôt le sens de *animō affectus*) ; et *animāns* m. : sens absolu « qui vit, qui respire », « être animé » pour cette valeur du participe présent, cf. *gignentia*, e. g. Sall., Iu. 79, 6 ; 96, 4, etc., et *ēuidēns*, cf. ἔμφυχος ; *animālis* : qui respire, animé ; d'où *animal*, -ālis n. « être vivant », souvent en parlant des animaux, par opposition à l'homme (déjà dans Varr., L. L. 7, 103, *multa ab animalium uocibus translata in homines*, sens passé dans les langues romaines, M. L. 476 (v. fr. *aumaille*) et en britt. *anifail*). Dans la langue de l'Église, *animālis* s'oppose à *spīritālis*, *animālis* à *spīritālis* ; *animātor* « qui donne la vie à » (b. lat.) ; *animula*; *animula mātris*, autre nom du serpentin (*serpillum*, -*lus*), ainsi dit *propter quod menstrua moueat*, cf. Isid. 17, 7, 7, et Sofer 117 et 176 ; *ex-animūs*; *ex-animō*, -ās, *exanimālis*; *inanimūs* (-*mis*) ; *inanimātūs*; *semianimūs*, *semianimis*.

Dérivés et composés de *animus* : *animōs* : courageux, ardent, orgueilleux, irrité. Traduit θυμός et θυμωτάς, θυμωδής ; *animōsitas* (tardif) ; *animulus* m. : petit cœur, terme de tendresse (Plaute) ; *animaduertō*, de *animum aduertō*, juxtaposé encore à l'époque archaïque et devenu composé par la suite : « tourner son esprit vers, remarquer » ; souvent avec une nuance de blâme (comme *notāre*, auquel il est joint par Cic., Brut. 316 ; De Or. I 109), d'où (par litote) « sévir contre, punir ». Même sens dans *animaduertor* (Cic. = *cōsor*) ; *animaduertiō*.

Il y a, en outre, une série de formes où *animus* et *anima* sont indiscernables : *aequanimus* (= ἄριθμος) reformé d'après l'expression *aequō animō ferre*, *aequa-nimūtās* (et, à basse époque, *animaequis*, *animaequitās*) ; *magnanimus* = μεγάθμος, μεγαλύθμος, -θμος : sur ce composé et sur le groupe *magnitūdō animi*, v. U. Knoch, *magnitudo animi* Unters. z. Entstehung u. Entwicklung eines römischen Wertgedankes, Leipzig, Dieterich, 1935 ; *magnanimūtās* = μεγαλύθμος, -θμα (lat. d'Egl.).

*Animūs* a un correspondant exact dans gr. άνεμος. La racine, qui est dissyllabique, offre des formes verbales : skr. *dni-ii* « il souffle » et got. *uz-an-an* « expirer ». Comme dans άνεμος, *ani-mus*, la forme dissyllabique \**ana-* de la racine se voit, avec d'autres suffixes, dans skr. *ani-la-h* « souffle » et gall. *ana-dl*, m. irl. *anāl* « souffle » ; sur des représentants céltiques de \**anamō*, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr. II, p. 111. Avec vocalisme o, cf. sans doute arm. *holm* (gén. *holnoy*) « vent », qui pourrait reposer sur \**onə-mo*. Il faut citer, de plus, v. isl. *andi* « âme, esprit », *ond* « souffle ». Les mots slaves *ozati* « répandre une odeur » et *vonja* « odeur » sont plus aberrants pour la forme et pour le sens. — En latin, c'est le groupe de *spīrare*, *spīritūs* qui, au sens de « souffler, souffle (de la respiration) », a remplacé le groupe de lat. *anima*, skr. *dni-ii* « il souffle », etc.

anna : v. *annus*.<sup>1</sup>

*annepum* (-*pus*) : — *cratera, uas uinarium quod et gallēta, annapum, sc(l)alam*, CGL V, 564, 48. Germâni. Cf. *anaphus*.

*annōna* : v. le suivant.

*annus*, -I m. : an, année ; et dans la langue rustique « produit de l'année, récolte », e. g. *nec arare terram aut expectare annum*, Tac., Germ. 14 ; cf. *annōna*. Sans rapport avec *ānus* [*annus*] « anneau », malgré Varr., L. L. 6, 8. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 487.

Dérivés et composés : *annūs* : qui dure un an ; *annālis* : annuel (opposé à *mēnstruus*). Cf. le *clāuos annālis* « qui figebatur in parietibus sacrarum aedium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum », P. F. 49, 7 ; d'où *annālēs* (*libri*, irl. *annala*) ; *annūalis* : contamination en bas latin de *annūs* et de *annālis*, M. L. 486 ; *annārius* ; *-a lex dicebatur ab antiquis ea qua finiuntur anni magistratus capendi* », P. F. 25, 5 ; *annūtiūs* (Cael. Aur.) ; *annūtūm* (équivalent bas latin de *quotannus*) ; *anniculus* : d'un an (par opposition à *bitūs*), usité dans la langue des éléveurs et demeuré dans les langues romanes, M. L. 481 (sur cet adjetif, où la notation numérique de un reste inexprimée, v. Brugmann, I. F. 21, p. 1 sqq.) ; *annicellus*, M. L. 480 a ; *annōs* : πολυετής (poët.) ; *annōsitas* (tardif, St Aug.) ; *annōtūs* (cf. pour le suffixe *diūtūs*) : de l'année précédente, M. L. 485, cf. *annōtūs*, 484 ; *annō*, -ās : passer l'année (seulement dans Macrobe, à propos de *Anna Perenna* dans la formule *annare perennare*) ; *annūtūs* dans Schol. Hor., Epod. 2, 47, *horna uina*: *huius anni quod plebei dicunt annūtūm*, cf. plus bas *hocannūtūs* ; *annijer* (Plin.) : [plante] qui produit chaque année ; *annūtūs* : qui revient chaque année, M. L. 418 a ; *perennūs* (un doublet \**perennūs* figure dans le nom de la divinité *Anna Perenna* ; cf. *imberbus* et *imberbis*, etc.) : qui dure toute l'année (se dit, notamment, des rivières, des sources, etc., mais aussi d'autres objets : *auēs perennēs*, Plin. 10, 73), d'où « qui dure sans discontinuité, qui dure toujours », et ses dérivés ; *quotannūs* : de *quot annūs*, dont les éléments se sont soudés ; cf. *quot diebus*, *quot mēnsibus* ; *quot calendis*, Plt., St. 60 ; *biennūs*, *biennūm* ; *triennūs*, *triennūm*, etc. Cf. Priscien, GLK III 416, 22. Ce type d'adjetif, pour la série qui va jusqu'à quatre (*quadriennūs*), est, du reste, rare et tardivement attesté ; il se trouve en concurrence, au moins dans la langue de l'agriculture, avec le type *bitūs* (v. *hiems*) : Horace dit encore *bitūm merum*, C. I 19, 15, *quadrūnum merum*, ibid. I 9, 7, mais *uinūm quinque*, S. 2, 8, 47, ainsi que l'a noté W. Schulze. Cf. aussi *\*anteannūm* *aut antānō*, esp. *antaño*. Pour *sollēnnis*, v. ce mot.

A *annus* les Latins rattachaient encore les noms de deux divinités :

<sup>1</sup> *Anna Perenna* (*Peranna*) ou *Anna ac Peranna* (Varr., Men. 506) : déesse de l'année considérée dans son écoulement régulier et son retour périodique, dont la tête avait lieu au commencement de l'ancienne année, en mars ; cf. Ov., F. 3, 146, 523 sqq., qui en fait une déesse lunaire : *sunt quibus haec Luna est, quia mensibus impleat annum*, 657 ; cf. Macr., Sat. 1, 12, 5. Vieille divi-

nité italique dont le culte semble avoir eu peu d'éclat et dont la signification s'est rapidement perdue. Il se peut, toutefois, que *anna* soit un doublet de *anus* (avec la gémination de consonne propre aux hypocoristiques) ou qu'il ait été identifié avec ce mot. Dumézil (*Le festin d'immortalité*, p. 133) interprète *Anna Perenna* comme « la nourrice de l'immortalité », la personnification d'une « nourriture d'immortalité », mais le sens de *anna* « nourrice » est douteux ; le *anna nutrita* de CIL III 2012 est peu probant, et les noms propres *Annaeus*, *Annūs*, osq. *Anniei* (s) n'enseignent rien.

<sup>2</sup> *Annōna* : cf. *Bellōna*, *Pōmōna* ; déesse qui veille à la récolte de l'année (à remplacé *Anna*) et « récolte de l'année » elle-même, cf. Plin. 18, 320, *civilis et aequi patris familias modus est annona cuiusque anni uti (dē uīo)* ; spécialement « récolte en blé » et « approvisionnement en blé ; blé ». Cf. le *cūrātor annōnae* et les divers magistrats chargés de ce service. De là, *annōrūs* : relatif à l'annone, et *annōnō*, -ās (b. lat.) : nourrir. M. L. 483 a. Passé en got. *anno* « solde ».

Cf. got. *āpnām* (dat. plur.) traduisant ἐπαυτός une fois, et *ata-apni* « ἐπαυτός », de \*-atnī-*o* ; le sens ancien aurait donc été « année révolue », et ceci explique bien les emplois du mot latin. Si l'on admet en osco-ombrien le passage de \*-in- à \*-kn- il est naturel de rapprocher osq. *akenētē* « in annō », ombr. *acnu* « annōs », *pēraknēm* « anniculum » (pour la forme, cf. lat. *perennis*, *snake* « sollemnem ». Le latin n'a conservé aucun des anciens noms de l'année : \**wet-*, de gr. *Fētōs*, etc. (cf. toutefois *uetos*) ; \**en-*, de gr. *δι-εwōs* « de deux ans », etc. ; \**yēr-*, de got. *jer*, etc.

*ānōcatūm* n. : par en haut et par en bas. Mot tardif de la langue médicale, dérivé de la locution grecque ἄνω κάτω, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

*ānūila*, -ae f. : transcription tardive (Ambr., Muscio, Gl.) du gr. ἄνηκλη au sens de « jarret ».

*ānūīna*, -ae f. : *funis... quod ad malum antenna cons-tringūt*, Isid., Or. 19, 4, 7, « drosse ». Emprunt au gr. ἄνηκλη, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

*ānūīrō* : v. *quaerō*.

*ānsa*, -ae (graphie phonétique *asa* app. Probi, GLK IV 198, 9) f. : anse [de vase] ; et généralement tout ce qui sert à prendre, poignée, etc. ; a. *gubernāculi*, Vitr. 10, 8, 5 ; a. *rudentūm*, id. 10, 18, 2. D'où « prise, occasion » (cf. *ampla*). Ancien. — M. L. 490 ; B. W. sous *anse*.

Dérivés : *ānsula*, M. L. 491 ; *ānsātūs*, adjetif « muni d'anse », substantivé dans *ānsāta* : *iaculamentum cum ansa*.

*ānsa* répond à lit. *asā*, lett. *uosa* « anse (de pot) », cf. aussi v. pruss. *ansis* « crochet latéral » et v. isl. *as* « trou latéral pour passer le lien (d'un soulier) », de \**ansyō*, all. mod. *Öse*. Le sens initial a dû être « prise latérale permettant de saisir un objet ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest, comme *barba*, etc.

*ānsāriūs*, -a, -um adj. : employé substantivement dans *ānsāria*, *ānsārium* : droit d'octroi.

Latinité impériale. Semble dérivé de *ānsa*, mais le rapport sémantique n'est pas clair.



étymologique. *Anus* n'a de correspondant que dans v. irl. *āinne*, *āinne* « anneau », si toutefois ce dernier n'est pas un emprunt au latin, cf. Vendryes, *De hibernicis uocabulis*, p. 111.

**anxius** : v. *angō*.

**apage** : « écarte loin de moi », « fi ». Interjection de la langue comique empruntée au gr. ἀπαγε. M. L. 511 a. Cf. *age*.

**apalus**, -a -um : emprunt bas latin au gr. ἄπαλος sans l'aspiration, sauf dans Caelius Aurelianus ; et toujours joint à *ōnum* : (oeuf) mollet. Conservé dans les dialectes suditaliques, cf. M. L. 512. Dérivé : (*h*)*apalāre*, -is (*apalāre*) n. : cuiller pour manger les œufs (Aus.).

**ape** : — *apud antiquos dicebatur prohibe, compesce*, P. F. 21, 4. Les gloses ont aussi les formes *aperet* (l. *apit?*), *apere*. De *apiō*, *apere*?

**apenārii** : v. *apinae*.

**aper, apri** m. : 1<sup>e</sup> sanglier ; 2<sup>e</sup> poisson, peut-être le « verrat » de Nice. Ancien, usuel ; mais n'est guère conservé qu'en sarde, dans des dérivés. M. L. 513.

Dérivés : *aprinus* (rare, mais dans Varr.) ; *apru-* *gnus* (Plt.) et *aprūnus* (époq. imp.), *aprugineus* (bas lat.) ; *aprūrius* (Paul., Dig. 33, 7, 22) ; *apriculus* : poisson inconnu (= gr. ἄρπτος); *aprunulus* : marcassin ; dérivé d'*apri*, -īnis qui existe en ombrien : *abrunu* « aprōnem » et dans les noms propres du type *Aprōnius* (cf., toutefois, Schulze, *Lat. Eigenn.* 111, 124, v. Grienberger, IF 23, 348 ; Benveniste, BSL 32, 72) ; cf. aussi *apronia*, nom d'une plante dans Plinie 23, 27 : *uitis nigra, quam proprie bryoniam uocant, ... alii gynaecanthem aut aproniām* ; sur *\*aprgo* dans Ps. Apul., *Herb.* 98, 8 ; v. André, s. u.

**Aper** et ses dérivés ont fourni de nombreux noms propres : *Apra*, *Aprius*, *Apriānus*, *Apricius*, *Apri(u)lus*, *Apriclus*, *Apriđius*, *Apriñus*, *Aprilla*, *Apriñus*, *Apríñanu*, *Aprunculus*, *Aprulla*, *Apriō*, *Aprucius*, *Apriñius*, *Aprufenios*, *Apruclano* (dialectal), *Apelliūs*, *Aprāri*. Le nombre de ces cognomina prouve l'importance du sanglier dans la faune italique, et sans doute l'existence d'anciennes croyances.

Ombr. *apruk*, *abrok* « aprōs » et *abrunu* « aprim », *abrons* « aprōnes ». Ce mot se présente ailleurs, avec des formes divergentes, en grec avec une particule préposée *k-* dans *ἄρπος* (toutefois, ce rapprochement a été contesté, notamment par Sturtevant, *Indo-hitt. Laryng.* 48, 3, qui n'admet pas cette alternance *k/zéro* à l'initiale, pas plus ici que dans *os/costa*; *odium* : got. *hatis* ; *ōs/cōram*), en germanique avec vocalisme *e* : v. h. a. *ebur*, etc. (cf. thrac. *ēpōc* « bouc ») ; en slave avec vocalisme *e* et *o-* préposé : v. sl. *epir*, variations qui s'expliquent sans doute par un « tabou » de chasse. En indo-européen, le terme qui désignait le porc domestique servait aussi à désigner le « sanglier » ; v. lat. *sūs*.

**a) aperiō, -īs, -īi, aperūtum, aperiōre** : ouvrir (opposé à *operiō*, Cat., Agr. 161, 2, *semē stramentis... operito*, ... *deinde aperito*), par suite « découvrir » (sens physique et moral) « dévoiler ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 515 ; B. W. s. u.

Peu de dérivés : *apertus*, *aperte* ; *aperiō*, -īs (Plt. et

Arn.) ; *apertiō* ; *apertiō* (attesté à partir de Varro), *apertura* « ouverture », M. L. 516 ; *apertiūs* (Cael. Aur.) ; *aperilis*, création de grammairiens pour expliquer le nom du mois *Aprilis* ; *exaperiō*, rare, tardif.

**b) operiō, -īs, -īi, operūtum, operiōre** : fermer, couvrir ; tenir caché. De là : *operūtum* et *operculum* : couvercle, M. L. 6073.

Composés : *ad-aperiō* (depuis Varr. ; ni dans Cic. ni dans Cés., surtout de l'époque impériale) ; et surtout *cooperiō* (*cōperiō*) ; *cooperūtum*, *cooperculum* (*cō*-) n. ; *cooperōtūm* : couvercle, M. L. 2203-2206 ; d'où *dē*, *discooperiō* (Itala), M. L. 2659 ; *redoperiō* (id.), *percooperiō*.

*Aperiō*, *operiō* sont généralement considérés comme issus de *\*ap-ueriō*, *\*op-ueriō*, composés d'un simple *\*ueriō*, dont le correspondant existerait dans les langues balto-slaves : lit. *ūt-ueriu* « je ferme », *āt-ueriu* « j'ouvre » ; cf. le simple lituanien *ueriū*, *veri* ; v. sl. *vrg*, *vrēti* « je ferme ». Le sanskrit a un verbe avec infixe nasal *apar-* *nōti* « il ouvre », *apiñnōti* « il ferme ». Un substantif apparenté serait osq. *veru* « porte » (cf. ombr. *uerir* [abl. pl.] « porte », etc.). Mais le maintien de la sourde finale des préverbes *ap*, *op* devant voyelle serait unique en latin ; le traitement de *aperiō* contraste avec celui de *āuehō*, comme celui de *operiō* avec celui de *obuenō*. L'hypothèse a été contestée par Bréal, puis par Niedermann, IF 26, p. 50 sqq. L'explication de Niedermann par *\*at-ueriō*, lit. *āt-ueriu* ne rend pas compte de la sourde *p* plus que l'explication ordinaire. Étant donné que, comme l'enseigne M. Sommer, *Hdb*<sup>2</sup>, p. 221, *\*tiv-* initial a donné lat. *p-* (v. *pariēs*), on peut se demander si *\*-tū* intérieur appuyé n'aurait pas été traité de même et si, par suite, *\*ap-tveriyō*, *\*op-tveriyō* n'auraient pas abouti à *aperiō*, *operiō* ; on rapprocherait donc les verbes v. sl. *za-tvoriti* *άπεισαι*, *άπολέσαι*, *o(t)-tovriti* « ouvrir », cf. lit. *ūt-ueriu* « j'enclos ». Il est vrai que *\*tveriyō* n'est pas représenté en latin autrement que par *pariēs* et qu'il n'y a pas trace des *pp* géménés qu'on attendrait. Cas peu clair.

**apex, -īcis** m. : pointe, sommet (sens propre et figuré) ; e. g. Varr., RR. 1, 48, 1, *grani apex* ; spécialement partie supérieure du bonnet du flamme qui se compose d'une petite baguette entourée de laine ; cf. Serv., Ae. 2, 683, *apex proprie dicitur in summo flaminis pileo virga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est... modo autem summītatem pilei intellegimus*, et par suite le « bonnet » lui-même, tiare, mitre, etc., et « aigrette » ; « langue de flamme » (poét.) ; 2<sup>e</sup> dans l'écriture, trait vertical placé au-dessus des voyelles longues. M. L. 518.

Les anciens rattachent le mot à *apiō*, *apere* (cf. *urterō*) ; ce qui conviendrait assez si le sens premier est celui de « partie supérieure du bonnet » qu'on attache (*apiō*) avec un lien, cf. P. F. 17, 6 ; Fest. 222, 13. Mais il est impossible de décider si le sens général de « pointe » est primitif ou dérivé ; et, s'il est primitif, l'étymologie ancienne ne convient pas. Une étymologie étrusque est possible, cf. F. Müller, Z. Gesch. d. röm. Satire, Philologus 78 (1923), p. 265.

Dérivés : *apicātus* : coiffé de l'apex ; *apiculum* : *flum quo flamines uelutum apicem gerunt*, P. F. 21, 10 ; *apicūre* : *ligāre* (Gloss.), formé d'après *amicūre* ?

**apexabō** (-*xauð*, -*xað*), -īnis m. : sorte de boudin ou de hachis employé dans les sacrifices (cf. Arn. 7, 24). Étymologie populaire dans Varr., L. L. 5, 111, *quod in hoc facinome summo quiddam eminet, ab eo quod ut in capite apex, apexabo dicta*. — La finale rappelle *longāo*.

**aphorus**, -ī m. : *pisciculus qui proper exiguitatem capi non potest*, Isid. 12, 6, 40. Sans doute déformation populaire de *ἀφόρος*, autre nom de *ἀρύν* (v. *apua*), sous l'influence de *ἀφόρος*? V. Sofer, p. 11.

**apiāgō** : mélisse, *apiastrum*. Seulement dans Isid. 17, 9, 80, mais de type ancien ; v. Ernout, Philologica, I, p. 167 ; André, Lex., s. u.

**apiaster** (-īrum) : v. *apium*.

**apiastra**, -īe f. : guêpier ; *uocantur apiastrae, quia apes comedunt*, Serv., G. 4, 14. Correspond au gr. μέρψῳ « merops apiaster », all. *Bienenfresser*, v. Keller, *Tiere des Klass.* Altertums, p. 284.

**apica**, -īe f. : — *dicitur ouis quae uentrem glabrum habet*, P. F. 23, 31. Mot rustique, ne se trouve que dans Varr. et Plin. Gr. ἀποκο?

**apiae, -īrum** f. pl. : bagatelles, brimborions ; joint à *tricē* par Martial 14, 1, 17.!

Dérivés : *apinārius* (*ape*) & λ. Trebell. Gall. 8, 3 ; *apināriū*, -īris : εβαίοιογῶ (Gloss.).

Mot populaire, extrêmement rare et tardif. Cf. *ajan-* *nae*.

**apiō**, -īs, -īpi (conservé dans *co-ēpī*), *aptus*, *apere* : lier, attacher. Ne figure, en dehors des glossaires (e. g. P. F. 17, 7, *comprehendere antiqui uinculo apere dicebant* ; cf. *ape?*), que dans un seul exemple d'Ennius, A. 499 (var. *rapiunt*). L'adjectif *aptus*, qui a le sens de « attaché », propre et figuré, a pris une nuance laudative, « bien attaché à », cf. ἀρμοτος et *habilis*, et par suite « apte à », *aptus ad*, ou *aptus* et le datif. M. L. 566. Même évolution de sens dans le skr. *yukta*. De là le dénominatif *aptō*, -īs « appliquer, adapter » et « équiper », qui a eu en bas latin toute une série de dérivés, et un composé récent *adaptō*, cf. M. L. 563-566 ; *adaptus*, 146 ; *\*exadaptus*, 2929, et *expatire*, 2938 a, de *exaptus* déjà dans Lucilius. Le contraire de *aptus* est *ineptus* « imprudent, maladroit, sot », d'où *ineptia*, déjà dans Plaute, usité surtout au pluriel, *inepti* « sottises » et *ineptiō*, -īs.

*Apiō* a un inchoatif *apiscor*, -īris, *aptus sum* (pour la dérivation, cf. *faciō*, *pro-ficiſcor*) dont il existe un doublet actif *apiscor* chez les archaïques, cf. J.-B. Hofmann, *De uerbis... deponentibus*, p. 12, 32, 40 ; *apiscitur* est passif chez Plt., Tri. 367 : « s'attacher à », d'où « atteindre, obtenir ».

*Apiscor*, rare, quoique classique (Cic., T.-L.), a fourni les composés *adipiscor*, d'où *adepiō* (Cic.) ; *indipiscor* (et *indipiscō* ; aussi *indepisci*, P. F. 94, 18) ; *redipiscor* (Plt., Tri. 1022). *Indipiscor* a conservé la forme ancienne du préverbé *ind(u)* (cf. *indaudire*) de *end(o)*, sans doute sous l'influence de *adipiscor*, *redipiscor*, avec lesquels il se joignait naturellement, et aussi peut-être pour éviter une confusion possible du participe *\*in-ipiscor* avec l'adjectif *ineptus*. Mais le maintien de *ind-* donnait au verbe un aspect archaïque ; aussi a-t-il été éliminé de

la langue classique au profit de *adipiscor*, seule forme usuelle. De *indeptus* existe un dénominatif *indeptō*, -īs, cité par P. F. 94, 14.

Composés : *cōpula* de \**co-apula* ; *co-ēpī* (voir ces mots). Cf. aussi *apud*, *ammētum*.

Le groupe verbal de véd. parf. *āpa* « il a atteint, obtenu », aor. *āpat*, apparaît surtout au parfaict et à l'aoûriste ; ceci explique l'importance de *cōpī* en latin. Le présent skr. *āpnōtī* « il atteint » est déjà dans l'Atharvaveda ; il est secondaire, comme *apiō* et *apiscor* le sont en latin. Le hittite *epmi* « je prends » (3<sup>e</sup> sg. *epzi*, etc.) indique un ancien présent athénétique que donnait à supposer lat. *apiō*. Pour hitt. e représentant ē, cf. *eś* = gr. ἦσται, skr. *ās*. L'adjectif skr. *āptdāh* n'est pas ancien ; il ne se superpose pas à *aptus*. Le sanskrit a généralisé le représentant de l'ē conservé dans lat. *co-ēpī* ou d'un ancien ū que suppose arm. *unim* « je tiens, j'ai », de \**ōp-ne*, et le latin a tendu à généraliser le degré zéro attesté par lat. *aptus*. V. *apud*.

**apis**, -īs (gén. pl. *apum* ou *apium*, cf. Neue-Wagener, Form<sup>3</sup>. I 259, ce qui indique un ancien thème consonantique avec élargissement partiel en -ī, comme *canis*, *mēnsis*, etc., v. Ernout, Philologica, I p. 135 sqq.) f. : abeille. — Ancien, usuel. M. L. 525 ; B. W. sous *abeille*.

Dérivés : *apicula* (rare, mais déjà dans Plaute, Cu. 10), M. L. 523 ; *apiārius* : apiculteur, M. L. 522 ; *apiārium* : rucher (cf. Gell. 2, 20, 8), M. L. 521 ; *apiā-nus*, usité au féminin *apiāna* (ūua) « raisin affectionné des abeilles » ; *apicius* : même sens. V. aussi *apium*, *apiastra*.

Les dialectes indo-européens qui vont du slave à l'italo-celtique ont eu un nom de l' « abeille » inconnu aux autres langues : v. sous lat. *fūcus* ; ce nom était de la forme \**bhei*. Il n'est pas impossible que \**ap-*, \**api-*, supposé par le latin, ait quelque rapport avec ce mot. Mais on ne saurait préciser.

**apiscor** : v. *apiō*.

**apium**, -ī n. (*apius* à basse époque) : 1<sup>e</sup> ache des mārais (céleri, plante mellifère) ; 2<sup>e</sup> persil. Attesté depuis Virgile. Panroman, sauf roumain, M. L. 526 ; germ. : v. h. a. *epfi*, tch. et pol. *opich*, v. André, Lex., s. u.

Dérivés : *apiācūs* : d'ache ; *apiāna* : camomille (Ps. Apul.), cf. toutefois *apis* ; *apiaster* m. et *apiastrum* n. : mélisse ; *apiastellum* : renoncule, bryone ou couleuvre (se dit aussi *apium risus*) ; *apiātūs* : bouilli avec de l'ache, tacheté, moucheté (*de mensis citreis, ueluti grani congerie*) ; *apiōsus* : se dit d'une maladie du cheval « cuius et mens hebetatur et uisus », Vég. 1, 25, 3, 2 ; cf. 3, 10. On l'explique *sive quod apio curabatur, sive quod ui magica apii putabatur oriri?* Cf. aussi *petrapī* et *apiāgō*.

*Apium* est pour les Latins « l'herbe aux abeilles » et correspond, ainsi que *apiastrum*, au gr. μέλισφυλλον, μέλισθοφύλλον, cf. Pseud. Ap., Herb. 119 ; Varr., R. R. 3, 16, 10 ; et id., *ibid.* 3, 16, 13, *oporet domi serere quae maxime secuntur apes...* *apiastrum...*, etc. *Apiaster* est formé comme *oleaster*. La graphie *appium*, tardive, est sans valeur.

**aplūda** (*aplūda*), -īe f. : criblure, menue paille.

Mot sans doute non romain, rare et archaïque ; cf. Ernout, *El. dial.* 110 sqq.

**aplustra** (*-tria*) , -um n. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir de Lucain : *aplustre*) : aplustres, ornement de la poupe du vaisseau. Du grec ἀφλαστόν, peut-être par un intermédiaire étrusque. Terme uniquement poétique, attesté depuis Ennius jusqu'à Sidoine, mais ne se trouve ni dans Vg. ni dans Hor. Cf. pour la finale *ballista* et *ballistra*, *genesta* et *genestra*, *lepesta*, *lepistra*. Influence des mots en \*-trum, suffixe d'instrument, comme *trānstrum*?

**apocalama** : nom d'un vêtement de soie ou de coton dans Isid. 19, 22, 13. Inexpliqué ; v. Sofer, p. 31.

**apoculō**, -ās, -āre (variante *apocalō*) : mot d'argot que Pétrone, 62, 67, met dans la bouche d'esclaves ou d'affranchis. Se conjugue pronominalement : *ego me apoculo* « je décampe, je m'escrigne ». Origine inconnue. On l'a fait dériver de ἀποκαλώ (cf. *calō*) et aussi de ἀποκάλω ; d'autres en ont fait un dénominal de *ἀπ-* et *οὐλός*, d'autres en ont fait un dénominal de *ἀπ-* et *οὐλός* ; d'autres en ont fait un dénominal de *ἀπ-* et *οὐλός* (d'après le type du fr. *reculer*), mais la quantité de l'*u* est inconnue.

**Apollō**, -inis m. : emprunt ancien au gr. Ἀπόλλων, -ων, latinisé en -ō, -inis. Dérivés : *apollināris*, -e, -ria (herba) : morelle ; -neus (Ov.). Étr. *Aplu*, *Apulu*.

**apologō**, -ās, -āui, -āre : repousser ; dénominatif tiré de ἀπόλογος (déjà dans Rh. ad Her.) avec le sens de ἀπολογία, Sén., Ep. 47, 9. V. Hammarström, IF 1932, 140.

**apopores** (-peres) : citrouille. Mot espagnol, seulement dans Isid. 17, 10, 16. V. Sofer, p. 118, 163 ; Alesio, Riv. di Filol., 1938, 376 sq. ; André, Lex., M. L. 529.

**aporia**, -ae f. : emprunt tardif au gr. ἀποπλα « embarras », dont a été tiré le dénominatif *aporiō*, pep. *aporiātus* (= ἀπορούμενος, Ital.) ; d'où *exaporiō*.

**apostata**, -ae m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀποστάτης ; de là *apostatō*, -ās ; *apostatīx* f. ; *apostatīs*, -ās. M. L. 529.

**apostolos**, -īm. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀπόστολος, M. L. 580 a, et celt. : irl. *apstal*, brit. *abostol*. Dérivés : *apostola* f. ; *apostolatus*, -ūs m. ; *licus*, M. L. 530.

**apostōma**, -ae f. : abcès. Emprunt vulgaire et tardif au gr. ἀπόστημα, avec passage à la 1<sup>re</sup> déclinaison, changement de genre et influence des mots en -ωμα (*carcinoma*, etc.). V. Sofer, p. 152, n.

**apothēca**, -ae f. : magasin à vivres ; cellier. Emprunt au gr. ἀποθήκη, déjà dans Varr. et Cic. De là : *apothēcarius* ; *apothēcō*, -ās. M. L. 531 ; B. W. sous *boutique*.

**appellō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : s'adresser à, en appeler à (cf. Enn. : *hominem appellat*, Sc. 50), appeler, puis, par affaiblissement, « nommer, désigner ». Usité de tout temps ; panroman, sauf roumain. M. L. 542.

Dérivés et composés : *appellatiō* (class., équivalent de *proscōtiō*), *appellātor*, *tōrius* ; *appellatiūs*, calque de προσχωρικός ; *appellitō*, -ās (rare, époc. imp.) ; cf. *nōminātō*.

**compellō** : adresser la parole à, interpeller (souvent dans la prose classique avec une nuance de blâme ou

d'insulte, d'où le sens de « accuser ») ; *compellatiō* « reproche, réprimande ».

**interpellō** : interrompre par la parole : Plt., Men. 1121, *si interpellas ego tacebo* ; interpeller. S'emploie comme synonyme de *interrumpō* avec le sens de « troubler dans l'exercice de » ; *i. alqm in iure suo*, Cés., B. G. 1, 44 ; se dit aussi des choses : *i. iam partam uictoriam*, id., B. G. 3, 73. Comme *interdicō*, peut être suivi d'une compléte introduite par *nē*, *quīn*, *quōminus*.

Composés à préverbés d'un intensif-duratif en -ā, \**pellō*, -ās, en face de *pellō*, -īs, à valeur moyenne « se pousser vers, se diriger » (cf. *laūs*, -ās, en face de *laūs*, -īs) ; *pellō*, -ās n'existe que dans des composés comme *occupō*, *edūcō*, -ās, en face de *capitō*, *dūcō*, -īs. La spécialisation de sens les a vite détachés du simple *pellō*, -īs.

**appendix**, -īcis f. : épine-vinette : *spina et appendix appellata, quoniā bacis puniceo colore in ea appendices uocantur* (Plin. 24, 114). V. *pendō*.

**appiānum** (*mālum*) : variété de pomme obtenue par un certain Appius, cf. Plin. 15, 49. M. L. 546 b ; B. W., *api*.

**apricus**, -ā, -um : exposé au soleil, ensoleillé (dès Varro, qui l'oppose à *opācius*). Rapproché par étym. pop. de *aperiō* « a sole apertus », dit P. F. 2, 6. M. L. 561 ; B. W. sous *abri*.

Dérivés : *apricitās* (Col.) ; *apricor*, -āris (et *apricō*, -ās à basse époque, cf. M. L. 560), « réchauffer, se réchauffer » et ses dérivés.

Sans correspondant net.

**aprilis**, -īs m. : avril ; second mois de l'ancienne année romaine. Sans doute adjetif substantivé. Étym. pop. dans Varr., L. L. 6, 33 (*mensis dictus secundus... a Venere quod ea sit* 'Αφροδίτη, *magis puto dictum quod uer omnia aperit* ; Macr., Sat. I 12, 14, *Aprilem... quasi aperilem*, et Sén., Ep. 67, 1, *uer aperire se coepit*. — Panroman, M. L. 562, et celt. : irl. *april*, brit. *ebrill*. De là les noms propres de petites gens : *Aprilis*, *Aprilianus*, *Aprilina*.

A. Cuny, MSL 14, 286, rapprochant *quintilis* et *sextiālis*, a supposé qu'*aprilis* serait un dérivé du mot indo-européen attesté par skr. *āparah* postérieur (par rapport à un seul autre), second », got. *afar* « après ». Étymologie contestée par M. Benveniste, qui suppose, avec Stowasser, W. Stud. 31, 146, qu'*aprilis* remonte à étr. *aprū* emprunté lui-même au gr. ἄφρο hypocrithistique de Αφροδίτη, v. BSL 32, p. 68 seqq., hypothèse appuyée par Eva Fiesel, qui rapproche la dérivation du nom du mois de mai en étrusque : *Amphiles* de *\*ampile*, v. St. Etruschi 7, 295-297, et par l'étude de S. P. Cortsen, Glotta, 1938, 26, 270. On a supposé aussi que *aprilis* dériverait de l'étrusque *aplū* « Apollo », avec dissimilation. Mais il resterait à expliquer l'introduction de ce nom étranger dans les noms de mois romains.

**apsis** : v. *absida*.

**aptus** : v. *apiō*.

**apua**, -ae f. : menuise. Emprunt ancien, latinisé, au gr. ἀφόνη. Cf. Plin. 31, 95 : *apuam nostri, aphyen Graeci uocant*, M. L. 520. Cf. *aphorus*.

**apud** (*aput* ; formes dialectales *apor* (P. F. 24, 12),

*apur*, ainsi en territoire marse *apur finem*, CIL I<sup>2</sup> 5, cf. Mar. Vict., GLK VI 9, 17 ; cf. *ad*, *ar* ; les glosses ont aussi *ape* : παρά, CGL II 21, 40) : auprès de, chez, dans ; sens physique et moral : *apud* sé esse (contraire de fr. « être hors de soi »). Uniquement préposition ; ne s'emploie ni comme préverbe ou premier terme de composé, ni comme adverbe, ce qui prouve le caractère relativement récent du mot dans l'emploi qu'il occupe ; et, en effet, il n'a de correspondant nulle part, pas même en osco-ombrien. Il s'agit peut-être d'une forme nominale se rattachant à la racine de *apiō*, et dans laquelle l'emploi prépositionnel se serait développé comme dans *penes* et, plus tard, dans le bas latin *casus* (= chez ; v. *casa*) ; mais le détail de la forme n'est pas expliqué (participe parfait n. \**apuot*, \**apuot*).

Depuis Lucilius, les grammairiens latins différencient *ad*, *in*, *apud*, *penes* ; ainsi Scaurus, GLK VII 30, 18 (d'après Varro) : *ad et apud accusatiue sunt praepositiones, ut accede ad me* ; « qui domi nati sunt apud me » (cf. Servius, A. e. 1, 24) ; et VII 31, 7 : *item uitios dicuntur et senatum habere apud aedem Apollinis* *quod in aede Castoris dici oportet* ; et Ulpini, Dig. 50, 16, 63 : « penes te » *aplūs est quam apud te* ; nam « apud te est quod ambi qualiter qualiter a te teneatur » ; *penes te est quod quadam modo possidetur* ; cf. P. F. 20, 19.

Régulièrement construit avec l'accusatif et employé — le plus souvent près de noms de personnes (cf. toutefois *apud aedem*, SC Bac. ; *apud oppidum*, Cés., B. G. 2, 7, 3 ; *apud Anienam*, Cic., Mur. 84) — quand la phrase ne comporte pas d'idée de mouvement, on le trouve en latin vulgaire avec l'ablatif, ainsi Ital., Matth. 19, 26, *apud hominibus* (= παρὰ ὑθέρων), ou avec des verbes de mouvement ; ainsi Sall., Hist. 1, 119, *ille Conisturgim apud legiones uenit* ; Ital., Gen. 43, 9, *si non adduxero eum apud te* (= gr. πρός σε), v. Anders Gagner, Eranos, vol. 26. En Gaule, *apud* s'emploie au sens de « avec » ; ainsi Querol., p. 22, *iste qui apud me est locutus*, cf. ALLG 2, 26. Attesté de tout temps ; mais appartient plutôt à la langue familiale. M. L. 567 ; v. B. W. sous *avec*.

**aqua**, -ae f. (*acua* CE 930, 2, *acqua* blâmé par l'App. Probi ; cf. Lucr. 6, 552 et 1072, qui en fait un trisyllabe) : eau, considérée comme élément, cf. Cic., Ac. 1, 26, *aer... et ignis et aqua et terra prima sunt* ; le plus souvent jointe et opposée au feu, cf. *igni et aquā interdicere*, et l'usage religieux signalé par Varro, L. L. 5, 61, suivant lequel l'époux accueillait l'épouse au seuil de sa maison avec le feu, élément mâle et créateur, et l'eau, élément femelle : *igitur causa nascendi duplex : ignis et aqua*. *Ideo ea nuptiis in limine adhucentur, quod coniungū hic, et mas ignis, quod ibi semen, aqua femina, quod fetus ab eius (h)umore, et horum uincuntis uis Venus* ; cf. les références de Goetz-Schoell ad loc. Quelquefois aussi *aqua* est joint à terra : *aquam terram poscere*. Pour le genre, cf. Meillet, Ling. gén., p. 218. Le caractère originairement animé et divin de *aqua* apparaît aux épithètes qu'on y joint : *ad aquas lene caput sacrae*, Hor. C. 1, 1, 22 ; *nec castas pollue... aquas*, Ov., F. 2, 174, etc.

Les poètes usent indifféremment de *aqua* et de *unda* ; ainsi, Ov. écrit, M. I 432, *cum... sit ignis aquae pugnat*, en face de F. 4, 788, *sunt duo discordes, ignis et unda, dei* ; Tr. I 8, 1, *unda dabit flamas et dabit ignis aquas*.

Toutefois, *unda* désigne plutôt l'eau considérée dans sa mobilité ; dans le dernier vers d'Ovide cité, *unda* est joint à *flammas*, l'élément jaillissant du feu. La comparaison des dérivés de *aqua* et de *unda* fait bien ressortir la différence de sens : *aquāri* veut dire « faire de l'eau, s'approvisionner d'eau », *aquōsus* « aqueux », *undāre* « être ondoyant, ou agité » (en parlant des flots), *ex-undāre* « déborder », *undōsus* « aux flots agités ».

Le pluriel *aqua* s'emploie lorsque l'on considère les parties constitutives de l'eau, e. g. Vg., G. 4, 410, *aut in aquas sunt dilapsus abībit*, ou les différentes sortes d'eaux (ainsi Sén., NQ. 3, 23), ou les eaux courantes, animées et divinées, Varr., L. L. 5, 71, *a fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei ut Tiberinus ab Tiberi* ; cf. *aqua* perennēs (qui se renouvellent sans cesse), *decorus aquarum*, Lucr. 5, 263. Aussi *Aqua* est-il constant dans les désignations de noms de lieux (où se trouvent généralement des eaux jaillissantes et qui sont l'objet d'un culte, cf. Thés. II 353, 47 sqq., 363, 59 sqq.). *Aqua* désigne aussi l'ensemble des eaux. Eleg. in Maec. 101, (*hieme*) *conglaciens aquae* ; les pluies : T.-L. 24, 9, 6, *aquae magnae bis ex anno fuerunt, Tiberisque agros inundauit*. — *Aqua* est plus fréquent chez les poètes ; le pluriel est plus concret. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 570 ; B. W. s. u.

Dérivés : *aquor*, -āris : s'approvisionner d'eau, et *aqueiō*, M. L. 578 ; *aquātūs* : mêlé d'eau ; *aquōsus* : aqueux, M. L. 588 ; *aquālis* : plein d'eau, à eau. — Subst. *aquālis* m. : pot à eau, M. L. 572 a ; *aquāriūs* : à eau ; *aquāriūs* m. : porteur d'eau, magistrat préposé au service des eaux, verseau (signe du Zodiaque) ; *aquāriolus* (-i dicebant mulierum impudicarum sorridi adseculares, P. F. 20, 24) ; *aquārium* : réservoir à eau, évier, M. L. 576 ; B. W. s. u. ; *aquāliculus* (-um) ; -ī : panse, ventre ; *aquāticus*, *aquātilis* : aquatique ; *aquātilia* n. pl. : tumeurs aqueuses ou hyatides ; *aquātentus* (formé d'après *uinolentus*), M. L. 585 ; *aquola* (*acula*), -ae f. : filet d'eau (diminutif).

Composés en *aqui* dont certains formés sur le modèle de composés grecs en ὑδρ- : *aquiducus* (-dux) = ὑδραγός, Cael. Aur. ; *aqifolium* « hour » ; cf. *acri* ; *aquifuga* = φεύροδρός, id. ; *aquigenus*, -a, -um (Tert., cf. *terrigenus*) ; *aquiductus*, *aquiductum* = ὑδραγώνοι *aquivergium*, endroit où l'eau s'écoule (Gram.), composés tardifs ; la langue classique ne connaît que le juxtaposé *aqua ductus* ; cf. aussi M. L. 581, \**aquiductum* ; *aquilez*, -īcis, -legus m. : sourcier ; *aquilicium*, -ī (aqua-licium) : sacrifice pour obtenir de la pluie ; *aquaemanūle* (*aquimanūle*, *aquamanile*, *aquimanūrum*) : aguia, M. L. 572 ; v. *mānō*. Cf. aussi *aquagium*, terme de droit, synonyme de *aquae ductus* ; *aqua(m)e mola* (Gloss.) : ὑδρόπνη, plante.

Les langues romanes supposent aussi, M. L. 573, \**aquāna* ; 579, \**aquatōria* ; cf. en outre 147, *adaquāri* ; 4336, *inaquāre* ; 2399, *exaguāre* ; en germ. *aquaeductus* (formes modernes) et *aquārium*, v. h. a. *ahāri*.

*aqua* a son correspondant exact en germanique : *got. ahwā* « *ποταμός* », etc., et semble se retrouver en celtique, mais seulement dans des noms de lieu. Le germanique offre, d'autre part, un dérivé attesté par v. h. a. *ouwa* (all. mod. *Aue*) « prairie marécageuse, ile », et le nom propre *Scandin-auiā* ; le dérivé v. isl. *ægir* « mer, dieu de la mer », avec un ancien *æ* initial, donne à penser

que l'a de lat. *aqua*, got. *ahwa* représenterait un i.-e. \**ə* ("ēkʷ/\*skʷ-). Si ce mot ne se retrouve pas ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard : tandis que le nom désignant l'« eau » en tant que chose est commun à tout le monde indo-européen (v. sous lat. *unda*), les noms de genre essentiellement animé qui désignent l'« eau » en tant qu'il est actif — et divin — n'ont qu'une faible extension dialectale. Il y a ce mot, commun au latin et au germanique ; un autre mot, indo-iran. \*āp-, souvent employé au pluriel (véd. *āpah*, etc.) comme lat. *aquae*, a des correspondants en Baltique ; cf. *amnis*. — Il n'est pas accidentel que le nom germanique du « dieu de la mer » appartienne au groupe de got. *ahwa*, lat. *aqua* désignant originarialement l'« eau » en tant qu'il est actif.

*aquila*, -ae c. : 1<sup>e</sup> aigle (oiseau, étoile ou enseigne), cf. *fulua...* *auis* d'Ovide, F. 5, 732 ; 2<sup>e</sup> aigle de mer ou mourine (sorte de râie). Dérivés et composés :  *aquilinus* ;  *aquilifer*. — Ancien. Panroman. M. L. 582 ; irl. *aicil*. Cf. peut-être aussi  *aquileia* : ancolie, M. L. 583, et B. W. s. u. Cf. *Aquilonia*?

Le nom de l'« aigle », le premier des oiseaux, et qui avait un caractère religieux, varie d'une langue indo-européenne à l'autre et résulte surtout d'arrangements relativement récents. V. *aquila*.

*aquilex* : v. *aqua*.

*aquilō*, -ōnis (et *aquilus*, cf. Thes. II 376, 9 sqq.; M. L. 586 et 587) m. : aquilon. Le nom complet est *aquilō ventus* (cf. Nep. Mi. 1, 5; P. F. 20, 14, *aquilo ventus a uehementissimo uolatu ad instar aquilae appellatur*). On voit par Festus que les anciens rattachent *aquilō* à *aquila* et non à *aquilus* comme le font les modernes. Ce sont les anciens qui ont probablement raison ; *aquilō* n'est pas le vent sombre ; il est qualifié de *clarus* par Vg., G. 1, 460, par opposition à *nigerrimus austus*, 3, 278 ; cf. Thes. II 376, 48 sqq. L'explication rapportée par Isid., Nat. rer. (Südt., p. 229 Reiff.), *aquilo*, qui et *boreas vocatur, ex alto flans gelidus atque siccus et sine pluvia, qui non discutit nubes sed strigunt*, paraît avoir été inventée dans sa dernière partie pour rattacher coûte que coûte *aquilō* à *aquila*.

De là : *aquiloniūs* ; *aquilonālis* (*aquilonāris* ap. Aug.) formé d'après *septentrionālis* ; *aquiloniānus* (b. lat.) ; *aquilonēgen* (Aus.).

Le rapprochement avec un mot baltique, lit. *āklas* « aveugle », etc., n'explique guère la forme et pas du tout le sens (Meillet). — Cf., toutefois, *xauklas* « vent du nord-est », lat. *cæcus* ?

*aquilus*, -a, -um adj. : brun noir. Rare ; archaïque et postclassique. Les anciens le rapprochent de *aquila* et en font un dérivé de *aqua* (d'après *nūbilis*, *nūbēs*) ; ainsi Festus : *aquilus color est fuscus et subniger, a quo aquila dicta esse uidetur... aquilus autem color est ab aqua nominatus. Nam cum antiqui duos omnino naturales nossent, i. e. album et nigrum, interuenier autem est quoque, qui ita neutri similis est, ut tamen ab utroque proprietatem trahat, potissimum ab aqua eum denominarunt, cuius incertus est color*, P. F. 20, 7. Composé *subaquilus* (en jeu de mots avec *subuolturius*, Plt., Ru. 422). L'explication par *aqua* rend mal compte du sens de l'adjectif ; on ne voit pas pourquoi l'eau aurait été prise pour désigner une couleur tirant sur le noir (Plaute applique

*aquilus* à une négresse). Peut-être à rattacher à *aquila*, l'aigle étant l'oiseau sombre, *ἀετοῦ μέλανος*. II. Φ 252. Les adjectifs désignant la couleur sont souvent empruntés à des noms d'animaux, et réciproquement ceux-ci peuvent être désignés par le nom de leur couleur, cf. *columba*.

ar : v. ad.

*āra*, -ae f. (ancienne forme *āsa*, cf. Macr., Sat. 3, 2, 8, qui cite Varro, et Serv. auct. Ae. 4, 219 ; osq. *aaas* « *ārae* », ombr. *asam-ař* « *ad āram* ») et peut-être hitt. *haššas* « foyer » : autel (premier sens sans doute), « foyer de la divinité », par opposition à *focu*, cf. l'expression *pro aris et focis*. Conservé seulement dans quelques parlars judéo-romans, cf. M. L. 586 a. ¶

Dérivés : *ārula* ; *āralia*, -ium, CIL VIII 1992.

Les grammairiens anciens distinguent *āra* de *altāre*, ainsi Varro dans Serv. auct., B. 5, 66, *Varro dis superis altaria, terrestribus aras, inferis focos dicari adfirmat* ; cf. Vg., ibid., *en quattuor aras : ecco duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebo*. Le dieu reçoit les *altaria*, réservés aux grandes divinités ; Daphnis n'a que des *ārae*, terme général désignant un autel quelconque. Italique, commun, usuel. Mais a disparu devant *altāre*.

Cf. *ārēo* ?

*ārāneā*, -i m. (gén. *ārānei*, trisyllabe, Lucr. 3, 383) ; *ārānea*, -ae f. : araignée. Ancien, usuel. *Arāneus* est la forme ancienne ; le féminin *ārānea* est réservé pour la toile ou le fil de l'araignée et, par extension, une espèce de fil très fin, et ne désigne l'animal qu'à partir de Catulle, en poésie, et seulement à partir de Fronton, en prose. Toutefois, Cicéron a le diminutif *ārāneola* (en face de *l'ārāneolus* du Culex). L'italien a les représentants des deux formes : *ragnu* et *ragna* ; le français et l'espagnol n'ont que le féminin : *araigne* (v. B. W. sous *araignée*) ; *araña* ; les deux diminutifs sont également représentés en roman, cf. M. L. 593-596. *Arāneus* désigne aussi la « vive » (poisson) ; adjectif joint à *mūs*, la musaraigne (*μυράνη*), M. L. 5765 ; *ārānea*, une maladie de peau : *ārānea uerrina* (= gr. *χερύπλαξ* ou *λευχή*), v. B. W. *rogne* ; cf. *mus araneum* (sic, cf. *ārāneum* dans Phédre), *cuius morsu aranea*, Isid. 12, 3, 4 ; v. Sofer, p. 16, 170.

Dérivés : *ārāneōsus* : couvert de toiles d'araignée ; *ārāneāns* (Apul.).

*Arāneus*, *ārānea* n'ont de correspondant qu'en grec : *ἄράχνη* « araignée », *ἄράχνων* « toile d'araignée », *ἄράχνατος* « d'araignée » et *ἄράχναι* f. « araignée ». La ressemblance est trop étroite pour qu'on ne voie pas dans le mot latin un emprunt au grec ou, du moins, un emprunt à une langue inconnue fait indépendamment dans chacune des deux langues. L'objection que *ārāneus* s'explique en partant de \**arak-s-n* (cf. Benveniste, *Origines*, p. 101) n'est pas décisive ; les mots de ce type, essentiellement populaires, admettent des dérogations à la phonétique normale, comme le montrent les formes romanes elles-mêmes. Le rapprochement de *ἄράχνη* « filet » souvent proposé n'explique pas la forme grecque. Le mot a pu s'introduire avec la légende d'Arachné.

*arbiter*, -tri m. : 1<sup>e</sup> témoin (qui par son arrivée assiste à une chose ; souvent joint à *testis*, e. g. Cic., Q. Rosc. 38 ; T-L. 21, 10, 3) ; cf. Plt., Mer. 1005, *eamus intro* ; non

*utibilest hic locus, factis tuis, dum memoramus, arbitri ut sint qui praeterant per vias* ; 2<sup>e</sup> arbitre choisi par les deux parties (sens aussi anciennement attesté que le premier), juge (*arbītrālis*, -e), et par suite, « maître de la destinée de ». Ancien (Loi des XII T. 7, 2, 2 ; 12, 3), usuel, classique. Les sens se retrouvent dans *arbītrium* : 1<sup>e</sup> fait d'être témoin (sens non attesté avant l'époque impériale, où il peut être dû à une affectation d'archaïsme) ; 2<sup>e</sup> arbitrage, sentence arbitrale et « pouvoir de décider de » ; *liberum arbitrium* attesté à partir de T.-L. ; cf. Thes. II 411, 76 sqq., ce qui explique le sens de « arbitraire » qu'a l'adjectif *arbītrārius* à partir d'Aulu-Gelle. Conservé dans les langues romanes. M. L. 565.

Autres dérivés : *arbītror*, -āris (*arbītrō* archaïque) : 1<sup>e</sup> observer, épier, être témoin de ; 2<sup>e</sup> arbitrer, estimer (*dē arbītrō*) ; et dans la langue commune, par une généralisation et un affaiblissement de sens identiques à celui de *cēsēo*, *dūco*, *puō*, etc., « juger, penser ». Tér., Haut. 990, *an tu... esse illum iratum putas? — non arbītror*. De là : *arbītrātor*, -āris (tardifs, forme avec haplographie *arbītrīz*, CIL VI 10128) ; *arbītrātus*, -ās m. : arbitrage, pouvoir de décider, volonté, jugement. M. L. 604.

Le seul rapprochement qui semble s'imposer, celui avec ombr. *ārputrāti* « *arbītrātū* », n'éclaire pas le mot latin. *Ar-* peut être une forme dialectale de *ad*. Le rapprochement avec *baētō* est douteux.

*arbōs* (*arbōr*), *arbōrīs* f. : arbre ; mât ; arbre de presoir. Sur *arbōr* « monstre marin ? » v. de St Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u. Ancien thème en -s ; cf. *arbōsem*, P. F. 14, 9 ; *arbōses*, F. 280, 9. Seul féminin de ce type ; cf. le type voisin *Cerēs*, -ēris. *Arbor* est une forme récente créée d'après les cas obliques lorsque s'intercalique se fut sonorisé en latin. L'*ō* du thème est confirmé par le dérivé *arbustus* ; cf. *onus* (ancien \**onos*), *onustus*, *uenus* (ancien *uenos*), *uenustus*, etc. Le genre féminin s'explique facilement : l'arbre, considéré comme un être animé, est « la productrice » des fruits. Toutefois, en bas latin, à partir de l'Italia, il apparaît masculin, sans doute sous l'influence des autres mots en -*or*, -*ōris* et aussi des noms d'arbres en -*us*, du type *fāgus*, qui avaient abandonné pour le masculin l'ancien genre féminin ; cf. Thes. II 419, 61 sqq. C'est le masculin qui est le plus répandu en roman ; seuls le logoudorien et le portugais ont le féminin. Pourtant, en français, la forme même du mot « arbre », avec sa terminaison par un *e* muet, tend à le faire passer de nouveau au féminin : « la belle arbre ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 606 ; B. W. s. u. et germ. v. h. a. *albar*, etc.

Dérivés en *arbōs* et en *arbōr* (ces derniers plus récents) : 1<sup>e</sup> *arbōscula* : jeune arbre (d'où *arbōsculosus* dans les Gloses) ; \**arbōscellum*, M. L. 608 ; *arbōscellus* (Gl. Reich.) ; *arbōstus* : planté d'arbres ; d'où le n. *arbōstum* : bosquet, pépinière (le plus souvent au pluriel *arbōsta* (*loci*), cf. Gell. 17, 2, 25, *arbōreta*, *ignobilius arbōrum* : *arbōsta celebratīs*) ; puis « jeunes arbres » (comme il y en a dans les pépinières) ; surtout poétique dans ce sens, Vg., B. 4, 2, *non omnis arbōsta iuuant humilesque myricae* ; d'où à très basse époque *arbōsta*, -ae (Greg. Tur.).

2<sup>e</sup> *arbōreus*, M. L. 607 a ; *arbōrīcia* (Gloss.) : « cor arbōris » ; sans doute n. pl. d'un adjectif \**arbōrēus* ;

*arbōrāns* (Gloss.) : δενδρίτης ; *arbōrārius*, -a, -um, et subst. = δενδροκόμος) ; *arbōrātor* : qui taille les arbres ; *arbōrēsō*, -is (Plin.) : devenir arbre ; *arbōrētū* : vergé (cf. plus haut), M. L. 607 ; *arbōrōsū* : δενδροειδῆς.

Aucun rapprochement net. Le latin n'a pas trace du nom indo-européen de l'arbre, représenté par hitt. *taru*, i. e. *dāru*, *dru*, got. *triu*, v. sl. *drēv*, gr. *δρῦς*, etc. V. C. D. Buck, *Dict. of sel. Synonyms*, p. 48, s. u. *Tree*.

*arbōtūs* (*arbōtūs*, graphie des manuscrits de Lucrèce, concordant avec certaines formes romaines, cf. M. L. 610), -īf. (pl. n. *arbōta*, -ōrum d'après Phocas, GLK V 426, 18) : arbousier. S'y rattache : *arbōtūm* (-bi), -īn. n. : arbouse ; *arbōtēus* : [d']*arbōtēus* ; M. L. 609 ; B. W. s. u.

Sans étymologie ; un autre nom est *unēdō*. V. Berold, *Linguistica Storica*, 2<sup>e</sup> éd., p. 174.

*arcēa*, -ē f. : coffre, boîte, caisse, surtout à argent : *arcēa publica* qui s'oppose à *fiscus* ; catchot, cercueil, chêneau ; dans les langues techniques : borne, batardeau, chêneau ; dans la langue de l'Église : « arche » (= gr. κιβώτιος). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain ; passé également en got. *arka*, en germanique, et de là en slave. M. L. 611 ; B. W. s. u. ; irl. *arc*, britt. *arch*.

Dérivés : *arculus* : *putabatur esse deus qui tutelam gereret arcaram*, P. F. 15, 9 ; *arcula*, *arcella*, *arcellula* : coffret, bière, M. L. 615 ; *arcānū* : actif et passif « caché, secret » et « discret, qui cache » ; dans la langue religieuse, « mystérieux, magique » ; *arcānum* : mystère ; *arcāriū* : de caisse ; *arcāriū* m. : caissier ; *arculāriū* (Plt.) : porteur de coffret ; *arcera* (arch.) : chariot couvert (d'après *cumera*?). Cf. aussi \**arcile*, M. L. 615.

Sans doute apparenté à *arcēō* (cf. *Parca et parco?*) : *arcā quod arcebantur fures ab ea clausa*, Varr., L. L. 5, 128.

*arcēō*, -ēs, -ūl, -ēre : 1<sup>e</sup> contenir, maintenir. Sens qui paraît le plus ancien, encore attesté dans les textes, cf. Enn., dub. 2 ; Cic., Rep. 17, N. D. 2, 136, où le verbe est joint à *continēre*, de même que *coercēre*, N. D. 2, 58 ; P. F. 14, 2, *arcere est continere*. Mais l'emploi dans cette acceptation est rare, inconnu même de la prose courante et de la langue parlée. — 2<sup>e</sup> maintenir au loin, écarter (= *continēre* ; cf. le fr. « contenir l'ennemi ») : *arcere prohibere est. Similiter abarcel, prohibet. Porcet quoque dictum ab antiquis, quasi porro arcet*, P. F. 14, 24 et 244, 7. Sens dérivé et de beaucoup le plus fréquent. De là, *arcula* : *dicēbatur quis quae in auspiciis aliquid uetabat fieri*, P. F. 15, 11. Pas de substantifs dérivés. — Composés : *abarceō*, qui, en dehors des glossaires, ne figure que dans une inscription, CIL XIII 485 ; *porceō*, de \**po-arcēō* (même préverbe que dans *pōnō*), rare et archaïque (exemples dans Nonius 159, 38). *coerceō* : contenir, enfermer, d'où au sens moral « réprimer, réfréner » (cf. *continēō*, *cohēbēō*) ; *coercitiō*.

Pour *exerceō*, v. ce mot. A *arcēō* se rattache *arcīfinius* ; *arcīfinālis*, adjectif joint à *ager* : [champ] conquis sur l'ennemi « *ab arcēndis finibus* », dit Varron, au témoignage de Frontin, Grom. 6, 1, qui le définit encore « *qui nulla mensura continentur. Finitur secundum antiquam observationem fluminibus, fossis, montibus, arboribus ante missis, aquarum diuer-*

*giis, et si qua loca a uetero possessore potuerunt optineri.* Cf. encore *arcifinium*, -ī n. : borne d'un champ ; *arca* finalis.

Pour *lupercus*, v. ce mot.

*Arceō* est à rapprocher de gr. ἀρκέω (aor. hom. ἥρκεσα, ἥρκεσσα) « j'écarte, je protège ». Le groupe de arm. *argel* « empêchement », *argelum* « j'empêche » (aor. *argēti*) concorde aussi pour le sens ; mais le suffixe *-el-* ne se retrouve pas en latin.

Quant à lit. *rakineti* « fermer »; *rāktas* « clef » et v. h. a. *rigil* « verrou », la forme et le sens sont éloignés, et le rapprochement ne s'impose pas.

*arcera* : v. *arca*.

*arceraca*, (-laca) f. : sorte de vigne que Pline, N. H. 14, 35, assimile à l'*argitis* de Vg., G. 2, 99?

*arcessō* (*accersō*, *adcersō*), -īs, -īū (-īi), -ītūm, -īre : faire venir, aller chercher, mander, et spécialement « citer en justice »; « rechercher ». Dans les manuscrits, la répartition de *arcessō* et de *accersō* dépend des habitudes des copistes, cf. Thes. II 448, 67 sqq.; Plaute semble jouer sur les deux formes, Tru. I 130, *quem arcessis? Achilinem*, et Mo. 509, *uiuom me accersunt Achteruntem mortui*; dans les inscriptions, *arcessō*, cf. CIL I<sup>a</sup> 235, *arcessit* (Fasti Praenest.). Sur l'essai d'une différenciation des deux formes, cf. Vellius Longus, GLK VII 71, 17 : « *arcesso* » et « *accerso* » *putauerunt quandam differentiam esse, ut i accerso si uoco, tractum ab acciendo, a recesso summuo, ab arcendo tractum. Sed errauerunt: « accerso » enim pro eo quod est arcero numquam positum est. Verum quod putant litteram obstare significacioni errant: d enim non minus in r litteram transit quam in c.* On trouve aussi *accessō*, *arcersō*. A l'époque impériale, sur *arcessiū* se bâtit un présent *arcersō* (*accersō*, *accersiū*); *arcessiū* est déjà dans T.-L. 3, 45, 3. — Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés, tous rares, la plupart tardifs : *arcessiūtus*, -īs m. (-īō); *accersiō* [*accersiō*] « appel »; *accersitor* : qui appelle, accusateur; *accersibīlis* (Gloss.).

Par sa forme et par son sens, *arcessō* se dénonce comme un désidératif; cf., par exemple, Cic., Verr. 1, 27, *arcessit... consul... Siculos; ueniunt nonnulli*. Mais l'étymologie reste incertaine, en raison même de l'incertitude de la forme. Si *arcessō* est la forme la plus ancienne, le rapprochement de *arcēō* est séduisant. Étant donné le grand nombre d'emplois où *arcessō* est accompagné d'un ablatif d'origine (cf. Thes. II 450, 72 sqq.), le sens premier aurait été « chercher à écarter d'un endroit (pour faire venir à soi) ». On a rapproché aussi *arcessō* de *incessō* (v. ce mot); avec une forme *ar-* du préverbe, v. *ad*. En tout cas, le \**aruccesō*, du reste proposé avec hésitation par Thurneysen dans le Thes., est à rejeter.

*archi-* : préfixe grec, marquant le commandement, qui, introduit par des mots grecs d'emprunt, comme *archipirāta* (Cic.), *archimātrus* (Juv.), a formé à basse époque quelques hybrides, comme *archisacerdōs* (Fort.), *archisellūm* : place d'honneur (Not. Tir.); *archigallus* (Plin.).

*architectus*, -ī m. = ἀρχιτέκτων. Emprunt ancien, avec passage à la 2<sup>e</sup> déclinaison (par influence de *tego*,

*tēctus, tēctum?*); *architectōn*, -ōnis (déjà dans Plaute) est la transcription du grec. La forme *architectus* est la plus fréquente, et la seule classique.

Dérivés proprement latins : *architectōr*, -ōris; *architectōr*, -ōris (tardif); *architectiō*, -ōnis f. (Itala) formé sur le modèle des noms d'action verbaux en -īō; le calque du grec *architeconor*, -ōris (= ἀρχιτέκτονος) est de basse époque (Itala); *architectūra*, -ae f., etc. Sur ce groupe, voir en dernier lieu M. Niedermann, Glotta 19, 1 sqq.

*arcifiniūs* : v. *arceō*.

*arcisellūm* : v. *arcus*.

*arcisum* : nom de plante, dans CGL III 535, 46. V. André, Lex., s. u.

*arcubius* : v. *arx*.

*arcula* : v. *arca* et *arceō*.

*arcūmen* : v. *arcus*.

*arcus*, -īs m. (féminin dans Enn. et Vitr., d'après *porticus*) ; un génitif *arqui* est attesté à partir de Lucr. 6, 525, où il désigne l'arc-en-ciel ; d'autres formes de la 2<sup>e</sup> déclinaison apparaissent de bonne heure, e. g. un nominatif pluriel *arcī* dans Varr.; cf. Thes. II 475, 80 sqq. Le dictum pluriel est *arcubus*, *arcibus* étant réservé à *arx*. Nonius distingue *arcus* et *arquus*, 425, 11 : « *arcus... omnis suspensus fornix appellatur; arquus non nisi qui in caelo appareat, quam Irim poetae dixerunt. Vnde et arquati dicuntur quibus color et oculi uirint quasi in arqui similitudinem* » : arc ; de là, dans les langues techniques, tout objet en forme d'arc : arc-en-ciel, arche, voûte. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 618; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *arques*, -ītūs m. : archer (Festus, Gloss.), d'après *egues*, *pedes*; *arquatūs* (*arcutūs*), scil. *morbūs* : jaunisse; cf. plus haut le texte de Nonius; M. L. 664 a, 8348; et tardif *arquāticus*; *arcūmen*; cf. Isid. 17, 9, 9 : *iris Illyrica a similitudine Iris caelestis nomen accepit. Vnde et a Latinis arcumen dicitur, quod flos eius coloris varietate eundem arecum caelestem imitatur*; v. Sofer, p. 8; *arculus* : coussinet en forme d'arc; *arculatus* : en forme de coussinet (= ombr. *arcylatas* « *arculatās* »), cf. P. F. 15, 6 et 10; *inarculum*, P. F. 101, 5; *arcuārius*, adj. et subst. : qui concerne les arcs; faiseur d'arcs; *arcuō*, -ās : courber en arc, voûter, et ses dérivés; *arcifer* = *ročopōpōc*; *ari-potēns*, *ari-tēnēns* (*arqui*) adj. (poétique); *arcī-sellūm* (-solium) : siège circulaire, *sella arcuata*; *arcuballista* : archiballe ; M. L. 618 a.

Cf. v. isl. *gr* (gén. *grvar*) et v. angl. *earh*, avec le dérivé got. *arhwazna*, tous mots signifiant « flèche »; de germ. \**arhuō*, \**arhwaz*. Les noms d'armes n'ont généralement pas d'étymologie indo-européenne ; et l'arc n'est pas l'arme aristocratique ; il n'est donc pas surprenant que le rapprochement se soit borné à deux langues, toutes deux occidentales. En revanche, le groupe de skr. *īsuḥ* « flèche », gr. *lōç* n'est pas représenté à l'Occident.

*ardaliō* (*ardeliō* Gl.), -ōnis m. (non attesté avant Phèdre) : empressé, faiseur d'embarraisons, brouillon. Puis, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66; 590, 7; et *ardaliolus* : *bucco(n)*, CGL V 299, 62.

Sans doute formation en -īō dérivée de gr. ἄρδελος ; cf. ἄρδελόν « tacher, salir » et « troubler ». Mot venu par le même ou l'atlante.

*ardea*, -ae f.; *ardeola*, -ae (-dio-) : héron, cf. CGL V 615, 35, *ardea est avis, i. e. haron*. Attesté depuis Virgile. M. L. 619. On compare v. isl. *arta* « sarcelle »; cf. *épōðða* est loin.

*ardeō*, -ēs; *ardor*, -ōris : v. *āreō*.

*arduūs*, -ā, -ūm adj. (comparatif et superlatif peu usités, quoique Caton ait *arduōr*, -ōissimus, cf. Prisc., GLK II 87, 10) : qui se dresse en hauteur (glose *ērectus*), en pente raide, escarpé, ardu (sens physique et moral). — Ancien et usuel, mais, à partir de l'Empire, surtout fréquent chez les poètes.

Dérivés rares : *arduē* (St Jér., Cassiod.); *arduitūs* (un exemple de Varr., R. R. 2, 10, 3).

Cf. sans doute irl. *ard* « haut », gaul. *Arduenna*, nom d'une montagne. D'autres langues présentent des mots à \*-dh- intérieur qui ne sauraient être rapprochés, car on aurait lat. *b*; du reste, le sens de gr. ὅρθος « droit » (de Φόρος) et même du skr. ӯrdhvā « droit » est un peu différent. Av. *ārdañō* droit » est ambigu.

*ārea*, -ae (*āria* à basse époque) f. : rattaché à *āreō* par Varro, L. L. 5, 6, 38, *ubi frumenta secta; ut teratur, [et] arescant, area*. Le mot ne désigne pas seulement « l'aire » de la grange, mais tout espace dépourvu de construction, la place devant le temple ou l'autel, la cour au milieu de l'atrium (P. F. 12, 17), etc.; cf. Flor., Dig. 50, 16, 211, *locus... sine aedificio in urbe ared, rure apergellatur*; et la spécialisation dans le sens de « aire » est peut-être secondaire. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 626; B. W. s. u. — Le diminutif *āreola* désigne une petite cour, une planche de jardin, un parterre; M. L. 632. Adj. *ārealis* : relatif à l'aire. M. L. 627; *āreal*, -īra (Colum.).

Pas de rapprochement sûr.

*ārēna*, -ae f. : v. *harēna*.

*ārēō*, -ēs, -īl, -ēre : être sec. — Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *āridus* (et *ardus*, cf. Thes. II 565, 16) : sec, desséché (sens physique et moral); de là, dans la Bible, *ārida* = ἔηρα « la terre »; *āridūm* : terre ferme; *āridulūs*; *āridiūtās* et *āriūtōdō*; *ārēcō*, -īs : se dessécher (et *exārēcōs*); *interārēcō* (Cic.); *ārefaciō*, -īs (*arfaciō* dans les manuscrits de Caton); Lucr. sépare encore les deux éléments *facit are*, 6, 962).

Il n'y a pas de substantif \**ārōr* correspondant à *āreō* (cf. *tepor*, *tepeō*, *tepidus*, etc.). Le substantif correspondant à *āridus* est *ārdor*. Mais *ārdor* a perdu le sens de « sécheresse », qui est réservé à *āridūtās* et ne signifie plus que « chaleur ardente, ardeur (sens physique et moral), éclat (d'un corps en flamme) ». A *ārdor* se rattache *ārēō*, -ēs, *ārsī* (*arduī*, Acta Fr. Aru.), *ārsum* et *āsum*, cf. *assus* « brûler, être en feu ; brûler de (avec *ad*, *in*, ou l'infini *seul*) », dont le parfait en -ēi et le supin en -sum attestent le caractère récent. *Ārdō* a un inchoatif *ārēcō* (*exārēcō* et *ārēdeō*, formé sur *exārēcō*, M. L. 2939 a); à *ārsum* se rattache *ārsūra*.

Les langues romanes ont conservé *ārdēre* et *ārdēre*, fr. *ardre*, M. L. 620, *ardor* 624, \**ardicāre* 622, \**ardūra* 625, \**arsio* 680, *arsūra* 682, tous mots qui expriment

l'idée de brûler ; *āridus*, M. L. 644, qui est peu représenté en dehors de l'italien et a été concurrencé par une formation plus expressive, *siccus*, panroman. Cf. aussi \**arellāre*, M. L. 628.

On rapproche tokh. A *āsar* « sec », skr. *āsa* « cendre », et, avec des élargissements variés, à dentale : tch. *ozditi* « sécher », gr. ἄξω « je séche », ἄξαλος « sec », ou à gutturale : k (ou g) v. h. a. *asca* « cendre », etc., ou gh : got. *agzo* « cendre », cf. arm. *azazem* « je séche » (avec z pouvant être issu de \*j représentant \*zgh). V. *assus*. S'y rattache peut-être *āra*.

*arepennīs* (*arpennīs*; *aripennus*; *arapennīs* d'après *arāre*), -īs m. : arpent. Mot gaulois; cf. Colum. 5, 1, 6, *Galli... semiūgerum quoque arepennū uocant*; M. L. 634. Sur les diverses formes du mot dans les Gloses et les textes tardifs, v. Sofer, p. 118 sqq., 176.

*arepo* : mot qui figure dans le « Carré magique », CIL XII 202. Sans doute *opera* écrit à rebours!

*arseria* : — *aqua, quea inferis libabatur dicta a ferendo, siue uas uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Terme du rituel, féminin d'un adjectif \**arserius* (cf. *ferō*) peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, *Elém. dial.* 111. Le terme latin est *aderial*, qu'on lit CGL II 462, 26; 564, 48. Cf. ombr. *āffertur* « *adffertur* »; et *inferius*.

*ārgemōnia*, -ae f. : plante. Sorte de pavot sauvage. Attesté depuis Celse et Plaute. Adaptation du gr. ἄργυρόν (cf. *ārgemōr*, *ārgemōnion* dans Plaute), souvent corrompu en *ācrimonia*, M. L. 295 a, *acrimonia*, *ārgimonia*. V. André Lex., s. u.

*ārgentūm*, -īn. : argent; argenterie, objet d'argent; argent (monnaie, déjà dans Plaute); *ārgentūm* = ὄρφαροπος. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 640.

Dérivés : *ārgenteus* et subst. *ārgenteus* m. : monnaie d'argent, M. L. 639; *ārgentārius* : relatif à l'argent (monnaie), et *ārgentārius* m. : banquier, frappeur d'argent, M. L. 637; *ārgentāria* : banque, mine d'argent; *ārgenteolus* : [monnaie] d'argent; *ārgentātūs* (et *inārgentātūs*, Plin., Ital.) : argenté ; d'où est tiré le verbe *ārgento*, -ās; *ārgentōs* : mélange d'argent; *ārgentīnus* : dieu de l'Argent (Aug., Ciui. 4, 21); *ārgentīfodina* : mine d'argent (ancien juxtaposé); *ārgentilla* : plante à feuilles argentées; v. André Lex., s. u.

Le nom est neutre, en face de gr. ἄργυρος, comme tous les noms de métaux latins; cf. *ārum* en face de χρυσός, etc.; pour le suffixe, cf. *ānguentū*; et v. Benveniste, *Origines*, p. 12, 151.

*ārgentūm* est l'un des noms, tirés d'une même racine, par lesquels est désigné l'argent. Le celtique a la même forme : gaul. *ārganto-* dans *ārgantomagus*, litt. « champ de l'argent », irl. *ārgēt*, *ārgēt*, gall. *āriant*. Mais la forme osque *ārgafelud* « *ārgentō* » ne concorde pas exactement, tandis que fal. *ārcētelom* (« *ārgentūlūm* ») est proche du latin. Arm. *ārcat* « *ārgent* », tokh. A *ārkānt*, av. *ārāzatām* et skr. *rajatām* diffèrent plus encore. Quant à gr. ἄργυρος, c'est un dérivé du thème en -ū- qui apparaît dans lat. *ārgūtā* (v. ce mot). On entrevoit donc ici une même manière, déjà indo-européenne, de désigner l' « *ārgent* » comme métal « brillant », de même que l' « *or* » était nommé métal « jaune » (v. le mot *helios*), cf. gr. ἄργος « clair, brillant »; mais on ne peut restituer

un nom indo-européen : c'est que l'argent et l'or sont nommés d'après leur aspect, tandis que le nom du « cuivre » (et du « bronze »), lat. *aes*, etc., désigne purement et simplement l'objet et ne se laisse pas analyser. V. Schrader, RL II<sup>e</sup> 394; Ipsen, Festscr. Streitberg 228. — La désignation indo-européenne de l'« argent » a été remplacée par un mot emprunté qui offre des formes diverses en germanique, en baltique et en slave. — V. *arguo*.

**argilla** (i, cf. Ettmayer Zeits. f. rom. Phil. 30, 524<sup>5</sup>, 527), -ae f. : argile. Emprunt au gr. ἄργιλος (*ἄργιλος*), déjà dans Caton, Agr. 40, 2; le double *l* a sans doute pour objet de noter le caractère palatal de la liquide (cf. *mille*, *stella*). Panroman, sauf roumain. M. L. 641, et germ. : v. h. a. *argil*.

Dérivés : *argilleus*, M. L. 642; *argillaceus* : d'argile; *argillös* : argileux.

Même racine que *argentum*; *argilla* c'est la « terre blanche ». Étymologie populaire dans Isid., Or. 16, 1, 6, *argilla ab Argis uocata, apud quos primum ex ea uasa confecta sunt*. Les anciens y rattachent sans doute avec raison le nom propre *Argiletum*. Cf. Varr., L. L. 5, 157; Serv., Ae. 8, 345.

**argitis**, -tidis f. : sorte de vigne qui produit le raisin blanc. Sans doute emprunt à un dérivé du gr. ἄργος, mais le mot grec n'est pas attesté.

**argūō** (trisyll.), -is, -ui, -utum (-uitum), -ere : 1<sup>o</sup> indiquer, démontrer; 2<sup>o</sup> convaincre de (= ἔπειχω), cf. Ulp., Dig. 50, 16, 197, *indicasse est detulisse; arguisse, accusasse et conuicisse*; le plus souvent a le sens dérivé de « vouloir démontrer, accuser », e. g. Plt., Am. 885, *quae neque facta sunt neque ego... admissi arguit*, et devient synonyme de *accusō*, ἔχαλεσαι, cf. Enn., Trag. 194, *tu delinquis, ego arguer*. — Ancien, classique; appartiennent plutôt à la langue écrite. *Argūō* est le dénominal d'un substantif en -u- \**argu(s)*(= « éclat » ou « blancheur »), dont l'adjectif est *argūtus* (cf. *status*, *statuō*, *statutus*; *cornū*, *cornutus*). L'u de *arguo* apparaît dans les adjectifs grecs ἄργυρος, ἄργυρος, skr. द्रु-नाः, dérivés d'un thème en -u- \**argu-* (cf. sous *argentum*). Le sens premier de *arguo* était donc « faire briller, éclaircir, éclairer » (sens physique et moral); sens qui apparaît encore dans *argentum* et *argūtus* « clair, perçant, piquant » (se dit de la voix et du regard, comme *clarus*, puis du goût). L'adjectif a pris ensuite des sens dérivés : « pénétrant, pointu »; « expressif, fin, subtil, rusé »; et finalement « bavard ». En dérivent : *argūtiae* (pluriel comme *ineptiae*) : arguties, subtilités(s), bavardage; *argūtor*, -āri, M. L. 643, et ses dérivés; *argūmentum* : preuve, argument, Cic., Top. 8, *esse...* *argumentum...* *rationem quae rei dubiae faciat fidem*; d'où : 1<sup>o</sup> justification, raison; 2<sup>o</sup> matière, sujet (à expliquer, à traiter) = grec ὑπόθεση. *Argūmentum* a un dénominal *argūmentor*, -āri qui a fourni de nouveaux dérivés. Irl. *argument*.

De *arguo* : *coarguo* (aspect indéterminé) : démontrer, convaincre [d'erreur], d'où « condamner »; *redarguo* : réfuter (joint à *refellere*, Cic., Tusc. 2, 2, 5). Au témoignage de Festus, 384, 28, Scipio Africanus Pauli filius employait la forme à apophonie *rederguō* (cf. *contractō* et *contractō*, etc.).

**ariēna** (ou *ariera*), -ae f. : banane, fruit de l'arbre *pala* (= *tala*). — Mot étranger, cité par Pline 12, 24.

**ariēs**, *arietis* m. (le génitif est toujours trisyllabique, dans la poésie dactylique, et la première syllabe compte pour longue, cf. *abiēs*, *pariēs*, etc.) : 1<sup>o</sup> bélier (animal, signe du zodiaque = *Kρός*, machine de guerre); 2<sup>o</sup> sorte de poisson, épaulard? (cf. *mīlius* pour le double sens). — Ancien, usuel. M. L. 645 (*arête* comme \**par(i)ete*, v. ce mot).

Dérivés : *arietō*, -ās : frapper comme un bélier, ou du bélier, se butter; *arietinus*; *arietārius*.

Cf. ombr. *erietu* « arietem », gr. ἄριτρος « petit bouc », irl. *earb* avec un suffixe *-bho-*, et, avec sens général, *arm. aru* « mâle ». Pour cette manière de désigner un mâle particulier, v. lat. *uerres*.

**arillātor**, -ōris m. = *cōcio* d'après Aulu-Gelle 16, 7, P. F. 19, 1 : courtier. Se trouve aussi dans les gloses. Cf. *arra?*

**arincea**, -ae f. : sorte de blé, v. André, *Lex.*, s. u. Mot gaulois (ou ligure)? Cf. Plin. 18, 81, [*ex frumentis*] *arince Galliarum propria, copiosa et Italica est*.

**aringus**, -i (ha-) m. : hareng. Transcription, attestée à très basse époque, du v. h. a. *häring*. M. L. 4046.

**arista**, -ae (les représentants romains remontent à *arista* ou *arēsta*) f. : barbe d'épi et épi [barbelé]; à basse époque, « arête » (de poisson), Aus. 334, 86, *capito* (le chevène)... *fartim congestus aristis*. — Depuis Varron ; technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 648; B. W. *arête*.

Dérivés et composés : *aristis*, -idis f. : genre de graminée (orge des murs). Pline décline le mot comme si c'était un mot grec : \*ἀρίστη, -ῶν; cf. N. H. 27, 90 : *[arista holci] circa caput alligata uel circa lacertum educti e corpore aristas. Quidam ob id aristida uocant*. — \**aristula*, M. L. 649; *aristatus* : barbelé; *aristus* (Ven. Fort.); *aristifer* (Prud.) : fécond en épis.

La finale de *arista/aresta* rappelle celle de *agresta*, *genesta/genista*, *lepista/lepesta*. Il s'agit sans doute d'un emprunt, ou d'un ancien mot indigène.

**arithmētīcus**, -a, -um : emprunt savant au gr. ἀριθμητικός. Depuis Cic., passé dans les langues romanes, avec altérations diverses. M. L. 649 a.

**ariuga** : v. *aruya*.

**arma**, -ōrum (n. pl. collectif; gén. pl. *armum* dans Acc., Trag. 319; à basse époque apparaît un féminin *arma*, -ae, Itin. Ant. Plac. 41, p. 187 Vind., cf. M. L. 650) : armes, spécialement « armes défensives » qui s'ajustent au corps (cf. *armus*, *artus*), par opposition à *tēla*, e. g. T.-L. 1, 43, 2 : *arma his imperata galea, clipeum, ocreae, loricae...* *haec ut tegmina corporis essent, tēla in hostem hastaque et gladius*. Désigne souvent seulement le bouclier, cf. Serv. auct., Ae. 4, 495, *hoc est scutum quod Graecis solum ὄπλον dicitur*. Toutefois à la plus souvent les sens d' « armes » en général : *arma capere, poscere, ferre, in armis esse, armis pugnare; arma depondere, adimere*. Le sens de « agrès d'un vaisseau, outils, équipement », poétique et non attesté avant Vg., semble une imitation

du gr. δράκα. Par métonymie, *arma* désigne aussi la guerre, les combats ou l'armée. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 650, et emprunté par le celtique : irl. *arm*, brit. *arf*. Dénominatif : *armō*, -ās, M. L. 651 (refait sur *armatus?*), qui à son tour a de nombreux dérivés, dont *armatūra*, M. L. 653, et le composé *exarmō* (époque impériale).

Autres dérivés : *armārium* (d'un adj. *armārius*; le bas-lat. a un doublet fémin. *armāria*) : a dû signifier d'abord « arsenal », mais, ce sens ayant été réservé à *armamentum* (= δράκοθήκη), *armārium*, dans la langue commune, a pris le sens général d' « armoire, coffre, bibliothèque », et même en bas latin « cercueil ». M. L. 652; B. W. *armoire*; irl. *armaire*.

*Armi* est le premier terme d'un certain nombre de composés, pour la plupart imités des composés grecs en ὄπλο. Un terme rituel est *armilistrum* : purification de l'armée; cf. Varr., L. L. 6, 22.

A *arma* se rattachent : *inermis* (-mus) : sans armes; *sēmi-ermis* (-mus) : à demi désharnié.

L'élément radical est le même que dans *armus*, etc. V. ce mot. Bréal, MSL, 4, 82, envisage *arma* comme ayant été tiré de *armāre*, dérivé lui-même de *armus*, comme *pugna* a été fait sur *pugnāre*, dérivé de *pugnus*.

**armenius**, -a, -um : d'Arménie (*Armenia* = gr. Ἀρμενία) : — *mās* : hermine; *armeniacum* (*pōnum*) : abricot (= gr. ἀρμενικός). M. L. 654-655; B. W. *hermine*.

**armētum**, -i n. (usité surtout au pluriel *armēta*; de là un féminin *armēnta*, -ē déjà dans Enn., A. 603, et Pac., Tr. 349) : mot collectif désignant le troupeau de gros bétail (chevaux, bœufs, non domestiqués, cf. l'opposition établie par Varron, R. R. praef. 4, entre *armētum* et *bōs domitus*). D'après les juristes de l'Empire (cf. Thes. II 611, 25), *armētum* désignerait exclusivement le troupeau de bœufs, le troupeau de chevaux se disant *grex*, et Colum. 2, 14, 4 différencie *armēta* de *itūmenta* comme Ov., M. 8, 555, oppose *armēta* à *equi*; mais c'est sans doute en vertu de la doctrine étymologique qui fait dériver *armētum* de *arō*, cf. Varr., L. 5, 96, et Colum. 6 praef. 3. Virgile, Ae. 11, 571, applique l'adjectif *armētalis* à *equa* : *armētalis equae namnis et lacte ferino nutritabat*, mais dans un cas tout particulier et dont on ne peut rien tirer pour le nom général de *armētum*. Le sens le plus répandu de *armētum* est celui de « troupeau de bœufs », et, dans les dialectes rhéto-romans, le mot a pris le sens de « vache ». — M. L. 658.

Dérivés : *armētalis*; *armētarius*, M. L. 657; *armēticius*; *armētius*; *armētus*.

Sans doute de \**ar-mē-to-m*, de la racine qu'on a dans *arma*. Le vocalisme radical n'exclut pas le rapprochement avec germ. \**ermāna-* attesté par v. isl. *jormuni* « gros bétail » (bœufs, chevaux), got. *Ärmanna-[reiks]*; ce rapprochement est le seul qu'on aperçoive; l'a-latin aurait le caractère d'une prothèse. V. sous *armus*.

**armillausa** (-lausia), -ae f. : vêtement militaire, casque sans manches. Mot de très basse époque; germainique? V. Isidore 19, 22, 8, et Sofer, p. 74.

**armillae**, *armita* : v. *armus*.

**armillum**, -i n. : *uas uinarium in sacris dictum quod*

*armo*, i. e., *umero deportetur*, P. F. 2, 12. Rare et archaïque.

Rattaché par certains, comme *armita*, à ombr. *arsmor* « *ritūs* (?) », où le groupe *rs* est la notation d'un *d* spirant (*f* en alphabet indigène); v. Vendryes, Rev. celt., 1914, p. 212. Sans doute mot d'emprunt; le rapprochement avec *armus* doit être une étymologie populaire.

**armita** : v. *armus*. Peut-être mot étranger, comme *armillum*.

**armitēs** n. pl.? : mot de glossaire, défini δράτατοι οι ἄρχατη τέτει; παράτοις, τύποις. Peut-être n. pl. d'un subst. \**armes* formé sur *arma* d'après *pedes*, *eques*.

**armoracea** (*armoracia*, *armoracium* n.), -ae f. : rai- fort. Pline, 19, 82, donne le mot comme italique : *[rāphani genus] unum silvestre Graeci certain uocant... nostri armoraciā...*; cf. 20, 22, *[aphanum silvestrem]... in Italia et armoraciā uocant*. Cf. Diosc. gr. 2, 112, it. *ramollaccia*, etc. (formes souvent altérées). M. L. 660.

**armus**, -i m. (à très basse époque, on trouve un pluriel *armora* n.); sur ces pluriels en -ora, comme *locora*, *nidora*, etc. (*de locus*, *nidus*), qui survivent dans des patois italiens et en roumain, voir Sittl, ALLG, 2, 570 sqq.; Frick, ibid. 7, 443 sqq.; Graur, Rev. de Phil., 3<sup>e</sup> série, t. XI (1937), p. 265 sqq.: haut du bras (avec l'épaule); cf. P. F. 23, 20, *armillas*... *quod antiqui umeros cum brachis armos uocabant*) et spécialement « épaule ». Selon les Latins, *armus* est réservé aux animaux, *umerus* aux hommes, ainsi Ov., M. 10, 700, *ex umeris... armi fiunt* (il s'agit d'Hippomèle et d'Atalante changés en lions); mais la distinction n'est pas constante, cf. P. F. 4, 1, *armita dicebatur uirgo sacrificans cui lacinia togae in umerum erat reiecta. Legibus etiam Laurentum sanctum est ne pomum ex alieno legatur in armum*, i. e., *quod umeri onus sit*. Vg. n'en tient pas compte. Tac. emploie *armus* au sens de « bras », H. 1, 36, 9. Toutefois, le représentant français *ars* ne se dit que du cheval. Attesté depuis Plaute, usuel. M. L. 661.

Dérivés : *armillae* (toujours au pluriel jusqu'à Phédius, qui est le premier à employer le singulier; remplacé à l'époque impériale par *brachialia*, cf. Prisc., GLK II 462, 31, *armillae quae nunc brachialia uocant*, comme *collare* remplace *torques*) : bracelet, composé de plusieurs tours, ce qui explique le pluriel; et, spécialement, bracelet d'or et d'argent donné comme récompense militaire; cf. P. F. 23, 20; 41, 2. Le sens du mot s'est élargi peu à peu, et il a servi à désigner toute espèce d'anneau destiné à la parure, collier, etc. Il en est de même de *armillatus*; e. g. a. canis, Prop. 4, 8, 24. Cf. M. L. 659; bret. *armel* (?). Sur le genre féminin du mot, par opposition à *armus*, et sur l'emploi, pour désigner des vêtements, des parures, etc., de diminutifs de mots désignant la partie du corps correspondante, v. M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb.*, p. 41.

Le mot *armus* pose un problème délicat. Il y a un mot signifiant « articulation de l'épaule », d'où « bras », qui va de l'indo-iranien au germanique; mais l'élément radical y est de la forme \**ar-*, \**-r-*: skr. *ärma* (cf. v. pruss. *irma* « bras »), av. *arma-* « bras », serbe *ramo* et *rāme*, tch. *ramo*, v. h. a. *aram* (got. *arme*); arm. *armukn* « coude » n'enseigne rien sur le vocalisme. — Ceci ne

se concilie pas avec gr. ἄρμός « jointure, épaulement », de \*ar-smo- (comme ἄρκα « attelage ») est issu de \*ar-smn ; cf. ἀρποντι, ἀρπούσος. C'est à gr. ἄρμός que ressemble lat. *armus*. — En arménien, l' « épaulement (d'animaux) » se dit *eri*, à côté de *y-eriswrel* « ajuster ». La racine y est donc de la forme *er-*, et l'on retrouve un procédé analogue à gr. ἄρμός et lat. *armus* (pour une trace de vocalisme e en germanique, v. sous *armamentum*).

La même racine \*er- (-ar-) fournit *artus* (avec le dérivé *articulus*) et le gr. ἄρθρος, et *ars* (v. ces mots). C'est celle de gr. ἀράπειν « arranger » et de arm. *arari* « j'ai fait » (prés. *arnem* « je fais »), avec tout ce qui s'y rattache. Avec élargissement \*-er-, elle apparaît dans lat. *ritus*, irl. *rím* « compte » (*adrimi* « il compte »), gall. *rhif* « nombre », v. h. a. *rím* « rangée, nombre » et gr. ἄριθμός « nombre ».

La forte valeur religieuse de *ritus* n'est pas chose nouvelle. On en a le pendant en indo-iranien : véd. *ṛtām*, av. *ātōm* sont les termes qui désignent l' « ordre », la « correction religieuse » par excellence. Et le dérivé arm. *ardar* signifie « juste ». Cf., d'autre part, gr. ἀρέσκω, ἀρέτη, ἀρέτων, ἀριστός. Cf. peut-être, dès lors, lat. *ordō*, etc.

V. aussi *artus* « étroit ».

**arō**, -ās, -āl, -ātūm, -ārē : labourer, puis plus généralement « cultiver ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 598 ; B. W. sous *labourer*.

Dérivés et composés : *arātor* : laboureur, M. L. 600 ; *arātrūm* : araire, charrue, M. L. 602 ; B. W. *charrue* ; *arātiō* : labour ; *arātōriūs* : aratoire, M. L. 601 ; *arātūra*, M. L. 602 a ; *arābilis* : qui peut être labouré (Plt.).

*exarō*, -ās : 1<sup>e</sup> enlever en labourant, creuser, déchausser, d'où « tracer, écrire ». — 2<sup>e</sup> cultiver ; produire en labourant ; *exarātiō*.

La racine dissyllabique \*ar- désigne la notion de « labourer » dans tout le domaine européen. Le présent était sans doute un présent radical athématisque dont le thème était \*ars- ; il a été remplacé par un présent en \*ye/o- dans v. sl. *orj*, lit. *arija*, got. *arja*, v. irl. *airim*, gall. *arddu* « labourer » et, en grec, par un dérivé ἀρόν. — La forme \*arā- de la racine est attestée par arm. *arar* « charrue » (de \*arātro-), qui répond à lat. *arātrum*, et par tarent. ἀράονται, dont l'a est probablement long ; de là sort le présent lat. *arō*, *arārē*. — Le nom de la « charrue » est un nom d'instrument dont la formation varie d'une langue à l'autre : le grec a ἀρόπον (crét. ἀρόπων), le lituanien *drķas*, le slave \*ordlo (v. sl. *ralo*, tch. *rdlo*, etc.), supposant \*arō-dhlo- ; le céltique, iirl. *arathar*, gall. *aradar*, etc.

Pour *aruum*, v. ce mot.

**arra**, -ae f. : arrhes. Forme populaire syncopée de *arrabō*, -ōnis, emprunté au gr. ἀρπούσω (lui-même emprunté au sémitique) peut-être par un intermédiaire étrusque (cf. *persu* en face de *persōna*) ; cf. Gell. 17, 2, 21, *nunc arrabo in sordidis uebris haberi coepimus est, ac multo uidetur sordidius arra, quamquam arra quoque ueteres saepe dixerint et complurientes Laberius*. Au lieu de *arra*, Plaute crée plaisamment *rabo*, Tru. 688. Autrement, Plaute et Térence ne connaissent que *arrabō*. C'est parce qu'*arrabō* appartenait à l'argot des marchands, et peut-être spécialement des *lenōnes* (cf. Plt.,

Ru. 44, ad *lenonem deuenit, minis triginta sibi puellam destinat/daque arrabonem*), qu'il a pu être altéré et écrit en *arra*. A l'époque d'Aulu-Gelle, on voit qu'il y a eu réaction des puristes contre l'emploi de la forme syncopée ou non. En dehors de Laberius, *arra* n'apparaît qu'à partir de Pline ; puis il devient fréquent chez les jurisconsultes, avec un adjectif *arrālis* (Cod. Iust.), et dans la langue de l'Église. *Arra* est un exemple de mot populaire entré dans la langue écrite et technique. Le terme classique était *pignus*, quoique St Augustin ait essayé de différencier les deux mots par le sens. Serm. 378, *quando datur pignus, reddit homo quod accipit* ; *arra autem quando datur, non recipitur, sed superadditur, ut impleatur*. Sens spécial : *arra... sponsio coniugalis*, cf. Paul., Dig. 23, 2, 38. M. L. 665 ; B. W. *arrhes*. Cf. dans les Glos. *arrare* : *guadiare* ; *arratam* : *desponsatam*.

**arrugina**, -ae f. : galerie de mine [d'or] ; cf. Plin. 33, 70, *cuniculis per magna spatiis actis cauuntur montes... arrugas id uocant*. Les langues romanes attestent l'u, cf. M. L. 678. V. *corrugis* et *runcō*. Mais le mot peut être emprunté.

**arridabilit̄** : « à la paysanne » (sc. *futuere, paedi-ōra* (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193 ; André, Lex., s. u.

**artemō**, -ōnis m. : <mât d'>*artimon*. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἐγράφονται, nostri artemon appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἀρτέπον, de ἀρτέψαι, comme ηγέμων de ἡγέμου.

**articulus** : v. *artus*.

**artopta**, -ae f. : tourtière ; *artopticus* (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἀρτόπτερας comme l'indique le changement de genre et de déclinaison, cf. *colea, charta, ballista*, etc.

**artūs**, -uum, m. pl. ; dat. abl. *artubus* pour le différencier de *artibus* dat.-abl. de *ars* ; Plt. a un nom. pl. n. *artua*, Men. 356, formé d'après *membra, ossua*, auxquels ils est joint. Dénominatif : *artuō*, -ās « membratim concidere » (Firm.), d'où *artuātim* « membratim » (Firm.), *deartuō* « découper, démembrer » (Plt.). Le singulier n'est pas employé ; les exemples en sont extrêmement rares et de mauvaise latinité : *singulari numero artus non dicimus*, dit Charis, GLK I 45, 6. Le sens et l'etymologie sont indiqués par Festus : *artus ex Graeco appellantur quos illi ἔρπον uocant, siue artus dicti quod membra membris artentur*, P. F. 19, 8 ; *artus* est le plus souvent le synonyme poétique de *membrum*, qui est le mot de la prose. Vg. écrit, par exemple, Ae. 5, 422, *magno membrorum artus*, où les deux mots se répètent, sans qu'il y ait entre eux une différence de sens, simplement par effet d'insistance ; cf. Lejay, ad loc. Le sens primitif « jointure, articulation » est à peine attesté, cf. Thes. II 720, 20 sqq., et réservé au diminutif.

**articulus**, -i (*artu*) m. : articulation, jointure, qui, en outre, désigne les nœuds des arbres (par suite de leur ressemblance de forme avec la saillie du coude, du genou, etc.), les petits membres, et spécialement les doigts (v. B. W. *orteil*). Par extension, appliquée au temps, désigne le « moment précis » où se fait la jonction entre deux événements : *articulus dici, temporis ; in articulo*

11, 44 ; 2, 7, 30 : Ac. 2, 7, 20 ; et on en a tiré à basse époque un composé hybride *artigraphus*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 679.

A *ars* se rattachent les adjectifs :

*iners* : cf. Lucil. 386, *ut perhibetur iners, ars in quo non erit ulla*, et Cic., Fin. 2, 115, *lustremus animo has maximas artes, quibus qui carebant ineris a maioribus nominabantur*, « inhabile [à] », *iners dicendi* ; d'où « passif, inactif, inerte », cf. M. L. 4390, et *inertare*, 4391. De là : *inertia* ; *inerticulus* (-a *uitis* : sorte de vigne qui donne un vin faible).

*sollers* : habile, adroit, ingénieux (cf. *sollus*) ; *sollertia*.

Enfin, les gloses signalent un adjectif : *allers, alers, -tis* : *doctus, eruditus, sollers* (non attesté dans les textes ; forme douteuse).

Thème en \*-ti- de la racine étudiée sous *armus*. L'importance des composés est à noter : c'est sans doute de composés que *ars* a été détaché à date très ancienne. Il n'y a pas de rapport direct avec le mot sanskrit peu ancien et peu employé *rti*.

**artemisia**, -ae f. : armoise. Emprunt au gr. ἀρτεμίσια (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193 ; André, Lex., s. u.

**artemō**, -ōnis m. : <mât d'>*artimon*. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἐγράφονται, nostri artemon appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἀρτέπον, de ἀρτέψαι, comme ηγέμων de ηγέμου.

**articulus** : v. *artus*.

**artopta**, -ae f. : tourtière ; *artopticus* (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἀρτόπτερας comme l'indique le changement de genre et de déclinaison, cf. *colea, charta, ballista*, etc.

**arundō** : Grâce au sens de « jointure, jonction », *articulus* a pris dans certaines langues techniques (grammaire et rhétorique, droit, etc.) le sens de division, article ; cf. ad Heren. 4, 26, *articulus dicitur cum singula uebra interallis distinguuntur caesa oratione, hoc modo : acrimonia, uoce, uolte aduersarios perterristi* » ; Gaius, Inst. 1, 2, *summa... rerum diuisio in duos articulos deducitur*. En grammaire, traduit gr. ἀρθρός (sens déjà dans Varro) ; cf. Prisc., GLK II 54, 12, qui distingue *articulos finitos* et *articulos infinitos* (cf. *pronomen articulare*) ; désigne aussi l'articulation d'un mot, toujours sur le modèle du grec ; enfin, une toute petite partie d'un tout. M. L. 687 ; iirl. *articol*, gall. *ethygl*.

Les dérivés de *articulus* sont pour la plupart calqués sur le grec : *articulō*, -ās = ἀρθρώσ, ἀναρθρώσ ; *articulātūs* = ἀρθρός ; *articulāris*, -rius = ἀρθρίτις ; l'adjectif emprunté au grec, *arthriticus*, est passé dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 686, etc. On trouve à basse époque *articulāmentum* (Mulom. Chir.) ; *coarticulō*, -ās : faire parler distinctement (Arn.) ; *exarticulō*, -ātūs : désarticulé (Tert.).

Pour la racine, v. sous *armus*. La formation en \*-ieu- est ancienne ; cf. skr. *ṛtuh* « temps déterminé, saison », arm. *ard* (gen. *ardu*) et *z-ard* (gen. *z-ārdū*) « ornement », gr. ἀρτός « union, amitié » et ἀρτόν, ἀρτόν « ajuste ». Même vocalisme zéro que dans *portus* ; v. ce mot.

**artus**, -a, -um : étroit, serré. Adjectif en -to- dérivé de la racine \*ar- qu'on a dans *ars*, *artus* ; sans rapport avec *arcō* : la graphie *artus* n'a aucune autorité ; le sens premier est « bien ajusté », cf. le fr. « juste » ; d'où « court », cf. le sens de gr. ἀρτί « récemment », lit. *artī* « près », skr. *ṛtuh* « bien ajusté, convenable ». Substantif *artum*, d'où *in artō* « à l'étroit ». Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *artō*, -is (archaïque et populaire) : faire entrer de force ; doublet de *artō*, -ās (et *coartō*) : « serrer fortement ; réduire, abréger ». Sur ces doublets en -re et -ās voir Lindsay-Nohl, *Latein. Spr.*, p. 577. Conservé dans l'esp. *artar* « obliger, forcer ». M. L. 684 ; *coartō*, -ās.

**aruiga** (*haruiga*, *hariuga*, *hariga*, *haruga*) ou **ariuga**, -ae f. : bâlier de sacrifice. Archaïque (*Accius*) et rare ; ni le sens ni la forme n'en sont sûrs. Donat, ad Phorm. 4, 4, 28, le rapproche de *haruspex* ; Varro, L. L. 5, 98, de *artes* ; aucune de ces étymologies n'est à retenir.

**aruina**, -ae (doublet *arbina* dans les gloses et dans les manuscrits de Plt. et Vg. qu'en rapproche de la forme citée par Hésychius : ἀρβίλνη ἔρπας Συχελοῖ mais les inscriptions où le nom figure comme *cognomen*, ne donnent que la graphic *Aruina* f. : graisse, lard ; Serv. Ae. 7, 627, *secundum Suetonium... aruina est durum pingue quod est inter cutem et viscus*.

Dérivés : *aruilla* (*arbilla*) f. : *pinguedo corporis*, P. F. 19, 11 ; cf. M. L. 603, 691 ; *aruīnula* (*Ital.*, Vulg.).

Etymologie inconnue ; la forme sicilienne peut provenir du latin. La finale rappelle les mots étrusques en -ena, -in(n)a.

**äruncus**, -i m. : barbe de chèvre (Plin., H. N. 8, 204). Du gr. ἄρυγγος (*ἄρυ*- att.) avec substitution de suffixe. *ärundō* : v. *harundō*.

**arnom** (*aruum*). — In., toujours dissyllabique : champ labouré, employé surtout au pluriel *aruā, -ōrum*. Une forme de féminin *aruā* est dans Naevius et Pacuvius, cf. Thes., s. u., 731, 36 sqq., et se retrouve en ombrien *arvam-en* « in aruam ». Conservé en logud. *arou*, M. L. 692.

Dérivé : *arialis* adj., employé seulement dans le groupe *Fratres Aruāles* « qui sacra publica faciunt propriea u fruges ferant arua », Varr., L. L. 5, 85 ; et *ambaruālis* : — *hostia quae rei diuinæ causa circum arua ducitur*, Macr., Sat. 3, 5, 7.

*Aruom* est sans doute le neutre d'un adjectif *aruos*, qu'on trouve chez Plaute, Tru. 149 (opposé à *pascuos* ; Cic., Rep. 5, 3 (Varr., L. L. 5, 39 ; cf. Servius ad Geo. 1, *proeum*), appliqué à *ager*. La forme semble inséparable de *arō*, mais n'a pas trace du dissyllabisme de la racine : on partirait de \**ar-wo*. On rapproche gr. ἄρουρα, gall. *erw* « guéret ». Avec un autre suffixe, le slave a : v. sl. *raltja* « guéret », r. *rólja*, etc. (avec un *or-* initial à l'intonation douce, excluant un ancien \**ars*-).

**arx, arcis f.** : partie la plus élevée d'une ville où est établie la citadelle, comme le gr. ἀρχόπολις ; « refuge » et par suite « rempart », et aussi « sommet » ; dans ce sens, rapproché de *caput*, l'arx de Rome étant le *Capitolum*, e. g. Cic., ND. 2, 140 : *sensus... in capite quasi in arce conlocati sunt*. — Les Latins appartaient *arx à arcō*, cf. Varr. L. L. 5, 151, *arx ab arcendo, quod is locus munitissimum urbis, a quo facilmente possit hostis prohiberi*; cette étymologie est généralement admise, v. Ernout-Meillet, 2<sup>e</sup> éd., p. 67 ; Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wör.*, s. u. *arcō*. *Arx* serait un mot racine comme *lūx, uōx, prex, etc.* Mais il n'y a peut-être là qu'une étymologie populaire, et *arx*, comme *urbs*, à toutes chances d'être un mot emprunté. — Ancien (Ehn.), usuel ; non roman. Composé : *arcubius* : *qui cubat in arce* (Gloss.), issu de *ari-cubius*.

**ās** (c'est-à-dire *ass* ; *assis* à l'époque impériale ; gén. pl. *assium* ; *assum* (Varro) est fait d'après *aerum*), *assis* m. : proprement unité d'un système duodécimal divisé en douze parts (*uncia*) et qui sert surtout d'échelon monétaire, l'*ās* primitif étant de la valeur d'une livre (*ās librālis*). Le sens premier est conservé dans l'expression juridique *heres ex assē* « héritier unique » (de la totalité), par opposition aux héritiers partiels *ex uncid*, *ex quadrante*, *ex dodrante*, etc.

L'*ās* était d'abord une plaque de bronze rectangulaire et non estampée (*aes graue, rude*). Le poids en a été diminué à plusieurs reprises, et conséquemment la valeur : *asses unciales, a. semiunciales* ; d'où proverbialement Caton ap. Sen., Ep. 94, 27, *quod non opus est, assē carum est* ; *ad assēm* « jusqu'au dernier sou », etc. La forme de l'*ās* s'étant modifiée et étant devenue ronde, *ās*, à l'époque impériale, désigne un « rond », Plin. 26, 121, *mandragora radix secatur in asses ut cucumis* ; cf. inversement fr. populaire n'avoir pas le rond ».

Dérivés et composés : *assarius* : Charis., GLK I 76, 3, *assarius dicebatur ab antiquis; nunc as dicimus non assis* ; cf. Varr., L. L. 8, 71, *debet... dici... non equum publicum mille assarium esse, sed mille assariorū* ; *assipondium* : Varr., L. L. 5, 169, *unum pondus assipondium dicebatur, id ideo quod as erat libra pondus* ;

*assiforānus, -a, -um*, CIL II 6278 (SC. sur la diminution des frais des jeux, an. 176/7) : *itaque censeo unum, que assiforana appellantur, in sua forma manea* (a)nt. Cf. *circumforānus*.

As figure comme second terme de composé dans une série de multiples ou de sous-multiples, où, du reste, il a souvent été rendu méconnaissable par des abréviations intentionnelles qui ne relèvent d'aucune règle phonétique : *sēmis* (souvent réduit à *sēs-* en composition), *sēmissis* les 6/12 de l'*ās* ; *bēs, bessis* (les 8/12 *binas partes assis*) ; *tressis, quinquessis, uicessis*, etc. ; *ctōxoxas, quadras, dūssis, quattus, ottussis, nōnussis, decussis, centussis* ; cf. Varr., L. L. 5, 169 ; Prisc., GLK III, 416, 17. La forme du bas-latén *tremissis* pour *triens* est faite analogiquement sur *sēmissis*, faussement analysé en *sēmissis*, d'après *sē-modius*.

Comme *libra, nummus*, *ās* doit être un mot emprunté. Étant donné qu'il fait partie d'un système duodécimal, on a pensé à une origine étrusque. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, I, p. 296. Semble sans rapport avec *assis*, malgré la forme primitive de l'*ās*.

**asarum**, — I n. (et *asarus*) : asaret (Plin.). Du gr. *ἀσωπόν*. L'ital *asero* suppose \**aserum*, avec apophonie régulièr. M. L. 693.

**ascalōnia [caepa]** : échalote (Col., Plin.). Panroman M. L. 694 ; B. W. s. u. Transcription du féminin de l'adjectif gr. *Ἀσκαλῶνος* « d'Ascalon », ville de Syrie dont l'échalote doit être origininaire.

**ascaril, -ōrum m. pl.** : désigne une espèce de soldats (Amm., Not. dign.). Dérivé de *ἀσκός* d'après Mommsen = *utrūculārii*?

**ascia (asca)**, — ae f. : 1<sup>e</sup> outil à polir du charpentier ou du lapidaire ; doloire, herminette, marteline ; 2<sup>e</sup> truelle, 3<sup>e</sup> houe, pioche. Attesté depuis les XII Tables *rogum ascia (-cea) ne polito*. Technique. M. L. 696 ; v. fr. *aisce*.

Dérivés et composés : *asciola*, M. L. 698, v. fr. *aisseau* ; *asciō, -ās* : gâcher avec la truelle, aplaniir, cf. *ascidta*, M. L. 697 ; *deasciō* : 1<sup>e</sup> aplaniir, effacer ; 2<sup>e</sup> escroquer (cf. *abrādd*) ; *exasciō* : ébaucher, dégrossir ; *asciculus* (et *acisculus*, sous l'influence du groupe de *aciēs*) m. : petit pic ; d'où *exasciō* : briser avec la hache.

On rapproche avec quelque vraissemblance gr. *ἀσίν* « hache » et got. *agisi*, qui traduit *ἀσίνη* ; v. h. a. *acchiū* « hache », etc. Mais la métathèse que supposerait ce rapprochement ne se retrouve pas dans les mots normaux *axis, texō*, etc. Toutefois, le rapprochement de lat. *uisus* et de gr. *ἴσος* « qui » semble fournir une métathèse analogue ; c'est qu'un mot technique, comme celui-ci, peut avoir une histoire autre que des mots de la langue générale tels que *axis, texō*. Cf. le suivant.

**ascilla<sup>1</sup>-cella** : v. *axilla* sous *āla*.

**ascopa**, — ae f. : sacoche, besace ; outre en cuir. Adaptation populaire du gr. *ἀσκοτούρνη* et *ἀσκοτήρα*, cf. Suét., Nero, 45, 2. M. L. 699.

**a(ss)er, as(s)ar** : v. *assyr*.

\***asia, -ae** (l. *sasias?*) f. : nom du seigle chez les Taurini, cf. Plin. 18, 141 : *secale Taurini sub Alpibus asiam (sa-*

*siam?) vocant*. Mot ligure ? S'il faut lire *sasia*, serait peut-être à rapprocher de gall. *haidd*, bret. *heiz* « orge » de (\**sasio*), cf. Pedersen, *V. G. d. k. S.*, I 69.

\***asfilolum** (*assefolium, assi*), — I n. : *grāmen*. Tar-dif, peut-être mot étranger, rapproché par étymologie populaire de *folium* ; cf. Diosc. 4, 30, ἔγρωστις... Φωναῖς γράψειν, οἱ δὲ ἀσφόλιοι.

**asignas** : χρέα μεριζόμενα, CGL II 24, 6. Sans doute ancien terme de rituel, d'origine dialectale ; cf. marr. *asignas*. Analyse souvent en \**an-sec-na* (avec un pré-*an-* usité en osco-ombrien, mais dont l'existence en latin est des plus douteuses, cf. *anhelid*) ; v. Bréal, MSL 6, 84, 137, et Vetter, *Hdb.*, qui traduit *asignas* non par « *prosiciae* », mais par « *non prosectae* ».

**asillus**, — I m. : *taon* ; correspond au gr. ὁλτρός. Attesté depuis Virgile. M. L. 702. Mot d'emprunt ou plutôt mot indigène. Usité comme nom propre en étrusque : *Asilus, Asilas*, cf. Sil. 14, 149, et Serv. auct. ad Ae. 12, 127. L'animal se dit aussi *tabanus* ; v. ce mot.

**asinus**, — I m. : *āne* ; aussi terme d'injure, Ter., Hau. 677, *quae sunt dicta in stulto, caudez, stipes, asinus, plumbeus*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 704 ; irr. *asan*, *asal* ; britt. *asyn*.

Dérivé : *asina* (d. abl. pl. *asindibus*) : Anesse. Mot de la langue des éleveurs, sans doute de création artificielle (le gr. dit *ἡ ἀνή*) ; *asselus, asella, assellus* : *ānon*. Diminutif familier, de caractère populaire, passé dans les langues romanes (ital.), M. L. 701, où il désigne aussi un poisson, *merluccius cyprinus*, cf. gr. *βλεπός* ; et aussi dans les langues germaniques (got. *asilus*, all. *Esel*) et de là en slave ; *asindrius* : d'*āne* ; cf. la comédie de Plaute *Asinaria* ; *asindrius*, M. L. 703 ; *assellifer* ; *assellid* : *ānier* ; *asindriicus* (Ital.) ; *asindili* (Apul.) ; *asintus* : d'*āne* ; *asinatra (ficus)* f. : sorte de figue ; *asinus* : sorte de raisin (couleur d'*āne*) cf. Plin. 14, 42, *contra damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen caudas uulpium imitata alopecis* ; même formation que *ātrusca, cerusca, labrusca*. — *Asina* sert de cognomen, *Asinius* de gentilice.

Tandis que le « cheval » est par excellence l'animal du chef indo-européen, l' « *āne* » est anatolien, méditerranéen. Le nom est nouveau dans chaque langue indo-européenne. *Asinus* est isolé ; l'absence de rhétorisme indique un mot non latin. M. Benveniste, après Schrader, R. L. I<sup>e</sup> 271, a signalé que les formes, divergentes, de *asinus*, de gr. *ἄνος* et de arm. *Է* (gén. *ԷՏՈՅ*) doivent s'expliquer par sumérien *anšu* « *āne* ».

**asparagus**, — I (et *aspargus, sparagus, isparagus*, etc. ; v. Thes. s. u.) m. et f. (tardif) : asperge. Emprunt (sud-italique?) au gr. ἀσπάραγος, attesté dès Ennius et Caton, Agr. 6, 3, et passé dans les langues romanes. M. L. 707.

**asper, aspersa, asperum** (les formes du type *aspi*, *aspri*, *aspri*) sont employées par les poètes dactyliques pour éviter le crétiisque : rocallieux, rugueux, rude, âpre (au toucher, au goût, à l'oreille ; sens physique et moral). *Aspera arētris* = *τραχεία ἀρητρά*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 708.

Dérivés : *asperitus* : rudesse ; *asperō*, -ds : rendre rude ou raboteux (banni de la bonne prose, qui em-

ploie le composé *exasperō* surtout au sens moral) ; *asperitiō* (Cael. Aur.) ; *asperīgō*, -inis f. : râpette. Plin., HN 26, 102. Dans la langue médicale et en bas latin apparaissent de nombreux dérivés en *aspr-* : *asprātūs* (formé comme *saxatilis*) : qui habite les rochers (se dit des poissons, cf. G. Rudberg, *Symb. Osl.* XI 61), rude au toucher ; *asprātūra* ; *aspriō*, -onis m. : petite monnaie ; *asprēdō* (cf. *dulcedō*), Celse, langue médicale = *τραχύτης τραχυός* ; *asprītūdō* = *τραχύτης τραχώματα* ; *asprēta*, -ōrum (cf. *dūmēta*) : terrain rocallieux, M. L. 712 ; *asperōsus* (Dioc., joint à *samentīsus, lignēsus*) ; *inasperīo* : s'enrouer (tardif). Cf. aussi M. L. 709, \**asperella*. Aucun rapprochement net.

**aspis, -idis f.** : aspic. Emprunt, attesté depuis Varro, au gr. ἀσπίς. La langue de l'Église en a fait un masculin, d'après *anguis, dracō*. M. L. 711 ; irr. *asp.* *Aspic* est fait sur *basilic* ; v. B. W. s. u.

**assarītūm** : v. *assyr*.

**asseculūs** m. : cf. *assecur* sous *sequor*.

**assefolium** : v. *asifolium*.

**assentor** : v. *centīd*.

**āser, -eris** (b. lat. *assar, -aris*) m. : petite pièce de bois, perche ou poteau fixé dans un mur ou sur quelque chose, cf. Rich. s. u. ; usité surtout au pl. *assērēs* : chevrons. — Ancien ; technique. M. L. 725. Diminutif : *assērulus* (*asserculum* n. Caton). M. L. 726 ; dénomination : *inassērō*, -ds. V. *assīs*.

**assidēlae mēnsae ; assidūus** : v. *assideō*, sous *sedēō*. **assis, -is** m. : *ais* ; cf. *axis* 2. Dérivés : *assula* (et *astula* issu sans doute d'une prononciation \**assula*, d'où \**astila*, *astula*, cf. Cassiod., GLK VII 205, 7 : *tres consonantes tertio loco r habent et alias i literam, ut astula et in elisione ascla* ; et M. L. 736, britt. *asclard, asclodyn*) f. : copeau, rognure ; *ais*, planche, d'où *assulūdē* ; *assulūdē* ; *astella* (bas lat.) f. : atelle, M. L. 740, B. W. sous atelier, etc., irr. *stall* ; gall. *astell*. — Ancien (Plit.), technique.

Sans étymologie claire ; un pareil mot a chance d'être emprunté. On peut se demander si *assis*, *axis*, *asser* ne sont pas trois formes d'un même mot dont la flexion aurait été \**assis*, *assēris* (comme *cinis*, *-eris*). Le pluriel plus fréquent *assērēs* aurait amené la formation d'un singulier *asser* ; *axis* représenterait un « hyperurbain » pour *assis*.

\***assīsa, -ae** f. : flux. Attesté seulement dans Isidore ; tradition douteuse. Lire *accessa*, comme le contraire *recessā* ?

**assula** : v. *assis*.

**assus, -a, -um** : grillé, cuit sans eau, rôti (= gr. ὄπτος), opposé à *elictus* ; d'où le neutre subst. *assum* « rôti » ; puis « sans eau », d'où « sans liquide » et « sans mélange » ; « pur » et, enfin, « seul » (cf. *mērus*). Cette évolution du sens explique les différents emplois de l'adjectif : *assa nutrix...* *quae lac non praestat infantibus*, Schol. Iuv. 14, 108 ; *quae materiae sunt de assis*, i. e. *siccis lapidibus* ; *unde et assae tibiae dicuntur quibus canitur sine chori*





*auē* était une prononciation savante et artificielle : *multum enim litteratus, qui sine adspiratione et producta secunda syllaba salutarit* (*auēre est enim*) et *calefacere dixerit potius quam quod dicimus...* Les formes *auēte*, *auētō* (déjà dans Sall., Cat. 35, 5), *auēre tē uola*, et à basse époque *auēas*, *auērem*, *auēbō*, montrent que dans le sentiment latin *auē* était l'impératif de *auēre*, correspondant à *ualere* (l'abréviation en *auē* s'expliquant par l'effet de la loi des mots ambigus) et de sens analogue ; cf. Paneg. 11, 29, cité dans Thes. II 1301, 14 sqq.

Toutefois, il peut s'agir là d'une création analogique. On trouve, en effet, dans Plaute, Poe. 924, 998, 1001, une formule punique de salutation *auo* « *uue* » (qui sert à la fois de singulier et de pluriel, et non pas seulement de pluriel, comme l'affirment Thurneyesen et Walde), et il est possible que *auē*, qui n'est pas attesté avant la fin de l'époque républicaine (Cic., Cat., Sall.), soit une adaptation du mot punique d'après *uale*, *sauē*. Dans Plaute, ce sont des formes de *saluus*, *sauēre* qui servent à sauver, e. g. Ru. 263, *iubemus te saluere, mater. — saluete, puelae*; Tri. 48, *o amice salue... — et tu edepol salue*; Tru. 123, *salua sis. — et tu*; Mo. 448, *ere, salue, saluom te aduenisse gaudeo*, etc.

Les formules de salut sont souvent empruntées. Dans la Suisse alémanique, on dit couramment *salut*; les Croates dalmates disent *addio* (qu'ils accentuent *ddio*) ; en Autriche, on dit *Tschau* (c'est-à-dire *ciao*, mot vénitien continuant *sclavus* rapporté jadis par des officiers autrichiens ayant fait du service en Vénétie) ; les étudiants allemands emploient *seruus*, etc. » (n. de Niemann).

*auēna*, -ae f. : avoine et « folle avoine ». Considérée généralement comme une mauvaise herbe, dont le nom est souvent uni à *lotium* ; cf. Serv., B. 5, 37, *steriles... secundum situm Italiae, nam in Thracia fructuose sunt*. Elle est bonne à faire du fourrage ; cf. Colum. 2, 10, 32, *caeditur in fenum uel pabulum dum adhuc uiret*; les Germains en font de la bouillie (Plin. 18, 149). Cf. Serv., G. 1, 154 ; B. 5, 37. Sens dérivés : paille d'avoine, châlumeau. Panroman, sauf roumain. M. L. 818 ; B. W. s. u. ; germ. : v. h. *a. evina*.

Dérivés : *auēnārius*, M. L. 819 ; *auēnāceus* : d'avoine. Cf. lit. *aoīzā*, lett. *duza*, v. pruss. *wysē*, v. sl. *oītsū* ; le rapprochement semble évident ; mais même les formes baltiques ne se laissent pas ramener à un original commun, et la nature du rapport est indéterminable. Sans doute non indo-européen.

*auēō*, -ēs, -ērē : désirer vivement, être avide de (sans autre sens attesté dans les textes) ; d'après les glossateurs, *auēre* serait aussi synonyme de *gaudēre* ; cf. P. F. 13, 17, *auere nihil aliud est quam cupere. Argumento est auidum et aueditatē, ex quibus praecipua cupiditas intellegitur, cum significet et gaudere* ; cf. aussi Thes. II 1313, 46 sqq. Toutefois, ce sens de *gaudēre* a peut-être été inventé par les glossateurs pour expliquer *auē*, qu'ils assimilaient pour le sens au gr. *χαίρε*. D'après Aulog. Gelle 19, 7, 9, le poète Laevius, contemporain de Cicéron, avait employé *auēns* avec le sens de *libēns* (frg. 9). — *Auēre* n'a pas de perfectum ; il appartient surtout à la langue poétique (cf. Thes. II 1313, 48 sqq.) ; et même vg. ne l'emploie pas. En somme, verbe rare, non populaire. Il n'y a pas de subst. \**auor*.

A *auēō* correspondent les adjectifs *auēidus* : avide [de], d'où gall. *auyida*, d'où *auidiūas*, et *auārus*, qui sont usuels. De *auēidus* dérive *auēō*, issu de \**auideō*, q. u. La langue archaïque connaît un nom *auentia* f. (Claud. Quadrig.) qui n'a pas subsisté.

Nulle part, hors de l'italo-celtique, il n'y a de correspondance nette. En celtique, on signale, d'une part, un substantif brittonique : gall. *auyllys*, corn. *auell* « volonté », v. bret. *a-iul* « *ultrō* », etc., que Pedersen ne rapproche pas, de l'autre le groupe de v. irl. *con-dí* « il conserve », m. gall. *ry-m-ary* « que me protège » (V. Pedersen, V. G. II, p. 586 sqq., et J. Loth, R. Celt. 40, 354). Le groupe de skr. *avati* « il se réjouit, il aide » et de *utih* « aide », *óma* « favorable » est loin, pour le sens, et du groupe latin et du groupe celtique. Étymologie peu claire.

*auerruncō* : cf. *uerruncō*.

*auerta*, -ae f. : porte-manteau, valise. Mot de basse époque (Dioclétien, Théodose). Emprunt, peut-être, au macédonien *dopth*, *ðeprñ* (Suidas). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 822.

Dérivés : *auertārius*, -i m. : porteur de valise.

*augeō*, -ēs, *auxi*, *auctum*, *augēre* : emploi transitiif et absolu (comme *ωξω*, *ωξάω*) ; 1<sup>e</sup> faire croître, accroître ; augmenter ; amplifier ; 2<sup>e</sup> s'accroître. — Ancien, usuel. Cf. *augmen* : accroissement, terme archaïque et poétique remplacé en prose par *augmentum*, terme de la langue commune comme des langues techniques (droit, grammaire et rhétorique, religion, cf. *ωξηνος*), d'où est issu en bas latin le dénominal *augmento*, -ās ; cf. M. L. 783, 783 a.

Ce sens général de « [s']accroître » apparaît dans un grand nombre de dérivés ou de composés de *augeō*, l'individutif *augēscō*, *-ere* (et *adaugēscō*), le composé *adaugeō* glosé exactement *ἐπωξώω*, *προωξώω*, M. L. 149 (*adagēre*) ; les substantifs *auctus*, -ūs m. (et *adauctus*) : accroissement, crue d'un fleuve ; *auctarium* (archaïque) : bon poids, bonne mesure ; les intensifs *exaugeō* et *auctō*, -ās (Plaute) et *auctiō* (Tacite) ; l'adjectif grammatical *auctiuus* (*coniunctio auctiuia*) ou *auctiuus* ; les composés archaïques *augificō*, -āre, *auctifēr*, *auctificus*, -fēcō. D'autres, au contraire, en passant dans les langues techniques, ont pris des sens spéciaux tels que la parenté avec *augeō* n'est souvent plus sensible. Tels sont *augur*, *auctor*, *auctoriātēs*, *auctōrō*, *auctiō* et *auxilia*.

*augur*, -uris m. : augure (prétre) est un ancien nom du type *fulgor*/*fulgoris* ou *fulgeris*. Une trace de la flexion alternante (*augur*, *augeris*) apparaît encore dans Prisc., GLK II 27, 17, *antiqui auger et augeratus pro augur et augeratus dicebant*. Le dérivé *augustus* atteste, à côté du thème en -r, l'existence d'un thème neutre en -s, \**augos*. Le sens du mot devait être à l'origine « accroissement accordé par les dieux à une entreprise », d'où « présage favorable », ou, s'il s'agit d'un ancien masculin, « celui qui donne l'accroissement », d'où « celui qui donne les présages favorables » ; sur les deux possibilités, cf. MSL 22, 234, 238 (v. aussi Flinck, *Auguralia u. Verhandlungen*, 1921). *Augeō* est encore conservé dans le vocabulaire religieux, cf. la prière rapportée par T.-L. 29, 27, *Diui diuiaeque... uos precor quaeaque ui... quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque ger...*

*auctor c.* (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum tempestatumque potentem*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroît » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptations que le fran-

*tur, ea... bonis auctibus auxitis*. Le rapport entre *augeō*, *auctoriātēs* et *augur* apparaît dans cette phrase de Cicéron, De har. resp. 18, *rerum bene gerendarum auctoritates augurio... contineri*, dont s'est souvenu Valère Maxime, 1, 1 : *maiores status sollemnesque caerimonias pontificum scientia, bene gerendarum rerum auctoritas augurum obseruatione, Apollinis praedictiones uatum libris, portentorum depulsiones Etrusca disciplina explicari voluerunt* ; le rapport entre *augur*, *augurium* et *augustus* est lumineusement marqué dans les vers d'Ovide, F. 1, 609 sqq. :

*Sancta uocant Augusta patres, Augusta uocantur  
Templa sacerdotum rite dictata manu.  
Huius et augurium dependet origine uerbi.  
Et quodcumque sua Iuppiter auget ope.*

De même, Servius glose l'expression *augusta moenia* de Vg., Ae. 7, 133, par *augurio consecrata* ; et Ennius, A. 424, emploie la figura *etymologica augustum augurium*.

Ainsi donc, *augur* désigne celui qui donne les présages assurant l'accroissement d'une entreprise. L'adjectif dérivé est *augustus* : consacré par les augures, ou « entrepris sous des augures favorables ». L'adjectif ne s'applique qu'à des choses pendant toute la période républicaine ; ce n'est qu'en l'année 727 de Rome qu'on le voit appliqué à Octave, avec le sens du grec *Σεβαστός*. *Augurium* est le « présage » [favorable] dans le sens le plus large du mot ; c'est un terme beaucoup plus compréhensif que *auspiciūm*, qui désigne simplement l'observation des oiseaux ; et l'époque archaïque distingue nettement les deux termes, cf. Thes. II 1371, 51, 55, 73, 80 ; 1372, 3 sqq., 70 sqq. ; 1373, 64 sqq. et passim. Mais l'identité phonétique de la syllabe initiale et aussi le fait que le présage le plus facile à prendre et le plus répandu était fourni par l'observation du vol des oiseaux ont amené des confusions de sens — du reste particulières entre *augur*, *augurium* et *auspex*, *auspiciūm*. Il est à noter que jamais *auspex* n'a été employé pour désigner la qualité d'*augur*. *Augur* est un titre officiel ; *augur* est un prêtre-magistrat, faisant partie d'un collège, dont l'action est soumise à des règles.

De *augur* est également tiré le dénominal *augurō*, -ās (*auguror* ; le déponent n'apparaît pas avant Cicéron) ; prendre les augures ; *augurer* ; prédir ; d'où *inaugur* (ancien, classique) et son contraire *exaugurō* (rendre profane). A l'époque impériale apparaissent les formes dissimilées *agurium*, *agustus*, cf. Thes. II 1371, 12 sqq. ; 1379, 32 sqq. ; et M. L. 784, *a(u)gurāre* ; 785, *a(u)gurium* ; 786, *a(u)gustus*, ce dernier, passé en germanique : *got. agustus*, devenu nom d'un mois d'été (v. B. W. auctōtū) ; a pris beaucoup de sens nouveaux en roman ; celtique : *irl. auguist*, *britt. avst.* — Sur *augustus*, voir F. Müller, « *Augustus* », dans Meded. d. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 63, A 11, Amsterdam, 1927. I

*auctor c.* (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum tempestatumque potentem*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroît » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptations que le fran-

çais donne à « auteur ». En dehors de ce sens, le mot semble avoir appartenu dès la période italique commune aux langues de la religion et du droit. L'ombre à la forme *uhtr* « *auctor* », titre d'un magistrat des *fratres Atiedii* analogue au *χωροφάγος* grec ; on peut rapprocher l'emploi, dans la langue officielle latine, de *auctor* « qui in senatu primus sententiam dicit », e. g. Cic., Pis. 35, *senatus decreuit Cn. Pompeio auctore et eius sententiae principē*. De là le sens dérivé de *instigatore*, *consulēr* ». En droit, *auctor* désigne le « garant », cf. Cic., Caec. 72, *quod mulier sine tute, auctore promiserit debēti*. Enfin, comme la vente aux enchères se dit *auctōtēs*, *auctor* a pris le sens de « vendeur (aux enchères) » par opposition à *emptor*, et de là celui de « possesseur ». Sur ces développements, v. M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 32. Celt. : *irl. auctor*, *gall. avarū*, *awdurdō*.

*auctōrītās* : fait d'être *auctor*, avec tous les sens du mot. Le sens premier est rare, mais non sans exemple : ainsi, Cic., Inu. 1, 28, 43, *eius facti qui sin principes et inuentores, qui denique auctōrītās eius* (abstrait correspondant à *principes* et *inuentores probatores*) ; « investigation, autorité » (avec tous les sens que le mot a gardés en français, abstrait et concret) ; « garantie » ; « avis prononcé le premier ; avis prédominant » ; d'où *auctōrītās senātū* = *senātū cōsultūm*.

Du sens de *auctor* « vendeur » dérive celui de *auctōrītās* « qualité de vendeur », d'où « possession » (le vendeur d'une chose étant généralement celui qui la possède), et par là « droit de [revendication en] propriété ». Ainsi s'explique le sens du mot dans l'axiome de la loi des XII Tables cité par Cic., Off. 1, 37, *aduersus hostem aeterna auctōrītas <est>* « vis-à-vis de l'étranger, le droit de [revendication en] propriété demeure imprescriptible ».

*auctōrō*, -ās (et *auctōrōr*) : à deux sens qui proviennent de deux valeurs différentes de *auctor* : « garant » et « vendeur ». Il y a là, en réalité, deux verbes : 1<sup>e</sup> garantir (terme technique du droit, cf. Thes. II 1234, 70 sqq.) ; 2<sup>e</sup> dans la langue des gladiateurs, qui se louaient au plus offrant : vendre ou louer moyennant salaire (*sē auctōrāre*) ; *auctōrātūs* ; *auctōrātēs*, cf. Scol. Hor. Sat. 2, 7, 59, qui se uendunt ludo, *auctōrātē dicuntur* : *auctōrātē* enim dicitur uenditio gladiatorum ; *auctōrātēm* : solde, salaire (généralement en mauvaise part). De *auctōrō* la langue militaire a tiré *exauctōrō*, -ās : mettre en congé (proprement « priver de soldé »), qui a souvent une valeur infamante ; cf. \**auctōrīcare*, M. L. 775.

*auctiō* : vente aux enchères, seul sens attesté à bonne époque ; le sens de « accroissement » *ωξηνος* étant réservé à *auctus*, -ūs, et n'apparaissant pour *auctiō* qu'à basse époque et chez des auteurs peu corrects. C'est de *auctiō* que *auctor* a tiré le sens de « vendeur » qu'on a signalé, et c'est sur *auctor* pris dans cette acceptation qu'a été bâti *auctōrō*, qui s'est spécialisé, tandis que le dérivé de *auctōtēs*, *auctōnor*, -āris, gardait le sens général de « vendre aux enchères ».

*auxiliū* : secours ; proprement « accroissement de forces, renfort », *ferre auxiliū*, etc. Le rapport avec *augeō* est déjà indiqué par Varro, L. L. 5, 90, *auxiliū appellatum ab auctu, cum accesserint ei qui adumento essent alienigena* ; toutefois, la dérivation s'explique difficilement. M. Kretschmer, Glotta 6, 31 sqq., a supposé qu'il fallait partir du pluriel *auxilia* (scil. *agmina*)

« troupes de renfort », nominatif pluriel d'un adjectif *\*auxilis* (sur l's de *\*auxilium*, v. plus bas) ; de ce pluriel neutre on aurait tiré abusivement un substantif *auxilium* (cf. *iugerum* reformé sur le pluriel *iugera*). Irl. *axal*. Dérivé : *auxiliar*, *-aris*; *auxiliaris*, etc.

*augeō* à la formation en *-ēō* qui se trouve souvent là où il n'y avait pas de présent indo-européen susceptible de se maintenir ; le type thématique de got. *aukan*, v. *isl. auka* « augmenter » ne prouve pas l'antiquité de ce présent : le verbe germanique occidental, v. angl. *facian*, v. h. a. *ouhhn*, est de type faible ; lit. *dugu* a *au-* intoné rude qui indique une ancienne diptongue *\*āū*. Hors du germanique et du baltique, il n'y a aucun présent de cette sorte. Pedersen rapproche irl. *uagim* « je couds » ; mais le sens est si éloigné qu'on ne peut faire état du rapprochement (*uagim* peut d'ailleurs sortir d'une racine *\*peug-* « piquer »). — L'indo-iranien a le substantif skr. *ejah* « force », av. *aojō*, et l'adjectif skr. *ugrah* « fort », av. *gāth*, *ugrō*. Rien ne prouve que la diptongue qui est dans skr. *ejah*, etc., soit un ancien *\*au-*. Mais il faut rapprocher lat. *augustus*, etc. — En face existe une forme *\*weg-* de la racine dans le dérivé skr. *vājah* « force, prise de combat », got. *wakrs* « produit, intérêt ».

Racine à formes variées *\*areg-*, *\*āug-*, *\*ug-* et avec élargissement *-s-* (à valeur anciennement désidérative) : gr. *ἀρέως*, *ἄρχων*, *ἄρχεων* ; got. *wahsan* et v. h. a. *wahsan* « croître » ; lit. *duktas* « haul » ; skr. *uktati* « il croît », avec parfait *vādātā* et causatif *vākṣyati* ; gāth. *uxjāt* « il va croître » ; av. *ux̌yaiti* « il croît », *ux̌ayaiti* « il fait croître ». Le substantif *auxilium* en porte trace en latin ; cf. *anxius* en face de *angō*; *alsius* et *algeō*.

*auia*, -ae f. : plante indéterminée, dont le nom rappelle *auia* « grand'mère » comme « *senecon* » représente *seneccio*. Représentants romans douteux. M. L. 824?

\**auillus*, -i m. : mot de glossaire : *agnus recentis partus*. Trace de l'ancienne labio-vélaire passée à *g* dans *agnus* (v. ce mot)?

*auis*, -is f. : oiseau. — Usité de tout temps.

Dérivés : *auariūs* : d'oiseau ; subst. *auariūm* : oiseleur ; *auarium* : volière ; *auitum* (Apul.) : race des oiseaux ; cf. *equitum*.

*Auis* est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 831. Il a tendu en latin même à être remplacé par des formes plus pleines de diminutifs : *aucula*, *aucula* (Inscr.), et *aucella*, *aucellus*, cf. Varr., L. L. 8, 79, *minima in quibusdam non sunt ut auis, aucula, aucella* (et aussi par *passer*). Apicinus emploie *aucella*, et les gloses ont *aucellus* : oiseau, moineau ; *aucellator* : oiseleur. Cf. M. L. 827-828 ; B. W. *oiseau* ; notez aussi les cognomina *Aucella*, *Ocelliō*. — *Auis* subsiste en tant que nom générique joint au nom de l'espèce, e. g. *auis merula*, *a. sanctalis*, *a. noctua*, etc. ; certains de ces juxtaposés ont passé dans les langues romaines, *auis struthius* > autrich (forme savante), M. L. 933, et *auis tarda* (Polem. Silu.) > ou(s)tard, M. L. 832 ; B. W. s. u.

Sur le modèle de *ōpvc*, qui dans le grec hellénistique ne désigne plus que la poule, *auis* apparaît avec le sens de « poule » dans Columelle 8, 5, 3 et 8, 5, 4 ; cf. Niedermann, *Mnemosyne*, 3<sup>e</sup> sér., 3 (1936), p. 275.

Sur le diminutif *aucella* a sans doute été construit *auca* (une graphie *oefja* dans CGL V 615, 40) : oie, pro-

prement « l'oiseau » (de basse-cour), substitut de *(h)an-*ser, attesté dans Avien (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles) et dans les gloses, et qui n'est peut-être pas proprement latin. De *auca* il y a un dérivé en *-iō* : *auciō* m. attesté comme nom propre sur un vase de terre gallois, CIL XIII 10010, 218 ; cf. fr. *osson*, *oisson*, M. L. 826 ; B. W. *oie*.

*Auis* figure comme premier terme de composé dans *au-cep*, *aucupis* m. : oiseleur ; d'où « homme à l'affût de », de *\*au-i-cap-s*.

Dérivés : *aucupium* : chasse aux oiseaux (*acupio*, CGL V 5607) et « piège à oiseaux » ; *Aucupius* nom propre (et *Acupius*, Thes. II 1238, 67) ; *aucupor*, *-aris* et *aucupō* : chasser aux oiseaux, et au figuré « guetter », avec ses dérivés, M. L. 776-777.

*auspez* : 1<sup>e</sup> qui examine le vol des oiseaux = gr. *ολονοῦστος*. Comme le soin d'examiner le vol des oiseaux (*auspicium*) est réservé au chef d'une entreprise (consul, praetor, imperator, etc.), *auspez* prend le sens dérivé de « chef, guide », de même que *auspicium* arrive à se confondre avec *ductus*, *imperium*, auquel il est souvent joint, e. g. CIL I 541, *ductu auspicio imperio eius Achia capta* ; Plt., Am. 196. Dans un mariage, *auspez* désigne aussi le paronyme. 2<sup>e</sup> en parlant des dieux, celui qui fournit les auspices sous lesquels une chose est entreprise ; et de ce chef il acquiert une valeur adjective avec le sens de « favorable » (non attesté avant Vg., e. g. Ae. 3, 20 ; 4, 45, *dis equidem auspicibus et Iunone secunda*).

*auspicium* : 1<sup>e</sup> fait de prendre les auspices ; 2<sup>e</sup> auspice, signe fourni par l'observation du vol des oiseaux. A l'époque de Cicéron, l'*auspicium* n'est plus observé ; cf. N. D. 2, 9 ; Thes. II 1543, 48 ; aussi *auspicium* désigne-t-il toute espèce de présages : Diu. 2, 43, *fulmen, quod idem omnibus rebus optimum auspicium habemus, si sinistrum fuit...* ; mais l'abus est peut-être plus ancien, cf. les *pedestria auspicia*, *piciularia auspicia*, *pestifera auspicia* dans P. F. 287, 1 sqq. Dans la langue commune, *auspicium* est devenu synonyme de *exordium*, *initium*, comme le verbe *auspicor*, *-aris* (*auspicō*) « je prends les augures », a signifié « commencer ». Composés : *exauspicō* et *redauspicō* (-cor), Plt., Cap. 767).

Ombr. avsf. *auif* « auis (acc. plur.) », etc., et aviecate « *auspicatae* » ; cf., sans voyelle initiale, les formes indo-iraniques : véd. *əv̑* « oiseau » (nom. plur. *əv̑yah*, instr. plur. *vibhī*, etc.), av. *vayō* (nom. plur.) et gr. *αὐγός* « grand oiseau, préssage, augure » (de *\*v̑yōvoc*), *άετός* « aigle » (*ἀετός* *άετος* Ηέρα). L' « aigle » est l'oiseau par excellence (v. sl. *ortli*, lit. *erlis*, « aigle »), en face de gr. *ὄρνις* « oiseau ». L'arménien a aussi *հավ* « oiseau », où *h* doit être sans valeur étymologique. V. *ōum*.

*aula*, -ae f. : emprunt au gr. *αὐλή* « cour », *atrium*, parc à bestiaux et en particulier « cour du palais royal ». Attesté depuis Cic., Fam. 15, 4, 5. Surtout fréquent en poésie. Dans la langue de l'Eglise, désigne le temple, comme *atrium*.

Dérivé : *aulicus* = *αὐλικός*.

*aulaeum* (-lēum, -lium), -I n. (*aul(a)ea* f. tardif) : tapisserie, rideau de scène. Emprunt au gr. *αὐλαῖα*, *αὐλαῖ*, depuis Lucilius. Synonyme de *cortina*. Technique, usuel.

*auliō*, -ōnis m. : flûtiste (CGL II 26, 35), *αὐλητής*. De *αὐλός*.

Dérivé : *aulicus* (tardif).

*aula*, -ae (aula) f. : forme populaire avec réduction de la diphtongue : *ōlla* et même un exemple de *ollum*, Thes. II 1453, 22) ; P. F. 21, 30, *aulas antiqui dicebant quas nos dicimus ollas quia nullam litteram geminabat. Itaque aulicocia* (I. -cocta) *exta quae in ollis coquebantur*, *dicebant*, i. e. *elixa*) : pot, marmite, et en particulier : vase à recueillir les cendres des morts de pauvre condition (*ōlla*).

Dérivés et composés : *aulula* (*ōlla*) ; *aulularius*, conservé dans le titre de la comédie de Plaute ; *auxilla* : *olla paruula*, P. F. 23, 8 ; *aulicocitus*, Act. Aru. 1, 21 (CIL VI a 87), cf. P. F. plus haut, et *ōlli-coquus*, Varr., L. L. 5, 104.

Les langues romaines attestent *ōlla*, panroman, passé aussi en germanique : v. h. a. *ōla* ; *ōllarius*, M. L. 6059 et 6060 ; B. W. sous *olla -podrica*.

Cf. skr. *ukhī* « marmite » (et *ukkhā*), got. *auhns* de \**ukh-nos*, v. suéd. *ugn* « poêle », etc. Le suffixe latin serait *-slā* avec *s* conservé dans *auxilla*. Terme populaire dont la forme primitive ne peut être exactement définie. — L'osq. *ūlam* est douteux, v. Vetter, *Hdb.*, p. 33.

*aura*, -ae f. : air en mouvement, souffle, brise ; effluve. Emprunt au gr. *ἀέρα*, d'abord réservé à la langue littéraire et poétique (Ennius) ; la langue des comiques l'ignore. A pénétré ensuite dans les langues techniques (Colum., Pline), puis dans la langue courante (Vulg.). S'emploie au propre comme au figuré (*a. popularis*), au singulier comme au pluriel. Bien représenté dans les langues romanes, sous la forme du simple (ital. *ora*), de dérivés (type fr. *orage*), M. L. 788, et *\*auridiare*, 794, ou de composés : *\*exaurāre* « essorer », M. L. 2941 ; B. W. s. u.

Dérivés : *aurāriūs* « fautor, fauiseur » ; *aurōsus* (Orib.) ; *aurula*, tous rares et tardifs.

*aurichalcum*, -I (orichalcum) n. Emprunt au gr. *ἀρείχαλκος*, transformé par l'étymologie populaire sous l'influence de *aurum* (avec lequel il forme un jeu de mots, dans Plt., Cu. 202 ; Cic., Off. 3, 23, 92) et passé au neutre comme les noms de matière en latin, cf. *marmor*, *plumbum*, etc. Les dactyliques reviennent à *ōrīchalcum*, cf. Vg., Ae. 12, 37. L't correspondant à la diphtongue et du grec est dû sans doute à l'influence des composés en *aur-* (auricolor, etc.). On trouve aussi *aurochalcum*, *aurochalcanus* dans le latin vulgaire. Désigne en grec et dans la langue poétique un métal précieux (alliage) dont la composition n'est pas autrement connue ; à partir du III<sup>e</sup> siècle, un alliage de cuivre et de zinc ; cf. fr. *archal*, M. L. 792, B. W. s. u. ; v. h. a. *ōrīchal*.

*auriga*, -ae (*ōriga* dans le manuscrit des R. R. de Varron et dans le Schol. de Juvénal 6, 345) m. : cocher, conducteur de char ; au sens figuré : pilote, conducteur. Attesté depuis Varron, technique. Mot de formation populaire en -a.

Dérivés : *aurigō*, -as (-gor Varr.) ; *aurigatiō*, -gator, -gārius (ces trois derniers de l'époque impériale). L'abrév. de Festus, P. F. 8, 5, a une glose obscure,

*aureax* : *auriga*. *Aureas enim dicebatur* (I. *dicebant*) *frenum quod ad aures equorum religabatur, orias* (I. *oreas*) *qua ore cohæreabantur*. La distinction établie par Festus entre *aureas* et *oreas* est artificielle et n'est établie que pour justifier la double graphie *au-* et *ō-*. La forme *auriga* peut être due à un faux rapprochement avec *aureas*, et l'on n'en saurait tirer une preuve de l'existence en latin d'une forme en *au- de ōs*, *ōris* (v. ce mot).

*Auriga* est expliqué ordinairement comme un composite formé de *\*aure* (ou *\*ōre-*?) + *aga* « celui qui connaît le mors » (cf. de Saussure, *Méth. Haret*, p. 468 ; Muller, *Alital. Wört.* s. u. *aus-*) ; mais le sens est bizarre, et l'i fait difficulté : on attendrait *\*auriga* (*ōriga*). Influence de *quadriga*? La forme *aureax* n'est pas plus claire. Cf. *proriga*?

*auris*, -is f. : oreille. Usité surtout au pluriel, sauf quand il s'agit d'une seule oreille nommément désignée. La prononciation *ōris* est attestée pour l'époque impériale par l'allitération de Tac., Ann. 1, 41, *aures oraque aduertere*. Ancien, usuel et classique. Mais remplacé dans la langue populaire par le diminutif *auricula* > *ōrica* que blâme l'app. Probi : *auris non auricula*. *Auricula* (noté *oricula*, *oricla* dans une *tabella defizionis* antérieure à l'ère chrétienne, cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 140, l. 24) est déjà dans Plaute et dans Varron ; il est très répandu dans la langue de l'Eglise ; cf. le développement de *ōrōv*, *ōrōtōv* en grec. Le suffixe de *oculus* (*oculus* sur une *tabella defiz.*, Audollent 135 b, 12) a pu influer sur le développement de *oricula*. L'adjectif se rapportant à l'oreille est, du reste, dérivé du diminutif : *auricularis*, *auriculārius*. *Auris* est à peine attesté dans les langues romanes, qui ont toutes des représentants de *auricula* ; cf. M. L. 793, 797 ; v. aussi 798, *auris maris*, 2942 a, *exauriculāri* « essoriller », attesté seulement dans le *Querolus* : *exauriculatus*!

*ōric(u)la asinīna* synonyme de *herba draconaea* (Ps. Ap. 14, l. 12 adn.), *ōriclaria* : pariétaire (id. 82. l. 6 adn.), leçon douteuse ; cf. *uceorclaria*.

*auritus* : aux grandes oreilles. *inātrēs*, -ium f. pl. : pendants d'oreille. Depuis Plaute. M. L. 4337. Sans doute calque de gr. *ἐνώπιον*, *ἐνώτιον*. *inauriō*, -is (-rior) « auscultō », trad. de *ἐνωτίζουσαι* (Ital., Aug., Psalt.), *inauricula*.

*auris* est d'origine indo-européenne, mais la forme résulte d'un arrangement latin. Le nom de l' « oreille », organe non actif, est le plus souvent neutre. L'Avesta a un nominatif-accusatif duel *uši* (seule trace du mot en indo-iranien, où le vieux nom de l'oreille a été remplacé par un mot nouveau, de genre masculin) ; le vieux slave a *uši* « les (deux) oreilles », indiquant un ancien thème racine neutre ; c'est sans doute sur une forme telle que *\*aust* (duel) que le lituanien a construit son nominatif *austs* féminin (le génitif pluriel lit. *ausų* indique l'existence du thème *\*aus-*) ; le féminin est ancien en baltique comme en latin ; car le vieux prussien a déjà l'accusatif pluriel *ausins* dans le Vocabulaire (Ench.). Le lette connaît aussi *ausu* à côté de *ausū*. Quando le duel est sorti d'usage, l'ancien *\*ausi* a été remplacé en latin par une flexion plurielle du thème en -i-, soit nom. *aurēs*, acc. *auris*, gén. *aurium*. Le singulier *auris* a pu sortir de là. — Sans doute y a-t-il trace d'un ancien *\*aus-* neutre dans *aus-cultare* et dans *\*ausulare* sup-

posé par quelques formes de parlers italiens, M. L. 808.

Le latin n'a trace ni de l'élargissement *-es* qui figure dans v. sl. *uxi* (gén. *ušesę*) « oreille », dans v. irl. *au* (*ð*), gén. *ave*, et, sans doute, dans att. *oīc* de \**ousos*, ni de de l'élargissement \*-en- qui (parti sans doute de cas autres que le nominatif-accusatif) apparaît dans got. *auso*, gén. *ausins* et dans le gén. sg. hom. *oþetoc* (att. *óþoc*). L'arm. *unkn* repose sur une forme en -n- influencée par le nom. *akn* de l' « œil ». — Le latin n'a pas non plus l'*ð* qui suppose dor. *ðc*, de \**ðu-* (plur. *ðfata* chez Alcman) et alb. *veš*. — En dehors de av. *uši* et de arm. *unkn*, toutes les formes attestées commencent par une diphtongue : le grec a \**ou-* à côté de \**au-* dans *áðvða-éððos* *éðvðtou* *náð* 'Αλχανν. Hes., l'italique et le céltique \**au-* ; la germanique, le baltique et le slave sont ambiguës et admettent \**ou-* ou \**au-*.

**aurôra**, -ae f. : aurore. Les anciens dérivent le mot de ab *aurō*, cf. Varr., L. L. 7, 83, *aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit*. Ancien, poétique : l'Aurore est souvent personnifiée et défilée. — Les représentants romans sont sans doute de la langue savante ; M. L. 799.

Dérivés : *aurōrō*, -ās (Varr.) ; *aurōrēscō* (Ruf., Ps. Arn.).

Nom indo-européen, thème en \*-es-, de genre animé (féminin), à valeur religieuse, conservé en indo-iranien : skr. *uṛāh* (gén. sg. *uṛasah*), et avec diphtongue initiale \*-au-, en grec : éol. *ηρως*, hom. *ηρως*, att. *ἱως* (de \**hāos*). En latin, ce thème apparaît élargi par \**a*, d'où *aurôra*, comme *Flôra* sur *flos*, cf. W. Schulze, Berlin. Sitzb. 1916, 1329 (on n'a pas le moyen de décider si l'*au*- initial repose sur *au* ou sur *au-*). Une trace de la forme non élargie apparaît peut-être dans le nom propre *Aurelia* (*gens*) ex *Sabinis oriunda a Sole dicta*, P. F. 22, 5, dérivé de \**ausel-*, contamination de \**ausos-* et de \**āsuel*, v. *sōl*? — Le latin n'a rien conservé du dérivé en *-r-* qu'on a dans véd. *uṣar-bhūt* « qui s'éveille à l'aurore », *usrā* « du matin » — lit. *aurā* « aurore » (avec le même type en -ā qu'offre lat. *aurora*) ; gr. *ἄγριος* « qui est près du matin », *ἀριός* « demain » (lit. « le matin » : cf. *māne*) ; v. h. a. *ōstar* « au levant ». Il n'est conservé de formes verbales que dans les dialectes orientaux, ainsi skr. *ucchāti* « le jour vient, la lumière vient » et lit. *āstā* « le jour vient ».

**aurum**, -i n. (ancien \**ausom* d'après P. F. 8, 14 : *quod illi* (sc. *Sabini*) *ausum dicebant* ; sur la prononciation *ōrum*, v. *aurichalcum*, et plus bas la note relative à *aurata/ōrata*) : or (métal) ; or, travaillé ou monnayé ; richesse. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 800, et celtique : irl. *or*, gall. *aur*, alb. *ár*.

Dérivés et composés : *aureus* ; *aureolus* : d'or, M. L. 791, d'où v. isl. *eyrir*, suéd. *öre*, fr. *loriot* ; *aurâius* et subst. *aurâius* m. : orfèvre (= *aurifex*) ; *aurâia* f. : mine d'or (= *aurifidina*) ; *aurûgō* (tardif, d'après *ferriûgo*) ; *aurigō* ; *aurêscō*, -is ; *aurō*, -ās (technique et rare) : dorer, peut-être refait sur *aurâus* « doré », cf. *aurâta* (*ōrata*) : dorade (= gr. *χρυσόφρους*). *Orata genus piscis a colore auri quod rusticorum dicebant*; ut *auriculas oriculas*, Fest. 196, 26 ; M. L. 789, et \**exaurâus*, 2942. *Aurō* a de nombreux dérivés, dont *aurâtura*, cf. M. L. 790, et composés de- (B. W. *dorer*), in-, sub-*aurâic*.

Composés en *auri-*, les uns proprement latins comme *auri-fex*, M. L. 795 (cf. aussi 796, *aurigalbulus*), d'autres artificiels et poétiques, imités de composés grecs en χρυσός : *auricomus* = χρυσόχοος, etc.

Le sabin *ausom* attesté par Festus montre que -r- de *aurum* est issu de *s*. En effet, le vieux prussien a *ausis* « or » (cf. lit. *duksas*, avec un *k* énigmatique) et tokharien *A vās* « or ». La différence de genre entre lat. *aurum* et v. pruss. *ausis* (masculin, et non neutre) est de même ordre que celle entre lat. *argentum* et gr. *ἀργυρός*, par exemple ; neutres dans la plupart des langues indo-européennes, les noms de métaux sont masculins en grec et en balte. — Il y avait en indo-européen une autre manière de désigner l' « or », par des formations diverses d'une racine signifiant « jaune », de skr. *hiranyam* à gor. *gulp*. — Gr. *χρυσός* est un mot emprunté au sémitique.

**auscultō**, -ās, -āui, -ātum, -āre (auscultor, Charis., GLK I 293, 24) : prêter l'oreille à, écouter. Opposé à *audiō* par Pacuvius, Trag. 85, *nam isti qui linguan auium intellegunt... magis audiendum quam auscultandum censeo* ; cf. Gaec., Com. 196 ; Com. pall. inc. 74 ; Cat., Or. fr. 40, 1 (Gell. 1, 15, 8). Appartient surtout à la langue parlée ou populaire. Cicéron n'en a qu'un exemple dans un discours de jeunesse, pro. S. Rosc. 104. A basse époque, *auscultō* aboutit par dissimilation à *ascultō* (cf. *augurium* > *agurium*) attesté par Caper, GLK VII 108, 6 ; et panroman, cf. M. L. 802 ; B. W. écouter. Cette prononciation entraîne la graphie *abscultare*, constante, par exemple, chez Grégoire de Tours, tandis que les « puristes », par réaction contre la prononciation populaire, préféraient écrire *obscurâre*, ainsi CIL IV 2360, etc., d'après les autres mots qui commencent par le préfixe *obs-*, *os-*.

Dérivés (rares) : *auscultatiō*, -tor, -tus.

Cf. aussi *proscultō*?

Pour le premier élément de ce verbe, qui a l'air d'un juxtaposé, comme gr. ἄτ-οὐροῦτε, v. *auris* ; quant à *cultō*, l'origine en est inconneue ; l'hypothèse d'un dénominatif \**cultō*, issu par métathèse de \**clutus* (v. *clued*), est arbitraire et peu vraisemblable.

**auspex** : v. *ausis*.

**auster**, -tri m. : 1<sup>e</sup> auster, vent du Midi, le *vōtōc* des Grecs, qualifié d'*imbricus* par Plt., Mer. 876. Vent venant d'Afrique, qui amène la pluie et la tempête ; tenant de l'aiguillon. Pline, 2, 127, néanmoins, distingue un *auster stucus*, *serenus* d'un *auster umidus* ; 2<sup>e</sup> la région d'où souffle ce vent, le Midi, *ad austrum* = *πρὸς νότον*, s'opposant à *ad aquilonem*, *ab boreae partē* (= *ad septentrionēs, -em*) ; de là *australis* : austral ; *austrinōlēs, -natiō* (Ital.) ; *austroafričus* ; *austerālis* (sc. *herba*, Ps. Ap. 106, 8, interp.) : bergamote. Les représentants du mot dans les langues romanes sont de la langue savante ; cf. M. L. 807. Les gloses ont un verbe *austrâre* expliqué par *humefacere*, cf. Thes. s. u.

Le rapprochement avec v. h. a. *ōstar* « de l'Est » (v. sous *aurôra*), séduisant pour la forme, ne va pas pour le sens. On peut imaginer que le mot, séparé de son groupe, ait désigné un vent de sens différent de celui qu'il désignait d'abord. Mais on ne voit pas comment se serait fixé le sens latin : peut-être par suite d'une fausse

orientation, cf. E. Oberhummer, *Festschr. d. 57 Phil. Vers.*, Salzburg, 1929, 156. Étymologie obscure. — Les noms latins des vents sont en général d'origine étrangère, grecs pour la plupart ; mais le grec n'explique pas celui-ci.

**austérus**, -a, -um : emprunt au gr. *αὐστηρός* « rude, âpre » (se dit de toute saveur ou odeur, en opposition à *dulcis*, et aussi avec un sens moral). De là : *austériās*, non attesté avant Sénèque et Pline.

**aut** : ou, ou bien. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 810. Conjonction disjunctive qui sert à distinguer deux objets ou deux idées dont l'un exclut l'autre. La différence de sens avec *uel* est bien marquée par Festus, P. F. 507, 20 : *uel* *conligatio quidem est disiunctiva, sed non [ex] earam rerum, quae natura disiuncta sunt in quibus aut coniunctione rectius uitum, ut aut dies est aut nox, sed earum, quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4) : *Vel tu dictator, vel equorum equitum magister | Esto, uel consul.* Il y a un sens fort de *aut* « ou sinon, ou sans cela » fréquent dans l'expression *aut... aut*. Du reste, *aut* se rencontre là où *uel* serait légitime ; et les deux particules sont souvent employées conjointement : mélange de *aut* et de *uel* dans Cic., De Or. 1, 53 ; Cat. mai. 57 (cf. Thes. II 1570, 59 sqq.) ; de *aut* et *ue*, Vg., G. 1, 93, etc. (Thes. ibid., 75 sqq.), cf. Hor., C. 1, 41 ; cf. encore Thes. II 1571, 21 sqq.). De ce sens affaibli, *aut*, seul ou redoublé, est passé, comme *uel*, à un sens voisin de *et*, v. Löfstedt, *Philol. Komment. z. Pereg. Aeth.*, p. 197.

**aut** a remplacé *an* dans la langue populaire pour introduire le second membre d'une interrogation double : le premier exemple sûr est dans Varr., L. L. 7, 32, *dubitatur... in hoc, utrum primum una canis aut canes sit appellata*. Fréquent dans l'Italia sous la forme *aut non* pour traduire η οδ ; cf. déjà dans Tér., Ad. 396, *sinerem illum? aut non sex totis mensibus | Prius olfeceissim quam ille quicquam cooperet*. De là, à basse époque, remplace *an* dans l'interrogation simple et passe dans certaines langues romanes. *Aut* est souvent renforcé par d'autres adverbes : *a. adeō*, *a. certē*, *a. etiam*, *a. omnino*, *a. uero*, *a. contrā*, *a. potius*, *a. fortasse*, *a. dēnique*, *a. postremō*, *a. summum*.

Renforcé de la particule *-em* (cf. *ita*, *item*), il a donné *autem* : d'autre part, or. Conjonction qui se place généralement après le premier mot de la phrase et qui correspond pour le sens au gr. δέ. Cicéron se sert de *quidem... autem* pour rendre l'opposition μέν... δέ. S'emploie aussi, dans la langue parlée, pour reprendre, sur le ton interrogatif, une affirmation contre laquelle on proteste, cf. Tér., Ad. 940, *Fac : promisi ego illis. — Promisti autem?* Le rapport avec *aut* est encore sensible, e. g. dans Tér., Haut. 38, *neque semper seruos currens, iratus senex, | audax parasitus, sycophanta autem impudens, | auarus leno adsidue agendi sint mihi*. Noter les groupes *sed autem*, *uērum autem*, *at autem*, etc. V. *autumāre*.

Lat. *aut* est un mot italien dont la forme ancienne était \**auti* : osq. *auti* « ou », *aut* « autem » (distingué de *auti* sur la Table de Bantia), ombr. *ute*, *ote* « ou ». La particule enclitique *ue*, trop peu expressive, a été en grande partie remplacée par des procédés nouveaux (v. aussi *uel*). Il y a ici une particule \**u*, \**au*, largement

représentée partout : indo-iran. *u*, gr. *αὐτός*, etc. Cette particule a été souvent élargie par d'autres éléments, d'où, par exemple : gr. *αὐτός*, *αὐτίκα*, *αὐτός* « de nouveau », *αὐτότάπε*, etc., et got. *au-k* « aussi » qui, pour la forme, répond à gr. *αὐτός*.

Dans *autem*, la finale *-em* doit être une particule, ajoutée à \**auti*, comme dans *id-em*, *quidem* et *en-im* (cf. *nem-pe* et *ombr. en-em*). Le sens ancien y est demeuré, tandis que \**auti* prenait une valeur spéciale.

\***authepsa**, -ae f. : sorte de samovar, contenant à la fois réchaud et bouilloire ; cf. Cic., S. Rosc. 133 et schol. D'un gr. \**αὐθεψής* non attesté.

**Autumnus**, -i m. : Automne, personnifié et divinisé (comme *Vertumnus*), cf. Ov., M. 2, 29 ; Hor., Ep. 2, 18, et les représentations figurées du dieu Automne dans les mosaïques. Ancien (ENN.). Panroman (formes en partie savantes). M. L. 812.

**autumnus**, -a, -um : figure aussi comme adjectif cf. Caton, Agr. 5, 8, *post imbrem autumnum*, d'où *autumnus* (*sc. tempus*) n. : automne, e. g. ap. Varr. cité par Non., 71, 15, *autumnum uentosum*.

Dérivés : *autumnitās* (Varr., Cat.), substantif de *autumnus* comme *nouitās* de *nouus*, créé peut-être d'après *aestās* ; *autumnālis* (attesté dès Varron) créé quand *autumnus* a cessé d'être usité comme adjectif ; *autumnō*, -ās : cf. *uernō*, -ās, M. L. 811 ; *autumnāscō*.

Il est difficile de dire si l'emploi adjectif est le plus ancien. Les anciens rapprochent *autumnus* de *augēre*, *auctō* ; ainsi P. F. 21, 27, *autumnum quidam dictum existimat quod tunc maxime augentur hominum opes, coactis agrorum fructibus* ; de là la graphie *autumnum* qu'on trouve parfois dans les manuscrits, cf. Thes. II 1603, 20. Étymologie populaire favorisée par l'amusissement de l'explosive devant *t* : -*pt*- *-ct* > *-t(t)* : Sans doute d'origine étrusque, comme *Vertumnus*.

**autumō**, -ās, -āre : affirmer, prétendre. Archaique et poétique : Quint. 8, 3, 26, le range parmi les mots *quibus dignitatem dat antiquitas*. Repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Eglise) par affectation d'archaïsme, avec le sens de « croire, penser », sans doute sous l'influence de *aestumō*, v. Ernout, *Latomus* I, p. 75.

Étymologie incertaine ; peut-être dérivé de *autem* comme *negō de nec, neg-*. Sur *autumō* a été bâti *negumō* signalé par Festus, mais non attesté dans la littérature.

**auonculus**, -i (aunculus, auonulus) m. : oncle (frère de la mère ; le frère du père est *patrius* ; a pour correspondant féminin *mātertera*). Diminutif familial (cf. Serv. auct. ad Ae. 3, 343, *quidam* « auonculus » *humiliter in heroico carmine dictum accipiunt*) de *auus* (quod *au* locum optineat et proximitate tueatur sororis filiam, P. F. 13, 6 ; cf. *amita* et *amma*). De là : *auonculus magnus*, ou *maior* « grand-oncle » ; *auonculus maximus* (= *abauonculus*). — Cf. *amita*. M. L. 833 ; B. W. sous oncle.

V. *auus*.

**auus** (auos ; forme vulgaire *aus* blâmée par l'app. Probi ; cf. *auonculus*) : l. m. : grand-père, paternel ou maternel ; pour préciser, on ajoute *paternus* ou *maternus*.

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et \**auula*, 836 a?; \**auiolus*, 830; B. W. *aeul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand-mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua* sur *auus*) ; *auitus* (dont la dérivation est obscure ; cf. *maritius*, *patritius*) : de grand-père, M. L. 834; *auāticus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825; *pro*, *ab*, *at*, *trū-auus* : aule, bisafeul, etc. ; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *auatus* est *abauu* uel *abauiae pater*... *huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares...*, *pater*, *auus*, *proauus*, *abauus*, *atauus*; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi atauus est*, *ego illi trinepos*. P. F. 13, 1, qui explique *atauus* par *atta aui*; cf. *amīta*. V. *tritauus*. — Quelques représentants de *atauia* en roman, M. L. 752. *At-* de *atauus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritauus* rappelle *trīxanthos*, cf. *trīxepōs*. \**Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *strittauus*, v. ce mot.

*auus*, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familier désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a *ða* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han* ; v. sous *anus*), le hittite *huhhas*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand-mère », de même que le dérivé gotique *avo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel » ; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *avis*, lit. *acýnas*, v. sl. *uj!*; v. irl. *au* « petit-fils » semblé dérivé de \**awa*. En italo-celtique, un dérivé en \*-en-, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *euythr*, bret. *contr*, lat. *auonculus* ; le thème en -en- se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *ðeheim*, v. angl. *ðam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaïeu » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyaka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro*- dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπατης*, *προπάτωρ*, sl. *praděvǔ*.

*auxilium* : v. *augeō*.

*auxilla* : v. *aulla*.

*axāmenta*, *axāre* : v. *aiō*.

*axēdō*, *-ēnis* : v. *axis*.

*axilla*, *-ae* : v. *āla*.

*axiō*, *-ēnis* m. : hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, *-is* m. (avec d'après les grammairiens) : essieu, axe ; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ἀξόν*), d'où « ciel, climat ; orbe d'une voute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axiculārius*; *axeārius* (Inscr.); *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : \**axālis*, 840; \**axili*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu ; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *exungia* (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axium*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambazioque circumventes* : *caser uatum*.

Lit. *aīls*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture », qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème \**aksi-* « essieu » est l'élargissement par -i- d'un nom \**aks-* de l' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par \*-en- dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ἄξων* (tandis que le dérivé gr. *ἄξεινος* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de \**aks-* et non de \**aks-en*) ; un élargissement par -o- dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *dīgah*, av. *āša-*. En latin même, le dérivé *āla* (de \**aks-lā*) est tiré de \**aks-* ; et le brittonique a aussi un dérivé en -l- : gall. *echel* « essieu ». V. *āla*.

2. *axis*, *-is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *axula* doit de même se lire *assula*.

3. *\*axis*, *-is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

\**axitia* (*axicia*, *acicia?*) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : \*A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

\**axitiōsus*, *-a*, *-um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitol. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain. Cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiōsus demonstrari consuplicatrices, ab agendo axitiōsus. Vt ab una faciendo, facitiae, sic ab una agendo actiosae (axitiōsus A. Spengel) dictae*; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitiō* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axis*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axitia* « aimant les bijoux » ?

*axungia* : v. *axis* 1.

*azaniae*, *-ārum* f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nuces) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laeduntque celebras nisi detrahantur*. De *ἀζανών*, *ἀζανών*.

*azymus*, *-a*, *-um* : sans levain. Emprunt au gr. *ἄζυμος*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Eglise. Une prononciation *azimus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *azimus*. M. L. 850.

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : \**dar-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*) ; ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *bibus*, *bucca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buxus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

*bāba* : exclamation de la langue comique ; = *βαβαῖ*, comme *papae* = *παπᾶ*; cf. fr. *bāb*, M. L. 851.

*babaecalus*, *-I* m.? Origine et sens inconnus ; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *βαβαῖ* (*χαλός* ou *χαλῶς*, suivant A. H. Saloniūs, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau ? »

*babbiae?* Plin. 15, 15, *quae regiae vocantur (scil. oliuae) ab aliis maiorinae ab aliis babbiae* (var. *bambiae*). Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de langue osque.

*babit* : *βαρύς* (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interictio irridens », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *bauōsus* = *bōbosus*? Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles *bab*, \**baba* dans M. L. 852, 853; *babīl*, *babil*. Formations onomatopées, cf. *βαβέλην*, dans Hésychius, et \**babbūs*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. *bambūs*.

*bāca*, *-ae* f. : 1° baie (d'un arbre ; cf. CGL V 559, 51, *bacūs omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique ; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Panroman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid*, brit. *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873; *bācālis*; *bācālia*, *-ae* f. : laurier à baies; *bācātūs* : perlé; *bācīfer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

## B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec *Báxyoç*, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varro dit, L. L. VII, 87, que *uinum* in *Hispania bacca*. V. aussi *bacar*.

*bacalusiae*, *-ārum* f. pl.? mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche *βακάληης*, *χαταβασαλήης*.

\**bacar?* : *uas uinarium simile bacroni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario*, *urcolli genus*, *bacarium* « *uās uinārium* »; *bachia* (et *baccea*) : — *primū a Baccho, quod est uinum, nominata; postea in iustis aquariis transitū*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme céltique par Sofer, p. 165, n. 1); *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnem dicebant genus uasis longioris manubrii*. *Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, \**bacca*, \**baccu*, *baccea*, *bacchinum*, et en germ. : *bas all. back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

*baccar*, *-ris* n. (et *baccaris*, *-is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βακχαρ*, *βακχαρικ*, attesté depuis Vg. Les graphies *bacchar*, *baccharis* sont tardives. M. L. 863 a ; irl. *bacchar*.

*bacchor*, *-āris*, *-ātūs sum*, *-ārl* : fêter Bacchus ; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominatif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= *Báxyoç*, *Báxyoñ*); *Bacchus* m. (écrit *bacas* dans le SCB), passé en irl. *bac*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεοθαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātūs* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale ; *bacchātiō* : états bacchiques ; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sāturnālia*; de *baccha* on attendrait \**bacchālia*) : bacchanales ; d'où le singulier *bacchālī*, comme *lupānar*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *dēbacchor* (rare). Les autres formes, *bacchīcus*, *bacchius*, sont grecques.

*baciballum*, *-In*. : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrimum*, et l'expression désigne